Jean Bertheroy

LES FEMMES ILLUSTRES

ASPASIE ET PHRYNÉ

PRIX : 3 francs

PARIS
ÉDITIONS D'ART ET DE LITTÉRATURE

LES FEMMES ILLUSTRES

ASPASIE ET PHRYNÉ

PAR

JEAN BERTHEROY

200 DESSINS ARCHÉOLOGIQUES
DE NOTOR



PARIS
EDITIONS D'ART & DE LITTÉRATURE

EN VENTE, 7, RUE DE LILLE



(Musée impérial de Vienne.)

EX LIBRIS

ASPASIE ET PHRYNÉ



VÉNUS ACCROUPIE.

Marbre. (Musée du Vatican.)





LE BAISER.

ÉROS EMBRASSANT UNE JEUNE FEMME

Peinture de vase grec. (Collection Hope. Deepdene.)

LES FEMMES ILLUSTRES

ASPASIE ET PHRYNÉ

PAR

JEAN BERTHEROY

200 DESSINS ARCHÉOLOGIQUES

DE NOTOR

D'APRÈS L'ANTIQUE

Peintures de vases grecs — Sculptures — Bas-reliefs



PARIS

ÉDITIONS D'ART ET DE LITTÉRATURE

EN VENTE 7, RUE DE LILLE, 7

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright by J. Ed. Richardin, 1913.



PHRYNÉ-APHRODITE TENANT UN MIROIR.

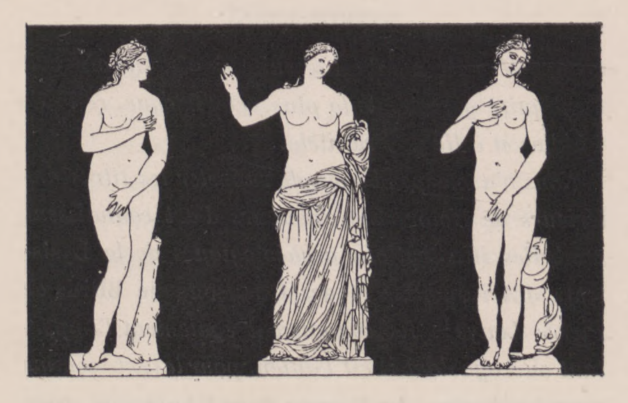
Marbre. (Musée du Louvre.)



1007587

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS A LA PRESSE
SUR PAPIER DU JAPON

Dz. 20109



ROME. (Coll. Torlonia.) — VÉNUS D'ARLES. (Musée du Louvre.) — ROME. (Coll. Gabini.)

AVERTISSEMENT

Le présent ouvrage se distingue de tous ceux dont se compose jusqu'ici la collection des « Femmes illustres » par une documentation graphique d'une abondance, d'une valeur et d'un intérêt tout à fait exceptionnels.

Et nous tenons à exprimer toute notre gratitude à l'artiste admirablement informé, Notor, qui nous

a apporté cette nombreuse suite de dessins où revit l'antiquité grecque de la plus belle époque, celle de Phidias et celle de Praxitèle.

Nous n'avons pas besoin de rappeler les titres antérieurs de Notor. Les amateurs d'art connaissent ses belles illustrations archéologiques de la Lysistrata *d'Aristophane et des* Chansons de Bilitis *de Pierre Louys*[1]*. Ils connaissent également l'important ouvrage dont il est l'auteur pour le texte comme pour les dessins :* La Femme dans l'Antiquité grecque[2]*. Citons ces quelques lignes de la préface du savant M. Eugène Müntz : « Pour documenter une vaste enquête, Notor a exploré tous nos musées et compulsé tous les recueils connus ou inconnus d'antiquités helléniques. La poterie surtout, cet art en apparence si humble, lui a livré les plus riches informations... »*

« En pénétrant ainsi dans l'intimité du sujet, Notor l'a rajeuni : nous étions quelque peu blasés sur la Grèce des académiciens ; voilà l'Hellade qui reparaît fraîche et primesautière, dégageant un pénétrant parfum de poésie, parée de son éternelle beauté. »

1. Fasquelle, éditeur.
2. Laurens, éditeur.

Ce juste éloge, le mérite aussi l'illustration des pages exquises consacrées par Jean Bertheroy avec tant d'art et de charme à la gloire des deux plus célèbres courtisanes grecques. En effet, cette illustration, empruntée tout entière à des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la céramique grecques, constitue pour le lecteur une sorte de musée, ou, si l'on préfère, de spectacle dans un fauteuil évoquant avec Aspasie le siècle de Périclès, et avec Phryné la non moins splendide époque où rayonna le génie de Praxitèle.

Parmi ces images évocatrices, signalons les nombreuses Vénus du type « phrynéen », parure des plus célèbres collections européennes. Ce type, créé par Praxitèle dans son Aphrodite *de Cnide*[1]*, lui fut inspiré, comme on le verra dans la* Phryné *de Jean Bertheroy, par la fameuse hétaïre. « Qui a donné une âme au marbre? Qui a vu sur cette terre la déesse Cypris? Qui a mis dans la pierre un si ardent désir de volupté? C'est le travail des mains de Praxitèle. L'Olympe est privé de la déesse de Paphos, puisqu'elle est descendue à Cnide*[2]*. »*

Une dernière remarque : si nous avons reproduit

1. Musée du Vatican.
2. Anthol. Planud, IV, 159.

la Vénus *de Milo*[1], *ce chef-d'œuvre universellement connu, c'est que les uns y voient une statue contemporaine de la* Vénus *de Cnide, et d'autres une héritière à moitié Romaine déjà, toute Grecque qu'elle soit, un savant pourrait dire une* héritière hellénistique *de l'art « praxitélien »*.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

1. Acquise en 1820 par le comte de Marcellus pour le marquis de Rivière, ambassadeur de France, qui la donna au roi Louis XVIII en 1821.



VÉNUS DE CNIDE.
Variante. Marbre. (Glyptothèque de Munich.)



LES SÉDUCTIONS PLASTIQUES.
Peinture de vase. (Collection Hope. Deepdene.)

ASPASIE

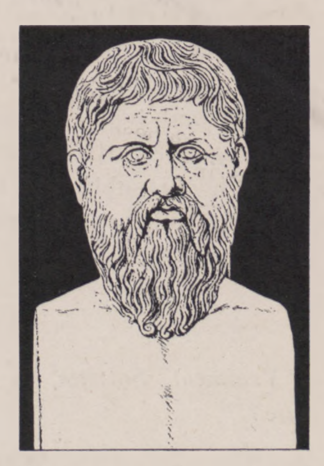
I

Les deux seules choses certaines que l'on sache sur Aspasie, c'est qu'elle naquit à Milet et qu'elle vint se fixer à Athènes, où elle fut la maîtresse de Périclès. Tout ce qui a été écrit sur elle en dehors de ces deux points fixes n'est que contradictions et incertitudes. Il est même peu de figures qui aient prêté à un aussi grand nombre

d'hypothèses mensongères et absurdes. Xavier de Maistre, dans son *Voyage autour de ma chambre*, lui consacre une page où il y a autant d'erreurs que de mots. Balzac, dans un de ses romans, la ravale au rang des plus basses courtisanes. Heureusement nous possédons des enquêtes plus sérieuses et d'une fantaisie moins outrancière. Dans une courte étude parue à la *Revue bleue*, il y a une vingtaine d'années, M. Henry Houssaye met la question exactement au point : « Aspasie, dit-il, se présente à la mémoire, ou plutôt devant l'imagination, en lignes flottantes. Si l'on veut préciser les traits de cette figure pour la faire passer du rêve dans la réalité, elle se décolore, s'efface et disparaît. Un portrait menteur cache l'idéale vision. En tant que personnage historique, Aspasie défie les recherches et fuit l'analyse ; elle reste dans le vague, et il faut l'y laisser, car c'est seulement ainsi qu'elle est reconnaissable. Toute étude sur Aspasie, où l'on s'évertuera à conter son existence d'une manière suivie, à définir sa nature, à exposer ses idées philosophiques et morales, sera fatalement contraire à la vérité. »

Il semble dès lors inutile d'aller plus loin... Et cependant on est tenté... On voudrait surprendre un peu de cette vérité qui fuit, de ce sourire qui se dérobe derrière la fumée bleue des siècles : Aspasie fut-elle sage ou folle, discrète ou intri-

gante, désintéressée ou avide? Fut-elle, comme l'indique Athénée, une simple proxénète, avant, pendant et après sa liaison avec Périclès? Ou devint-elle, comme le laisse supposer Plutarque, l'épouse légitime de son illustre amant? Quelle fut sa participation exacte dans les splendeurs d'Athènes, au milieu de ce cinquième siècle beau comme une aurore et glorieux comme un printemps? Fut-elle le bon, ou le mauvais génie de la ville que gardait, du sommet de l'Acropole nouvelle, la fière Pallas à la lance d'or? Délicate énigme! Il semble que si ces yeux daignaient s'ouvrir, que si ce sourire se défigeait, toute l'histoire de ce moment de la vie d'un peuple prendrait une signification différente... Alors on cherche, on s'évertue, on interroge les vieux textes et l'on s'agenouille devant les tables de pierre muettes.



PLATON.
Marbre. (Musée du Vatican.)

C'est le divin Platon qui nous donnera le plus de

lumière ; et, bien qu'on l'ait accusé d'ironie et de paradoxe, c'est encore lui qui nous paraît le plus digne de foi quand, dans le *Ménexène*, il nous montre Aspasie vivant au milieu des grands hommes de son temps, enseignant l'éloquence à Périclès et la rhétorique à Socrate. Celui-ci assure d'abord qu'il n'est pas si difficile que cela de bien parler ; — ce dont Ménexène s'étonne, l'art de la parole ayant toujours passé aux yeux des Athéniens comme l'art par excellence, le plus compliqué et le plus subtil de tous les arts.

Voici, d'ailleurs, comment se poursuit le dialogue :

MÉNEXÈNE

Vraiment, Socrate, tu ne juges pas cela difficile ?

SOCRATE

Non, par Jupiter !

MÉNEXÈNE

Te croirais-tu donc capable de parler toi-même, s'il le fallait, et que le Conseil te choisît ?

SOCRATE

Il n'est pas étonnant, Ménexène, que je sois

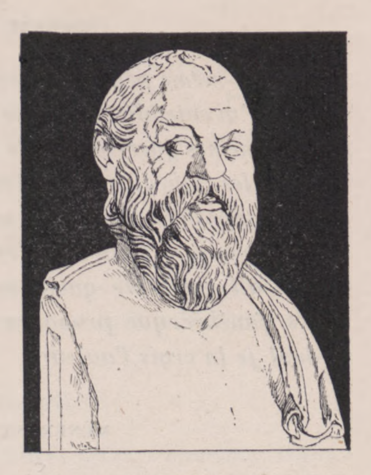
capable de le faire, ayant eu pour la rhétorique une assez bonne maîtresse, qui a formé beaucoup d'excellents orateurs, un surtout qui se distingue entre tous les Grecs, Périclès, fils de Xantippe.

MÉNEXÈNE

Quelle est-elle? ou, pourquoi le demander? C'est Aspasie!

SOCRATE

Oui, Ménexène; elle et Connos, fils de Métrobe, voilà mes deux maîtres, l'un pour la musique, l'autre pour la rhétorique. Il n'est donc pas surprenant qu'un homme instruit par de tels maîtres ait de l'éloquence. Cependant tout autre dont l'éducation aurait été moins soignée, qui aurait appris la musique de Lampros et la rhétorique d'Antiphon de Rhamnuse, serait également capable de gagner les suffrages des auditeurs en louant les Athéniens dans Athènes.



SOCRATE.
Marbre. (Vatican.)

MÉNEXÈNE

Mais enfin qu'aurais-tu à dire si c'était à toi de parler ?

SOCRATE

De moi-même peut-être rien du tout ; mais hier encore, j'ai entendu d'Aspasie un discours funèbre sur ces mêmes guerriers. Elle avait appris, comme toi, que les Athéniens devaient choisir l'orateur, et nous exposa ce qu'il conviendrait de dire ; tantôt elle improvisait, tantôt elle reprenait de mémoire et cousait ensemble quelques morceaux du discours funèbre que prononça autrefois Périclès, et dont je la crois l'auteur.

MÉNEXÈNE

Te rappellerais-tu le discours d'Aspasie ?

SOCRATE

J'aurais bien tort de ne pas le faire ; je l'ai appris d'elle-même, et peu s'en est fallu que je n'aie été battu pour n'avoir pas eu toujours la mémoire bien fidèle.

MÉNEXÈNE

Que ne me récites-tu donc ?

SOCRATE

Je crains que la maîtresse ne se fâche, si je publie son discours.

MÉNEXÈNE

Nullement, Socrate ; mais parle toujours, et ce sera pour moi un grand plaisir de l'entendre répéter le discours d'Aspasie ou de tout autre, pourvu seulement que tu parles.

SOCRATE

Mais peut-être te moqueras-tu de moi si tu me vois encore, vieux comme je suis, m'occuper d'enfantillages.

MÉNEXÈNE

Point du tout, Socrate ; mais commence enfin.

SOCRATE

Je le vois bien, il faut te complaire, et en vérité si tu me priais de me déshabiller et de danser, j'aurais peine à te refuser, puisque nous sommes seuls. Écoute donc. Voici, je pense, ce que dit Aspasie. Elle commença par les morts eux-mêmes...

Et Socrate récite le long discours attribué à la courtisane. C'est l'oraison funèbre des Athéniens

morts à Lachœum pour la République ; oraison si belle que les archontes décidèrent qu'elle serait prononcée tous les ans ; un souffle sublime la traverse tout entière; une sage modération y tempère l'enthousiasme guerrier ; les plus nobles conseils y sont donnés aux citoyens, et c'est vraiment autre chose qu'un simple exercice de rhétorique. Quand Socrate a fini, Ménexène, qui l'a écouté sans l'interrompre, s'étonne :

— Par Jupiter ! Socrate, Aspasie est bien heureuse de pouvoir, étant femme, composer de pareils discours !

Et Socrate de répondre qu'il connaît encore un grand nombre de discours excellents que la Milésienne a composés sur des sujets politiques. Il promet à Ménexène de les lui faire entendre quelque jour (1)...

Voilà donc, d'après le témoignage même de Platon, Aspasie placée d'emblée au centre de la vie intense d'Athènes. C'est là qu'il faut l'aller chercher, si l'on veut essayer de comprendre quelque chose à son caractère et à sa mentalité propre. En vérité, l'étude seule du milieu peut aider à comprendre cette femme à la fois si illustre et si ignorée. Et c'est dans un pareil cas surtout que la méthode de Taine est applicable. Étudier Aspasie, ce sera donc étudier la société athénienne du cinquième



LA VIE INTENSE D'ATHÈNES.

Peinture de vase. (British Museum.)

siècle; ce sera interroger Périclès, Anaxagore, Phidias, Socrate, Alcibiade, tous ceux qui ont vécu dans la familiarité de sa pensée, qui ont échangé avec elle les propos de chaque jour. Un très joli



LA SOCIÉTÉ ATHÉNIENNE.
Peinture de vase. (British Museum).

camée antique, conservé au Cabinet des médailles, nous montre Socrate conduit par la muse Polymnie auprès de Diotime, son inspiratrice. C'est ainsi qu'il faut se figurer Aspasie, devisant avec les philosophes, quand elle ne les comblait pas de joies plus intimes. Courtisane, elle le fut assu-



LE CULTE DES BELLES FORMES.

Toilette d'Hélène.

Peinture de vase. (Musée de Nola.)

rément, et proxénète peut-être. Mais tout porte à croire que du jour où elle devint la maîtresse de Périclès elle lui fut strictement fidèle. Le poète grec Hermésianax raconte que Socrate était devenu amoureux d'elle, et que, pour le consoler de cette passion malheureuse, elle lui adressait des vers charmants. Acceptons cette légende rassurante. Allons même jusqu'à supposer qu'elle ne fut pas très belle, puisque aucune effigie, aucune description, aucune empreinte authentique ne nous est restée de sa beauté. Il est permis de supposer que ce fut plus encore par la vertu de son intelligence qu'elle soumit à son empire des hommes d'une envergure aussi puissante que ceux qui formaient son entourage habituel. Plutarque dit expressément que ce fut à cause de son savoir et de ses connaissances politiques que Périclès s'attacha à elle (*Vie de Périclès*). Une Aspasie laide ! Voilà qui dérangerait toutes nos conceptions classiques ! Pourquoi pas ? Il ne déplairait point à ceux qui mettent l'esprit au-dessus de toutes les séductions



BUSTE DE FEMME.
Peinture de vase.
(Coll. Hope.)

plastiques, il ne leur déplairait point de supposer que dans la ville vouée au culte des belles formes, qui les cherchait jusque dans ses éphèbes et ses joueuses de flûte, une femme, par la seule puissance de son génie, ayant aux lèvres ce sel amer et savoureux de la dialectique, ait gouverné pendant vingt ans le *Démos* d'Athènes.



JOUEUSE DE DOUBLE FLUTE.

Peinture d'une coupe de Hiéron. Fragment.
(Musée de Berlin.)



ÉROS COURONNANT SAPPHO.
Peinture de vase. (Musée de Munich.)

II

Nous savons qu'elle était née à Milet et que son père s'appelait Axiochus, mais nous ignorons à quel âge elle quitta sa ville natale pour aborder au rivage de la Grèce. Il n'est pas indifférent de penser que c'est dans une cité d'Asie Mineure célèbre entre toutes, que vint au monde cette Aspasie qui devait conquérir l'Attique. Athénienne, elle eût eu sans doute moins de souplesse, d'entregent et d'imprévu. Les femmes de Milet

passaient pour être douées d'un attrait irrésistible. L'une d'elles, qui vécut dans le même temps qu'Aspasie et que l'on se plaît à lui donner pour compagne, Thargélie, possédait, elle aussi, au dire de Plutarque, un esprit vif et agréable, et fut liée



ÉCOLE DE SAPPHO A MYTILÈNE.
Sappho entourée de ses compagnes.
Peinture de vase. (Musée d'Athènes.)

avec tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus puissant parmi les Grecs. « Elle avait, nous assure l'historien (*Vie d'Alcibiade*), répandu dans toutes les villes de la Grèce des semences de la faction médique. Plus tard elle épousa le roi de Thessalie. » Peut-être les deux jeunes Milésiennes avaient-elles,

sur les bords fleuris du Ménandre, échangé leurs confidences ambitieuses. En tout cas, elles avaient dû recevoir l'une et l'autre une culture des plus raffinées. Milet était à ce moment une pépinière de philosophes et de poètes. Son éclat rayonnait sur toutes les îles de la mer Égée, et le voisinage de Lesbos lui donnait encore une richesse d'idées incomparable. L'école établie à Mytilène par la grande Sappho, n'avait pas cessé, depuis un siècle, de former des générations de femmes poètes, artistes, musiciennes, habiles à tous les prestiges du rythme et de la parole. Sans doute Aspasie, comme la plupart de ses compatriotes, apprit-elle de bonne heure à sertir ses pensées dans une matière précieuse. Très jeune, elle dut s'exercer à faire des vers et à écrire dans une prose ornée et rare. Et, très jeune aussi, elle dut être initiée aux innombrables exigences de l'amour. On a dit que Milet et Sybaris (2) avaient été les deux villes les plus voluptueuses du monde antique. La langueur orientale s'y mélangeait avec tout ce qu'une vie commerciale extraordinairement active apportait de chauds effluves et de ferments étrangers dans les âmes. On y respirait des parfums énervants et doux, en même temps que des relents qui stimulaient l'appétit de vivre et de jouir de la vie. Toute la corruption de la terre semblait aboutir sous leurs portiques, où hommes et femmes se



L'APPÉTIT DE VIVRE ET DE JOUIR DE LA VIE.

Danse pendant le repas.

Coupe de Brygos. (British Museum.)



promenaient chaussés de bottines peintes et vêtus de robes brodées de perles. Mais les philosophes sur le sommet de ces cités perverties édifiaient la tour de leur sagesse... A Milet, la secte ionique, mystérieuse et profonde comme la coupe du Bacchus de Nysa dont les bords se touchaient ainsi que des lèvres, travaillait à capter les vérités éternelles. M. Salomon Reinach * a cherché à démontrer la parenté qui existait dès la période archaïque entre l'école de Milet et les doctrines de l'Inde. En tout cas, de cette secte ionique fondée au septième siècle par Thalès, sont sortis les plus grands philosophes de la Grèce. Sans Thalès, Pythagore et Platon n'eussent pas existé.

Et Aspasie? Il serait puéril d'assurer qu'elle eut dès son enfance quelque commerce avec ces princes de l'idée pure. Mais plus tard, quand elle arrivera à Athènes, elle trouvera son compatriote Anaxagore enseignant la philosophie à toute l'élite de la ville et comptant parmi ses auditeurs les plus assidus Euripide et Périclès... Et qui sait si ce ne fut point par Anaxagore qu'elle fut mise en contact avec celui dont elle devait devenir l'amie inséparable ?. La vie athénienne se prêtait à ces rencontres, à ces coïncidences imprévues. Si la jeune Milésienne était venue en Grèce avec le

* *Orpheus*, p. 80.

désir d'y conquérir la fortune, elle ne dut pas manquer d'apercevoir ce que l'amitié d'un homme comme Périclès pouvait lui offrir de ressources inespérées. Il devait être plus âgé qu'elle d'une vingtaine d'années, et au plus glorieux moment de



LA RENCONTRE.
Coupe de Peithinos. (Musée de Berlin.)

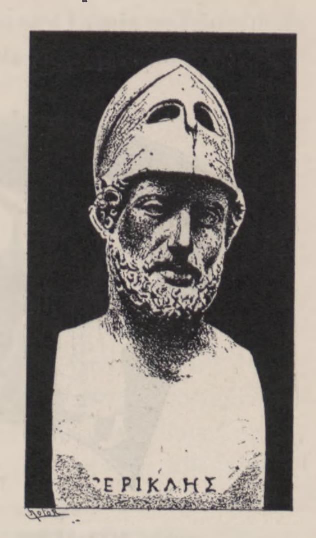
sa fortune politique. On peut supposer, avec quelque vraisemblance, que cette première rencontre des deux amants eut lieu vers le commencement de la quatre-vingt-quatrième olympiade, c'est-à-dire vers l'an 445 de l'ère antique. Athènes, délivrée du fléau des guerres Médiques, jouissait d'une tranquillité relative. Le parti aristocratique semblait vaincu, et Cimon, après avoir pris le chemin

de l'exil, était mort devant l'ennemi. Périclès, cet artiste, ce dilettante, cet homme que la politique ennuyait et séduisait à la fois, ce descendant d'une famille riche et raffinée, s'était mis à la tête du parti populaire. Peut-être, en le faisant, avait-il cédé au désir d'exercer sa merveilleuse éloquence, et d'être ce conducteur d'hommes dont chaque collectivité a besoin pour s'affranchir des misères et des injustices sociales. Il avait un caractère généreux, et cependant prudent et réservé. Quand on lit sa vie dans Plutarque, on est étonné des contrastes qu'on y aperçoit. De même, lorsqu'on récapitule les attaques dont il fut l'objet, on ne peut s'empêcher de les croire exagérées et venimeuses. Cet homme, accusé de tous les vices, avait le goût et le sentiment de la vertu.

Si nous ne savons rien de la beauté d'Aspasie, nous sommes fixés sur la laideur de Périclès. Ses contemporains l'ont représenté toujours coiffé d'un casque pour cacher la difformité de son crâne, qui était d'une grosseur exagérée. « L'homme à la tête d'oignon », voilà comment on l'appelait dans les ruelles d'Athènes et dans l'Agora, en même temps que tout haut on lui décernait le titre de Jupiter Olympien. Périclès ne s'émouvait ni de ces moqueries, ni de ces éloges. Il vivait en lui-même, pour lui-même, et certainement il préfé-

rait la compagnie des philosophes à celle de ses courtisans. Le vieil Anaxagore et le jeune Socrate étaient ses commensaux préférés. — Et le jour où il connut Aspasie, elle résuma pour lui toutes les grâces de l'esprit et du cœur.

Sans doute ils n'arrivèrent pas d'emblée à cette parfaite entente. Et sans doute encore, quoi qu'en ait dit Plutarque, ce fut la simple volupté des sens qui les inclina d'abord l'un vers l'autre. Aspasie, si elle donnait aux Athéniens des deux sexes des leçons de poésie et d'éloquence, y joignait aussi un autre métier plus lucratif. Il est bien difficile de ne pas croire qu'elle n'ait pas été en même temps une hétaïre à la mode. Ces deux hypothèses ne sont pas contradictoires. A ce propos, M. Gomez Carrillo, dans son beau livre *la Grèce éternelle*, remarque très justement que les mêmes femmes qui en certains moments de leur vie se montrèrent vénales et vul-



PÉRICLÈS.
Marbre. (Musée du Vatican.)

gaires furent en d'autres occasions nobles, spirituelles, voire sublimes. On peut donc supposer qu'Aspasie professait les belles-lettres, tout en vivant de l'amour. Sa maison était une sorte d'Académie où l'on aimait à se retrouver entre gens d'esprit, où l'on respirait, avec de capiteux parfums,



FEMMES VÉNALES.
HOMME OFFRANT UNE BOURSE A UNE FEMME.
Coupe de Hiéron. (Musée du Vatican.)

un peu de cette atmosphère spéciale favorable à la culture des idées. Périclès, venu pour de moins nobles motifs, dut se laisser gagner assez vite par le charme de cette demeure ; il y retourna souvent, il s'y créa des habitudes confortables. Marié déjà et père de deux fils, il venait chez la Milésienne oublier les tracas de la famille et les soucis du

pouvoir. Mais il ne tarda pas à comprendre que cette créature d'élite, si intuitive, si compréhensive, si merveilleusement intelligente, pourrait dans la suite lui être d'un précieux conseil. Ainsi tous deux ils avaient besoin l'un de l'autre; ils se complétaient mutuellement : les dieux sans doute les avaient créés pour se joindre.

Voici Aspasie devenue la maîtresse en titre de Périclès. Toute la ville le sait; et, comme on appelle le grand orateur Jupiter Olympien, on la surnomme, elle, Junon Olympienne. Ils sortent ensemble; on les voit sous les portiques et jusque dans l'Agora. Quand Périclès va dans les dèmes voisins surveiller le rendement des impôts, il emmène Aspasie sur son char. Personne n'y trouve à redire. Souvent le philosophe Anaxagore est avec eux. Ils forment un trio étroitement uni; si leurs points de vue sont quelquefois différents sur les questions qu'ils agitent, ils demeurent d'accord de la nécessité de les étudier, de les poursuivre, d'en faire jaillir le plus possible de vérité. Ils sont tous trois épris de la folie du mystère. Anaxagore, c'est presque un mage, un voyant, un illuminé. Il étudie le ciel; il pose des principes nouveaux et terribles. Aspasie retrouve dans les yeux du vieillard les premiers de ses songes d'enfant, et Périclès s'émeut d'entrevoir sur cette bouche merveilleuse un peu des abîmes de l'infini... Puis, quand

les amants se retrouvent seuls, que l'heure du délire sensuel est revenue, ils oublient le mage et ses paroles enflammées, mais leurs baisers gardent le goût enivrant de l'ambroisie, parce qu'ils se sont approchés des dieux.



SAPPHO.

Camée. (Cabinet des médailles.)



COURTISANES A LEUR TOILETTE.
Peinture de vase. (Rome.)

III

QUAND un homme possède une pareille maîtresse, et qu'à cinquante ans il recommence une vie amoureuse aussi intense, il risque d'user ses énergies et de tourner brusquement le dos à la Fortune. Mais Aspasie ne permettait pas à son amant de négliger pour elle la gloire ; au contraire elle attisait le feu de ses ambitions et stimulait constamment son zèle. Plutarque n'est pas suspect de partialité quand il nous la montre comme le bon génie et la nymphe Égérie du grand Athénien. « Il la consultait en tout, et en tout elle le servait utilement. » Et que de choses avait entreprises

Périclès! Sur cette petite ville d'Athènes étroite et mal bâtie, bien qu'elle fût déjà la capitale de l'Attique, le centre du monde, sur ces rues enchevêtrées, sur ces places irrégulières, sur cet amas de maisons, d'échoppes et de bâtisses chevauchant les unes sur les autres et disputant leur place au soleil, il avait rêvé de poser un témoignage éblouissant de ce que peut le génie de l'homme; sur l'Acropole aride et presque déserte, dont les vieux monuments étaient en ruines, il avait rêvé d'élever le Parthénon, l'Erechteïon et toute l'admirable ordonnance des Propylées. C'était encore de la politique, a-t-on dit; c'était une façon d'imposer son nom, son prestige, sa force, de se rendre populaire et immortel. Peut-être! Mais en tout cas c'était une politique singulièrement haute et courageuse. Pour réaliser un tel dessein, il fallait non seulement des sommes immenses (3) mais un artiste capable de donner à cet ensemble l'unité et la diversité qui sont la marque des œuvres immortelles. Périclès choisit Phidias, sur le conseil d'Aspasie, dit un de ses biographes *. Malgré la résistance qui lui fut faite par les archontes, il le nomma surintendant des travaux de l'Acropole, il le chargea de diriger les autres sculpteurs, les architectes, les peintres, Parrha-

* De Burigny, *Vie d'Aspasie.*

sius, Cliton, Mnésiclès et cent autres. On sait que presque tout l'argent laissé par les Barbares après les guerres Médiques passa dans cette entreprise gigantesque. Plus tard on accusa Phidias et Péri-



ELLES ÉTAIENT COMME L'ODEUR DE LA MYRRHE.
Peinture de vase. (Coll. Hope. Deepdene.)

clès d'avoir détourné les deniers publics. Mais, dès le commencement, ils eurent à lutter contre l'aveuglement, contre la sottise, contre le mauvais vouloir des gens de l'opposition. L'amour, sans doute, soutenait Périclès et l'empêchait de suc-

comber dans une tâche aussi ardue ; l'amour lui suggérait le désir de faire ce miracle, et qu'au sommet de la citadelle une déesse d'or et d'ivoire, une Minerve Parthénos plus belle, plus émouvante que tous les ouvrages sortis jusque-là de la main des hommes, sourît à la jeune Milésienne et lui fît oublier les molles divinités de sa patrie.

Aspasie, d'ailleurs, semble s'être fait très vite un cœur athénien. Elle n'avait dû garder de son Orient que cette souplesse d'arabesque, cette finesse pénétrante et vive qui faisait dire des femmes de l'Asie Mineure qu'elles étaient comme l'odeur de la myrrhe qui pénètre par tous les pores. Elle avait dû garder ces façons enveloppantes et douces, la langueur du regard, la caresse du sourire ; mais, sous cette apparence flexible, elle cachait sans doute une volonté plus forte et plus tendue que les plus entêtés des Grecs. Elle était devenue Athénienne par tout l'intérêt et toute la passion qu'elle portait à Périclès ; et certes on n'a pas le droit de supposer qu'elle ait nourri en ceci quelque ténébreux dessein ; ils avaient partie liée ; leur but, leurs ambitions étaient désormais les mêmes. Et puis, il y avait Socrate... Socrate, l'homme le plus populaire d'Athènes à ce moment, qui s'était installé dans sa vie, et qui achevait de la gagner aux coutu-

mes et aux façons de penser de l'Attique. Cette influence fut certainement une des plus vives qu'ait subies à ce moment la maîtresse de Périclès. Il semble qu'entre elle et Socrate se soit formée une de ces amitiés amoureuses dont l'Antiquité connaissait déjà tout le prix. Ils étaient



AMITIÉS AMOUREUSES.
Peinture d'un lécythe apulien. (British Museum.)

à peu près du même âge ; ils avaient de commun le goût des choses de l'esprit. Nous savons déjà par Platon qu'Aspasie lui enseigna la rhétorique. Lucien assure en outre que Socrate venait apprendre à danser chez elle (4) ; et voilà qui pour nos mentalités modernes paraît aussi étrange que de savoir Aspasie elle-même à la fois philosophe et courtisane ! Socrate, mal vêtu, mal peigné, se

moquant de tout, ratiocinant sur tout, venant se mêler à la foule des adorateurs de l'hétaïre et allant jusqu'à danser pour lui plaire!... Mais d'abord, il n'est pas dit qu'Aspasie ait eu une cour aussi nombreuse ; tout permet de penser, au contraire, qu'elle ne recevait, avec ses élèves, que quelques amis soigneusement choisis parmi les familiers de Périclès. Socrate venait donc chez elle ; il y venait fréquemment ; il y apprenait à danser sans doute, et aussi à faire des vers. En revanche, il enseignait à Aspasie beaucoup de choses qui lui manquaient pour être à la hauteur de sa nouvelle situation; il délivrait son esprit des dernières nébulosités qu'y avait déposées la secte ionique ; il détruisait en elle la théorie du vieil Anaxagore : « Les qualités sont éternelles ; il n'y a pas de devenir », pour y substituer sa propre formule : « Rien n'est ferme que la pensée ». Ce passionné de l'humanité, cet homme pour qui l'homme était tout, ce réaliste, cet apôtre de la solidarité sociale, achevait ainsi l'éducation d'Aspasie. S'il était bavard, pédant et cuistre, ainsi qu'on se plaît à le représenter aujourd'hui, — on sait combien Nietzsche a été pour lui sévère, — il avait quand même cette trempe solide, ce caractère égal à son génie, cette franchise de vivre selon ses doctrines, de mépriser la richesse et de dire aux puissants leurs

vérités. Cette rudesse, cette liberté d'allures devaient plaire à Aspasie. Les courtisanes, obligées



LES COURTISANES OBLIGÉES A SE PARER
Peinture d'une lékané.
(Galerie de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.)

par métier à vivre presque toujours dans l'artificiel, à se parer, à rire, à aimer quand elles n'en ont pas envie, doivent se plaire en la compagnie de tels hommes qui mettent leur cœur à nu. Ca-

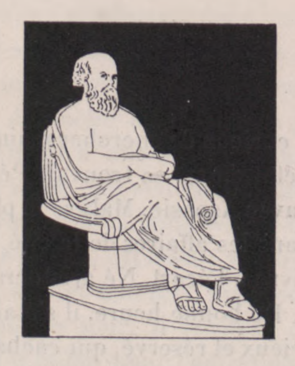
marades, et camarades tendres, n'ayant pas de secrets l'un pour l'autre, on peut se les figurer ainsi, malgré leurs dissemblances d'habitudes et de manières, elle si raffinée, lui si fruste et si volontairement « crapuleux ». N'oublions pas, d'ailleurs, que Socrate n'était pas un homme du peuple; fils d'un sculpteur, il avait appris la sculpture, la musique, la géométrie; il avait écouté les leçons des professeurs les plus illustres; mais Xénophon dit expressément que pour la philosophie il n'avait pas eu d'autre maître que lui-même.



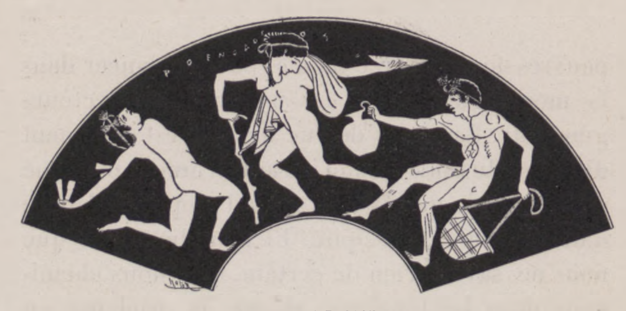
ÉPHÈBES ET COURTISANES.
Peinture de vase.
(Musée de Naples.)

Voici donc Aspasie très occupée à se préparer au rôle prépondérant qu'elle allait jouer dans la société athénienne. On se demande quels loisirs il pouvait lui rester pour faire le métier de proxénète, en admettant que vraiment elle s'y soit jamais complu; à peine aurait-on le droit de supposer que, profitant de ses belles relations, elle ait songé à faire venir chez elle quelques filles

pauvres de sa contrée natale, pour les lancer dans la même carrière et les munir de protecteurs généreux. Le point de vue antique est tellement différent du nôtre quand il s'agit d'amour et même de galanterie que l'on ne saurait trop se défendre d'un jugement précipité. Et n'oublions pas que nous ne savons rien de certain, que nous cheminons dans les ténèbres, et que la prudence en pareil cas est le plus élémentaire des devoirs.



SOCRATE.
Marbre. (Coll. Lombardi. Sienne.)



FILLES DE JOIE.

Coupe d'Euphronios. (Musée de Cracovie.)

IV

Il serait curieux de chercher maintenant dans quel état d'âme se trouvait Périclès après sa rencontre avec Aspasie. Malgré la place énorme qu'il tenait dans les affaires de la cité, il avait toujours aimé vivre à l'écart. Né aristocrate, il l'était resté au fond. De bonne heure, il s'était fait un caractère silencieux et réservé, qui cachait, si l'on en croit ses historiographes, autant d'orgueil que d'ambition. « Pour être mieux aperçu, plus admiré, il résolut de se montrer rarement; et, afin de s'assurer l'empire que lui promettaient sa naissance, ses talents et sa fortune, il ne se pressait pas de

s'en emparer* » Plus tard, pour conserver son prestige, il ne prenait la parole que dans des cas tout à fait exceptionnels; il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune, afin de ne pas user l'admiration de ce peuple qui, selon le mot de Plutarque, « se lassait aussi facilement d'admirer que d'obéir ». Il y avait sans doute beaucoup de diplomatie et de connaissance des humains dans cette manière de faire; mais il est aisé d'y deviner d'autre part un goût, une délicatesse qui ne devaient pas s'accommoder facilement des triomphes vulgaires. L'illustre homme d'État, qu'on avait surnommé « l'Olympien », ne mit jamais dans les affaires publiques toute son âme. Il se reposait de la politique par l'amour et par l'amitié. Il semble que sa demeure ait été celle d'un aimable philosophe, ouverte seulement à une élite de choix. Tout y était ordonné selon une stricte économie, et c'est encore Plutarque qui va nous édifier sur ce chapitre de sa vie privée. « Il faisait vendre, explique-t-il, tous les ans et à la fois, les produits de ses terres, et, chaque jour, il envoyait chercher au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison ; la dépense et la recette allaient toujours d'un pas égal. Celui qui conduisait si bien ses affaires était un domestique nommé Évangélus, homme

* *Biographie universelle Michaud*, art. *Périclès*.

d'une intelligence rare, soit qu'elle lui fût naturelle, soit que son maître l'eût formé lui-même à l'économie *. » Ainsi pendant que les splendeurs du Parthénon s'édifiaient, et que presque chaque jour le peuple était convié à des fêtes ou à des festins magnifiques, celui qui était l'instigateur de toutes ces largesses, Périclès, se plaisait à tenir régulièrement ses comptes de ménage et à vivre dans cette « heureuse médiocrité » que devait plus tard célébrer Horace. Sa femme et ses deux fils, Xantippos et Paralius, se trouvaient encore à son foyer, et aussi le jeune Alcibiade dont il était le tuteur (5). Mais déjà il avait eu d'Aspasie un troisième enfant, sur lequel semble s'être inclinée plus particulièrement sa tendresse. Et déjà sans doute l'idée d'amener à ce foyer la maîtresse et l'enfant illégitime commençait à s'installer en lui. Il souffrait sûrement de voir ces êtres chers, par qui s'étaient renouvelées les sources de sa sensibilité intime, vivre loin de lui et comme en marge de son existence. La passion que lui avait inspirée la Milésienne était de celles qui veulent une cohabitation de chaque heure, de chaque minute. Ce n'était pas assez pour lui de rejoindre Aspasie chez elle, chaque fois qu'il le désirait. Il la lui fallait là, sous le même toit, mangeant à sa table,

* Plutarque, *Vie de Périclès.*



LE PEUPLE ÉTAIT CONVIÉ A DES FÊTES.

Danses de jeunes filles.

Peinture d'une lékané. (Galerie de l'Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

[Restitution.]

s'endormant sur son épaule, lui souriant au réveil, participant à tous ses actes, à toutes ses pensées. Et comment ne pas croire qu'Aspasie de son côté ne caressait pas le même rêve? Comment admettre que cette femme ardente, volontaire et absolue, n'ait pas tout fait pour resserrer les liens qui l'unissaient à son amant?

Combien de temps dura ce travail sourd, cette lutte douloureuse, dans l'âme de Périclès? Il est difficile de le préciser. Cependant il dut prendre assez vite le parti extrême. Peut-être les circonstances le forcèrent-elles à hâter le dénouement. Sa liaison irrégulière était devenue de notoriété tellement publique que sa femme elle-même ne pouvait pas l'ignorer. Des dissentiments avaient certainement éclaté dans son ménage, et son fils aîné, Xantippos, ne se gênait pas pour lui jeter la pierre et l'accabler. « Il le diffamait constamment au dehors, dit son biographe, et se plaisait à faire sur ses désordres privés des révélations criminelles*. » Dans ces conditions, la vie de famille devenait un enfer. Un jour, Périclès déclara à sa femme qu'il était résolu à divorcer. Celle-ci, qui s'y attendait sans doute, ne s'en montra pas autrement étonnée. Elle acquiesça aux désirs du grand homme, dont elle connaissait toutes les

* *Biographie Michaud*, art. déjà cité.

faiblesses. Elle le voyait d'heure en heure devenir plus distant, plus tourmenté. Fut-ce un sacrifice héroïque, ou simplement le geste résigné d'une femme lassée et qui a perdu tout espoir de reprendre son empire sur le compagnon de sa jeunesse ? Il n'y eut en tout cas ni récriminations ni scandale. D'ailleurs, Périclès, pour amortir sans doute les remords de sa conscience, avait eu la précaution de trouver à l'avance un nouvel époux à l'abandonnée *. Il le lui proposa sur-le-champ. Elle l'accepta, et Aspasie entra dans la maison de l'Olympien. Ainsi se termina, d'une façon presque biblique, ce drame qui aurait pu avoir des conséquences tragiques.

Un point extrêmement important reste à fixer : Périclès, après avoir divorcé avec sa première femme, épousa-t-il sa maîtresse ? Les avis sont partagés, et, comme toujours, contradictoires. En réalité, il n'y a de preuves certaines ni pour, ni contre. Aucun auteur ancien ne le dit positivement, sauf Plutarque qui le laisse entendre en faisant le tableau de leur félicité conjugale et touchante. « Il l'aimait si tendrement qu'il ne sortait jamais, ni ne rentrait chez lui sans l'embrasser deux fois **. » Mais les autres Grecs ses contem-

* C'était le troisième ; la femme de Périclès, qui était sa parente, ayant en premières noces épousé l'Athénien Hipponicus (Plutarque, *Vie de Périclès*).

** Plutarque, *Vie de Périclès*.

porains (et principalement les poètes comiques qui avaient leur franc parler dans l'Attique) furent moins tendres à son égard, et continuèrent à la traiter ouvertement de courtisane. « La Débauche, dit Cratinus, engendra pour Périclès



COURTISANES.

Peinture de vase. (Musée de Naples.)

Junon-Aspasie, cette pallaque aux yeux de chien. » M. Henry Houssaye est persuadé que jamais le grand homme n'épousa la Milésienne ; il se contenta de la faire venir sous son toit et de la traiter comme une maîtresse très chérie : « Faut-il croire, d'après une vague tradition, que Périclès épousa Aspasie ? se demande-t-il. Le fait est au moins

improbable ! A Athènes, un citoyen était parfaitement libre de vivre avec une courtisane, quelle qu'elle fût ; mais la loi lui interdisait d'une façon formelle d'épouser une étrangère. Il ne pouvait le faire qu'en vertu d'un faux témoignage ; car, avant la cérémonie religieuse, il y avait à remplir une formalité légale. Et, si plus tard il était reconnu que la déposition enregistrée par l'officier de l'état civil était fausse, les deux époux, considérés comme complices, risquaient d'être traduits devant le tribunal. La loi édictait des peines graves : la femme était vendue comme esclave, le mari avait à payer une grosse amende et perdait ses droits civiques ; les enfants, déclarés bâtards, étaient déchus du nom d'Athéniens. Quelques hommes obscurs réussissaient sans doute, à l'aide de faux témoignages, à tromper les lexiarques sur la nationalité de leur fiancée ; et, s'ils ne se mêlaient pas aux luttes politiques, ils n'avaient pas trop à craindre des enquêtes subséquentes. Mais il ne pouvait en être ainsi pour des personnages aussi connus que l'étaient Périclès et Aspasie. Périclès eût-il eu même la certitude de faire enregistrer une déposition mensongère, qu'il s'y fût refusé. Comme chef de parti, il était sans cesse exposé aux attaques et aux machinations de ses ennemis politiques. Dans cette cité où, le ministère public n'existant pas, tout citoyen

pouvait intenter à tout citoyen une action au criminel, quelle arme ce mariage illicite eût fournie à ses adversaires * ! »

Voilà sans doute une raison péremptoire; mais il y en eut d'autres, et celle-ci surtout : c'est qu'Aspasie ne devait pas désirer cette régularisation. Une fois installée dans la maison de Périclès, admise à tout gouverner, à tout ordonner, elle était bien plus libre, elle était bien plus heureuse que n'aurait pu l'être une femme légitime. Son empire restait absolu, et elle gardait le prestige d'une



LA DÉCLARATION D'AMOUR.
Coupe de Peithinos. (Musée de Berlin.)

* Henry Houssaye, art. sur *Aspasie* (*Revue Bleue*).

créature à part, recherchée toujours, et fidèle seulement par bon plaisir. Il semble en effet que tous les familiers de Périclès aient tous été plus ou moins amoureux de sa troublante compagne. Les Socratiques ont témoigné comment leur maître avait été subjugué par le charme secret d'Aspasie, et de quelle façon elle avait répondu à ses avances. Mais ce n'est pas seulement Socrate, ce fut encore Damon le musicien, Phidias le sculpteur et jusqu'au jeune Alcibiade qui subirent le même attrait invincible. On raconte que ce dernier, alors qu'il vivait encore dans la maison de Périclès (6), profita un jour de l'absence de son tuteur pour se jeter aux pieds d'Aspasie, et lui déclarer en termes brûlants son amour. Le bel éphèbe était éloquent; Aspasie l'écoutait, maternelle et souriante. Lorsque Périclès rentra, beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, Aspasie aussitôt se leva et, sans se troubler, dit au maître de la maison: « Votre pupille a vraiment un don remarquable pour déclamer les vers des poètes. Il était en train de me réciter une scène d'Eschyle... Et voyez comme il est ému!.. » Périclès ne répondit rien. Mais, peu de temps après, Alcibiade quittait sa demeure; il allait commencer le cours d'une existence contrastée, prodigieuse, tantôt laissant au milieu des filles de joie traîner dans la poussière du Céramique la pourpre de son manteau (7),

tantôt, humble disciple de Socrate, se mortifiant jusqu'à la pauvreté. Plutarque a noté les traits de cette déconcertante figure : Alcibiade le fou, Alcibiade le sage, Alcibiade l'homme de tous les entraînements et de tous les dédains, Alcibiade qui, aux genoux d'Aspasie, avant que fût sonnée pour



ALCIBIADE AU MILIEU DES FILLES DE JOIE.

Peinture de vase. (Musée impérial de Vienne.)

lui l'heure de l'éphébie, pâle enfant à la merveilleuse beauté, avait divulgué à la Milésienne le tourment de son cœur, dont il dut souffrir jusqu'à la fin...

Ainsi Aspasie régnait dans la demeure de Périclès... Elle avait fini par s'y faire une réputation de vertu. Elle calmait les transports des adolescents, et donnait des conseils aux femmes honnêtes. Ici

nous sommes en pleine légende; mais toutes les légendes ne renferment-elles pas une part de vérité, et n'aident-elles pas tout au moins à en resserrer la trame? Donc Aspasie donnait des conseils aux femmes honnêtes. Voici que, pour la consulter sur leurs difficultés conjugales, Xénophon et son épouse viennent frapper à sa porte. Elle les reçoit aussitôt, et Cicéron traduit ainsi le dialogue qui s'échange entre eux * : « Dites-moi, demande Aspasie, je vous prie, femme de Xénophon : Si votre voisine avait de l'or d'un plus haut titre que celui que vous avez, lequel aimeriez-vous mieux du vôtre ou du sien? — Le sien, répond-elle. — Et si elle avait des robes et des parures plus riches que les vôtres, lesquelles préféreriez-vous? — Les siennes. — Et si elle avait un meilleur mari que le vôtre, lequel aimeriez-vous le mieux? » Ici la femme de Xénophon se prit à rougir.

Aspasie entreprend ensuite Xénophon lui-même: « Dites-moi, Xénophon : si votre voisin avait un cheval meilleur que le vôtre, est-ce le sien que vous aimeriez le mieux, ou le vôtre? — Le sien, répond-il. — S'il avait une terre meilleure que la vôtre, laquelle préféreriez-vous? — La sienne, sans doute, comme la meilleure. — Et s'il avait une meilleure femme que la vôtre, laquelle aimeriez-

* Cicéron, *De Inventione*, liv. I, § XXXI.

vous mieux ? » Xénophon à son tour ne répondit pas. « Puisque tous deux, reprend Aspasie, vous refusez de me répondre sur le seul point que je



L'ART DIFFICILE DE L'AMOUR.
Peinture de vase. (Collection Hope. Deepdene.)

désirais savoir, je vais vous dire moi-même à chacun votre pensée : Vous, femme, vous désirez le plus parfait des maris, et vous, Xénophon, la plus accomplie des femmes; de façon que, tant que

vous n'aurez pas fait en sorte qu'il n'y ait point sur la terre de mari plus parfait, ni de femme plus accomplie, il vous faudra toujours désirer la perfection, vous en fait de mari, vous en fait de femme. » Et elle les congédia doucement. Aspasie, après avoir professé la poésie, l'éloquence et l'art difficile de l'amour, enseignait maintenant la morale avec la même souplesse, et paraît y avoir réussi aussi bien.



BUVEUR.

Coupe de Dosiadès. (Musée de Gotha.)



GUERRE DE TROIE.

Combat de Diomède et d'Énée.

Peinture de vase. (Coll. Tyszkiéwig.)

V

Les grands triomphes oratoires de Périclès semblent coïncider avec le moment où Aspasie vint se fixer sous son toit. C'était aussi l'époque où la lutte des classes touchait à sa période la plus aiguë. « Dans toute guerre sociale, dit Polybe, il s'agit de déplacer les fortunes*. » Ce problème se posait à Athènes avec une actualité d'autant plus inquiétante que les divers éléments de la population étaient plus divisés. La haine des riches contre les pauvres et des pauvres contre les riches y

* Polybe, liv. XV, § XXI.

était formidable, et la classe moyenne, celle dont Euripide dans les *Suppliants* dit qu'elle est appelée à conserver l'ordre dans la cité et à assurer le salut public, cette classe bourgeoise haïssait également les deux autres. La paisible démocratie rurale commençait à quitter les terres de l'héri-



POPULATION TAPAGEUSE.
Coupe d'Euphronios. (Galerie de l'Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

tage familial qu'elle avait habitées longtemps (8) pour venir se grouper autour de l'Acropole et s'assimiler ce ferment nouveau, tandis qu'au Pirée continuait à s'agiter une population mélangée, hétéroclite, tapageuse et exigeante, qui réclamait avec fureur les droits des prolétaires. Au milieu de ces extrêmes, Périclès naviguait prudemment. Sans doute il était toujours avec le peuple; il restait le chef incontesté du parti populaire. A la tri-

bune, attaqué sans cesse par Thucydide, qui avait remplacé Cimon à la tête du parti aristocratique, il trouvait pour répondre à son adversaire de magnifiques élans. Il faut lire dans les auteurs anciens le récit de ces joutes de paroles mémorables, les plus passionnantes peut-être dont le Pnyx ait jamais retenti (9). Mais il résistait cependant à la poussée révolutionnaire, comme à la pression menaçante de l'oligarchie encore puissamment organisée; il tâchait de mettre la paix entre tous les citoyens de cette République turbulente. Et il y réussissait à peu près. Tantôt accusé de flatter les riches, tantôt de faire aux pauvres la part trop belle, il évitait du moins les luttes fratricides, l'effusion du sang, en sorte que Fustel de Coulanges a pu remarquer que parmi toutes les villes de la Grèce ce fut encore Athènes qui, au cinquième siècle, fut le moins déchirée par les horreurs de la guerre des classes *.

Pendant ce temps, le Parthénon s'élevait sur la colline, traversé d'azur. Après Solon, Périclès avait compris que le travail justement réparti était le seul moyen de résoudre, ou d'atténuer, l'effrayante question sociale. « Il avait voulu, dit encore Fustel de Coulanges, qu'aucun esclave ne mît la main à la construction des grands monuments qu'il

* Fustel de Coulanges, *la Cité antique.*

élevait, et il avait réservé tout le travail aux hommes libres *. » Et pourtant le peuple, « les hommes libres », n'étaient pas contents ; on murmurait tout bas contre l'administration de Périclès ; on disait que des dilapidations étaient commises, que Phidias n'était pas l'artiste qu'il fallait pour conduire à bien une telle œuvre. On lui créait



LA FLOTTE.
Peinture d'une kélébé. (Musée de Wurtzbourg.)

constamment des difficultés. On l'acclamait un jour, et le lendemain on lui jetait la pierre.

Périclès opposait à toutes ces divagations un front serein. N'avait-il pas, en rentrant chez lui, Aspasie, son amie, sa maîtresse, son associée, qui le redressait et le consolait d'un mot ? Il subissait son ascendant de plus en plus. Depuis que leurs deux vies étaient liées, il avait renoncé aux entreprises militaires; et, quand on l'accusait de ne pas user des forces de la République pour tenter de nouvelles conquêtes, il répondait que la flotte était là, non point pour entreprendre la

* Ouvrage déjà cité.

guerre, mais pour assurer la paix. Sa gloire c'était cette impulsion qu'il avait donnée aux arts, cette beauté des édifices dont il couronnait la capitale nouvelle. Aspasie secrètement l'approuvait. Mais, un jour, on apprit que les Athéniens allaient de nouveau affronter le hasard des batailles et partir en expédition contre l'île de Samos.

Presque tous les historiens, si l'on en excepte Diodore de Sicile, ont accusé Aspasie d'avoir été cause de cette guerre, et il semble qu'ils aient eu raison. On était en 439. Depuis dix ans, Périclès travaillait à changer en un empire absolu l'hégémonie d'Athènes ; ce n'était pas assez qu'elle fût devenue capitale, il voulait en faire la métropole unique de la Grèce. Peu à peu, chacune des villes entrées jadis dans la confédératien délienne se trouvait attirée et absorbée par cette force toute-puissante ; le particularisme des États cédait devant la suprématie de la cité glorieuse, et les richesses, jusque-là conservées pieusement dans les temples des divinités locales, allaient grossir le trésor de Pallas Athenaïa. Chaque fois qu'un différend éclatait, qu'un conflit s'envenimait, on allait les soumettre au jugement de l'Aréopage. On ne faisait rien sans Athènes, rien en dehors d'Athènes ; la ligue fédérale, par la volonté souveraine de Périclès, aboutissait au triomphe de l'Empire athénien.

Cependant, Samos gardait un semblant d'indépendance ; elle était entrée à regret dans l'alliance athénienne ; après s'être affranchie du joug des



COMBAT DE GREC ET DE PERSE.
Peinture d'une coupe. (Anc. collection Van Branthegem.)

Perses, elle conservait ses traditions, ses lois, ses coutumes autonomes ; l'Apollon délien qui régnait sur elle luttait encore contre le prestige grandissant d'Athenaïa... On en était là, lorsque brusquement les habitants de Milet se plaignirent d'avoir

été lésés dans leurs intérêts par les Samiens. Le fond de la querelle était obscur ; il s'agissait d'un petit village de la côte asiatique que les deux puissances se disputaient ; mais ce n'était là qu'un prétexte ; une rivalité ancienne avait toujours divisé ces deux peuples ; c'était un feu latent qu'un rien suffisait à attiser. Athènes, comme de coutume, fut appelée à intervenir dans le débat ; mais les Samiens cette fois avaient senti se réveiller en eux le sang de leur race ; ils se déclaraient assez grands pour régler tout seuls leurs affaires ; ils se révoltaient enfin contre cette tutelle gênante, indiscrète, qui prétendait s'imposer aux plus vénérables cités grecques ; et ils refusèrent d'envoyer leurs ambassadeurs s'expliquer devant le Sénat de l'Aréopage. Milet était offensée, Milet protesta. Milet, c'était la patrie d'Aspasie, c'était presque Aspasie elle-même. Périclès, malgré son penchant évident pour la paix, ordonna aussitôt qu'on prît le parti de Milet contre Samos. Une expédition fut décidée.

Elle fut conduite avec une habileté surprenante. Sans doute le grand homme d'État y apportait-il tout son cœur. Et vraisemblablement Aspasie lui soufflait à l'oreille son brûlant désir de vengeance. Elle l'avait accompagné sur la galère amirale, et certains auteurs assurent que d'autres courtisanes de Milet la suivaient. Cette guerre,



HÉLÈNE, CAUSE DE LA GUERRE DE TROIE.

Hélène et Paris.

Peinture de vase. (Galerie de l'Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

monneuse par ce vers d'Archiloque, qu'on croirait être de Molière :

Mettez donc moins d'essence avec ces cheveux blancs!

Quand tout fut rentré dans l'ordre, l'opposition se fit plus forte. On trouvait que les Samiens avaient été trop sévèrement punis de leur velléité



GUERRIER CRIBLÉ DE FLÈCHES
Peinture d'une coupe. (Musée de Berlin.)

d'indépendance. On se racontait de proche en proche que Périclès avait fait conduire les capitaines des vaisseaux samiens sur la place publique de Milet ; que là on les avait laissés pendant dix jours suspendus à des poteaux et exposés aux insultes du peuple jusqu'à ce qu'ils eussent expiré ; et l'on accusait Aspasie de cette vengeance cruelle;

on la comparait à Hélène, cause de la guerre de Troie ; on lui reprochait la dureté de son cœur ; et, quand elle sortait sous les Portiques, les gamins d'Athènes, mettant leur main en cornet sur leur bouche, la poursuivaient en criant : « Hou ! Hou ! »



PELTASTE COURANT.

Peinture d'une coupe. (Coll. Bourguignon. Naples.)



ELLES ALLAIENT EN CHAR.
Peinture de vase. (British Museum.)

VI

Périclès commençait à vieillir, et Aspasie devait avoir près de quarante ans. Comme il arrive aux êtres dont les intelligences se sont pénétrées autant que les cœurs, leur union, loin de s'affaiblir, semble être devenue plus étroite à mesure que le temps tissait autour d'eux ses réseaux invisibles. Après s'être imposée aux amis de Périclès, la Milésienne s'était fait accepter par les gens les plus difficiles. Elle tenait une véritable cour, où l'on se disputait l'honneur d'être admis. Ce

fut probablement pendant la période de sept ans * qui s'écoula entre la guerre de Samos et celle du Péloponèse que, pour consolider le crédit de



ELLE LES RÉUNISSAIT AUTOUR D'ELLE.

Peinture d'une lékané. (Galerie de l'Ermitage. St-Pétersbourg.)

« l'Olympien » et lui gagner des sympathies jusque dans le parti opposé, elle imagina cette fameuse « Ligue politique des femmes », sujet d'étonne-

* 439-432

ment et de scandale, même aux yeux des historiens les moins timorés.

Une seule ville dans le monde antique pouvait se prêter à une telle tentative, c'était Athènes ; et une seule femme pouvait oser la tenter, c'était Aspasie. Dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, le bon abbé Barthélemy constate qu' « on ne pouvait comparer Aspasie qu'à elle-même. Les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, ajoute-t-il, s'assemblaient autour de cette femme singulière qui parlait à tous leur langue et qui s'attirait les regards de tous... Quelques années auparavant, toute la ville se fût soulevée à la seule idée d'un pareil projet... Elle n'en rassembla pas moins dans sa maison la meilleure compagnie d'Athènes *... »

Cette ligue secrète, tellement efficace qu'elle permit à Périclès d'achever dans une tranquillité relative les grands travaux qu'il avait entrepris, était fondée sur un principe de solidarité mutuelle. Aspasie y avait fait entrer les bourgeoises influentes, les grandes courtisanes et jusqu'aux mères et aux sœurs des Cavaliers (11). Elle les réunissait autour d'elle à des jours fixes ; on causait, on récitait des vers, on jouait de la cithare et du psaltérion. Le vieux musicien Damon, dont on savait qu'il cachait sous

* *Voyage du jeune Anacharsis*, t. I, p. 238.

les apparences bénévoles d'un artiste l'étoffe d'un conducteur de foule (12), présidait à ces séances féminines. Alcibiade, devenu le chef de la jeunesse dorée, y faisait admirer son esprit et ses joyaux, et Périclès y apparaissait parfois, gardant cette attitude réservée, fermée, silencieuse, qu'il avait adoptée dès son entrée dans la vie politique. Les



LE GYNÉCÉE.
Peinture d'une lékané. (Ermitage, Saint-Pétersbourg.)

alliées de tous les âges y apportaient la même ardeur et les mêmes espérances, car, si elles travaillaient au dehors selon les instructions d'Aspasie, elles recueillaient souvent directement la récompense de leur propagande et de leur zèle. On citait le cas de la jeune et jolie épouse de Ménippos, qui obtint ainsi pour son mari le poste de stratège. Tout était facile à Périclès, même de faire peser sa volonté sur les votes du peuple.

Le bon abbé Barthélemy n'a donc pas tort de dire que « quelques années auparavant toute la ville se fût soulevée à la seule idée d'un pareil projet ». Mais la société athénienne avait subi une évolution aussi rapide qu'inattendue. Cette haute société, comme le remarque M. Maurice Croiset, était devenue « la plus ouverte, la plus mélangée, la plus égalitaire qu'il y ait jamais eu* », et le rôle de la femme y avait pris insensiblement une prépondérance inouïe. Elle n'était plus cette créature effacée, « attachée au gynécée comme aux roches une coquille », et ce serait à travers Aristophane bien plus qu'à travers Xénophon qu'il faudrait étudier de près les mœurs de cette période si intéressante.

En réalité, les femmes grecques jouissaient d'une liberté très grande au moment où Aspasie les enrôlait ainsi dans sa ligue. Elles sortaient comme bon leur semblait, et même la nuit, pourvu qu'elles fussent accompagnées de deux esclaves. Elles pouvaient prendre part aux fêtes, exhiber leurs riches toilettes dans les cérémonies publiques ; elles allaient, en char, assister aux grandes luttes équestres d'Égine et d'Olympie, et beaucoup faisaient même courir et avaient des écuries renommées. Elles s'intéressaient aux arts, y parti-

* M. Croiset, *les Partis politiques à Athènes*.

cipaient ; elles étaient poètes, peintres, musiciennes, mathématiciennes et même astronomes. On leur enseignait tout cela, afin, remarque Plutarque, « d'élever leurs pensées au niveau de celles de l'homme ». Mais elles étaient en même temps délicieusement frivoles et amoureuses de tout



ELLES ÉTAIENT POÈTES, MUSICIENNES.
Peinture de vase. (Anc. collection Politi. Rome.)

ce qui augmentait et embellissait leurs charmes. Aussi leur influence sur l'autre sexe était-elle terriblement puissante. C'est ce qu'Aspasie avait compris ; c'est ce dont elle sut profiter avec toute l'audace de son génie. Sa « Ligue des femmes » est peut-être de toutes les actions de sa vie celle qui nous la dépeint le mieux telle qu'elle devait être : psychologue profonde, attentive, sa-

gace, souriante, et toute tendue vers un but unique : la gloire, l'apothéose de son admirable amant.

On l'a accusée d'avoir flatté les vices de Périclès, et de lui avoir subrepticement procuré des jouissances illicites. On a dit que parmi les femmes qu'elle réunissait dans un but évidem-

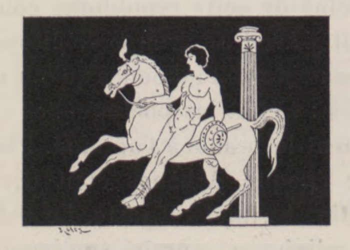


LES MILLE CONTRADICTIONS DE L'AMOUR.

Peinture de vase. (Collection Hope. Deepdene.)

ment politique, plusieurs avaient satisfait aux caprices du grand homme d'État. Cela est fort possible. Mais encore une fois sur le chapitre de la morale nous ne pouvons pas juger le passé avec nos yeux d'aujourd'hui. Aspasie était sûre du cœur de Périclès, sûre de sa pensée, sûre de leur mutuelle tendresse. — Et sans doute elle ne

s'alarmait guère qu'il prît en dehors d'elle un instant d'éphémère plaisir. Ce qui lui importait, c'était de le voir heureux, admiré, adoré, et qu'il triomphât de ses ennemis, et qu'il pût, en se penchant sur elle, reconnaître dans ses yeux sa propre ambition, son propre désir... Et puis Aspasie, habituée à disserter avec les philosophes, savait les mille contradictions de l'amour. Socrate lui avait appris comment on peut à la fois obéir à Éros et se dérober à son joug tyrannique. Elle était moins sensible qu'intellectuelle, moins avide de caresses que des belles victoires de l'esprit. L'ironie socratique l'avait depuis longtemps pénétrée ; elle raisonnait ses moindres actes, et les jugeait à leur valeur. Et, sans exiger de Périclès une sagesse trop difficile, elle se contentait de lui être fidèle.



LUTTES ÉQUESTRES.

Apobate sautant de cheval. (Collection Hope.)



SCÈNE DE THÉATRE.

MEURTRE D'ÉGISTHE PAR ORESTE.

Peinture de vase. (Musée de Berlin.)

VII

Cependant, si la haute société athénienne avait adopté Aspasie au point de faire d'elle une sorte de reine de cette république couronnée de violettes, il y avait un groupe de citoyens qui ne lui pardonnaient pas l'influence qu'elle avait prise sur Périclès : c'était les poètes — et c'était eux qui donnaient le branle à l'opinion. Platon disait qu'à cette époque Athènes était devenue une théatrocratie. Le mot est juste. Le théâtre avait sur la vie religieuse, morale, sentimentale de ce peuple un retentissement profond ; c'était au

théâtre que les masses apprenaient à penser et à juger ; et la liberté qui y régnait était telle que les auteurs des pièces représentées pouvaient tout à leur aise bafouer et critiquer les hommes du jour. Plus leurs satires étaient excessives, et plus ils avaient de succès auprès de la foule. Les bons mots, les surnoms ironiques, les révélations scandaleuses y faisaient fortune. Et certainement les partis de l'opposition se servaient de cette force pour essayer de renverser, ou tout au moins d'ébranler le pouvoir régnant. Aristophane — adolescent alors — n'avait pas encore jeté sa verve formidable à travers la scène antique ; c'est à peine si, dans des essais connus seulement de quelques amis, il se préparait à se révéler plus tard lorsqu'il aurait atteint l'âge où la loi permettait aux auteurs dramatiques de prendre contact avec le public *. Mais



MASQUE DE COMÉDIE.
Terre cuite.
(Anc. collection Lécuyer.)

* Il fallait avoir vingt-cinq ans pour soumettre une pièce au jugement de l'archonte chargé d'organiser les

il y avait Eupolis et Cratinus. Tous deux, en pleine vogue, en pleine renommée, s'étaient mis hors de pair dans le genre satirique et politique ; leurs comédies faisaient les délices des Athéniens ; on se répétait leurs vers, on citait leurs bons mots ; un quatrain de Cratinus dans la comédie des *Thraciens*, à propos de l'Odéon dont Périclès avait dessiné lui-même le plan, était dans toutes les bouches ; il devait avoir en grec une saveur toute particulière. En voici une traduction médiocre :

Ce nouveau Jupiter, à la tête d'oignon,
Et dont le vaste crâne est gros de l'Odéon,
Périclès vient à nous, tout fier de l'avantage
D'avoir de l'ostracisme évité le naufrage...

Et Périclès laissait dire ; il accordait à ses détracteurs une liberté complète, ce qui prouve que son autorité n'était pas aussi tyrannique qu'on l'a prétendu. Aspasie n'était pas épargnée ; après avoir été surnommée « Junon Olympienne » et « Nouvelle Hélène », voilà que maintenant on l'appelait Omphale et Déjanire ; on l'accusait de reprendre son ancien métier de proxénète, et de faire de la maison de Périclès « un véritable diktérion, rempli de courtisanes et même d'Athéniennes mariées * ». Périclès recevait d'un autre

représentations scéniques aux grandes fêtes des Dyonisies.

* Henry Houssaye, art. *Aspasie*.

poète, Hermippos, le surnom outrageant de « Roi des Satyres ». Sa froideur, sa correction apparente ne servaient, disait-on, qu'à masquer une sensualité morbide...

Puis il arriva autre chose. Le fils naturel qu'Aspasie avait eu jadis de son amant et qui portait



ON MURMURA.

Peinture d'une cylix. (Anc. collection du duc de Blacas.)

le nom du grand homme avait atteint l'âge de l'éphébie. Il avait été élevé dans la maison de Périclès, d'où les deux fils légitimes avaient été depuis longtemps chassés. C'était lui qui accaparait toute la tendresse paternelle. Un jour, Périclès, profitant de son crédit illimité, l'avait fait inscrire au nombre des citoyens d'Athènes, contrairement à une loi qu'il avait proposée lui-même

autrefois pour refuser les droits politiques à tous ceux qui n'étaient pas nés de père et de mère athéniens. Ainsi il se déjugeait, il jetait un défi au peuple. On murmura ; et, quelque temps après, Eupolis, mettant Périclès en scène dans une de ses comédies, lui prêtait ce langage : « Dis-moi, Pérémidès, mon fils naturel vit-il encore? » Et Pérémidès de répondre: « Sans doute ! Et il aurait déjà pris femme s'il ne craignait de tomber sur une créature aussi dépravée que sa mère. »

Voilà les aménités que Périclès et Aspasie avaient à subir chaque jour de la part des poëtes comiques.

Et le peuple se détachait peu à peu de son dieu : à Athènes le ridicule était une arme empoisonnée. On avait beau admirer les chefs-d'œuvre dont Périclès dotait la ville, reconnaître qu'on avait besoin de lui chaque fois qu'une complication intérieure ou extérieure venait à se produire, on ne pardonnait pas au grand homme son bonheur intime. On aurait préféré sans doute le savoir en butte aux vicissitudes domestiques qui atteignent le commun des mortels. Mais ce bonheur insolent, cette union qui durait depuis tant d'années, cette suprématie d'une femme supérieure à toutes les autres et d'un homme d'un génie universel finissaient par ébranler les nerfs irritables

des Athéniens. Puis, Périclès n'était pas assez démagogue ; il était trop distingué, trop grand seigneur. Déjà des quartiers sombres du Pirée montaient des voix menaçantes, et la figure de Cléon se dessinait, les dents grinçantes, prêtes à mordre. L'hydre populaire avait faim.



BANQUET.
Peinture de vase. (Musée du Louvre.)

Pendant ce temps, le jeune Aristophane continuait à recevoir l'éducation spéciale qu'exigeait alors le métier de dramaturge. Lui n'était point avec le peuple, mais, quoi qu'on en ait dit, avec les nobles pas davantage. Il arrivait de quelque rustique bourg de l'Attique, encore amoureux de la terre, du chant des oiseaux, des grands couchers de soleil et des nuées impalpables et mouvantes. Il apportait dans Athènes une âme gonflée

de soleil et de vent, une âme sonore, une âme sans souplesse, qui ne supportait pas d'être conduite. Comme Alcibiade, mais pour des raisons différentes, il était devenu un jeune homme à la mode; on l'invitait à toutes les fêtes, à tous les banquets. Mais on goûtait sans doute en lui autre chose, la saveur naissante de son âpre génie, l'étonnante flamme de ses yeux sous son front déjà chauve où la couronne des violettes athéniennes s'enroulait comme au faîte d'une colonne de marbre. Aristophane, qui devait devenir un des plus violents adversaires d'Aspasie, avait-il eu l'occasion de la rencontrer dans quelqu'une de ces fêtes? On a écrit que Périclès l'avait en grande estime malgré ses attaques, et qu'il prenait même plaisir à aller l'applaudir dans les grands spectacles des Dyonisies. Cela est douteux. On a beau tourner et retourner des dates, on ne s'explique pas comment Aristophane, dont la première pièce, *les Détaliens*, fut jouée au commencement de l'année 427 — et encore sous un nom d'emprunt, — aurait pu s'opposer directement à Périclès qui mourut en 429, pendant la troisième année de la guerre du Péloponèse; ni encore comment il ait pu contribuer aux dissentiments qui séparèrent un moment le peuple de son chef. Ses attaques ont été postérieures à la mort du grand homme d'État; elles se sont exercées surtout contre Aspasie qu'Aris-



SCÈNE DE BANQUET.

Peinture d'une coupe de Brygos. (British Museum.)

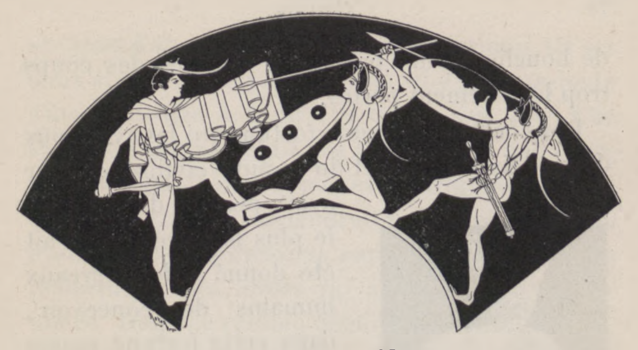
tophane détestait, comme il détestait Socrate, qu'il a tourné en ridicule chaque fois qu'il a pu et cinglé de son ironie flagellante. Et pourtant les mœurs d'Aristophane n'étaient certainement pas plus pures que celles des personnages qu'il prenait à partie si violemment!

C'est donc Eupolis, Cratinus, Hermippos surtout qu'il faut rendre responsables du mouvement d'opinion qui se produisit alors, dans Athènes, contre Périclès et Aspasie. Mais ces poètes comiques, comme le remarque M. Croiset *, ne sont plus guère pour nous que des noms ; sauf quelques fragments, leurs œuvres sont perdues, et il est bien difficile de savoir exactement quels en étaient le sujet et l'affabulation scénique.

* Ouvrage cité.



MASQUE DE COMÉDIE.
Terre cuite. (Anc. collection Lécuyer.)



GUERRE CRUELLE

Peinture d'une coupe de Douris. (Corneto. Bruschi.)

VIII

Ce qui sera éternellement à l'honneur d'Aspasie devant le jugement des hommes, c'est que l'épreuve semble avoir resserré plus étroitement encore les liens qui l'unissaient à son amant. Elle l'aima jusqu'à la fin d'un amour au-dessus de tous les vacillements et de toutes les tempêtes. Certes, si elle eût eu une âme vulgaire ou seulement égoïste, elle eût pu, devant le flot menaçant, se retirer et chercher une autre issue; ou tout au moins aurait-elle pu payer moins hardiment de sa personne, dont elle fit pour ainsi dire une sorte

de bouclier pour épargner à Périclès des coups trop brutalement portés.

Dans cette si brillante fortune qui les avait tous deux assis au sommet du monde civilisé et leur avait permis d'accomplir le plus beau rêve qu'il ait été donné à des cerveaux humains de concevoir, dans cette fortune inouïe de deux êtres marqués l'un et l'autre du signe éclatant du génie et qui s'aimaient aussi profondément, aussi irréductiblement que les couples ignorés dont l'amour est la seule richesse, dans cette ascension de tant d'années vers la gloire, il ne paraît pas y avoir eu entre eux une minute de désillusion ou de désenchantement. Et lorsque l'heure vint où ils sentirent sur leurs visages passer le souffle inquiétant des haines populaires, ils restèrent unis, la main dans la main.



L'AMOUR
EST LA SEULE RICHESSE.
Vase à figurines.
(Musée de Berlin.)

Pour atteindre plus sûrement Périclès, ce furent

ses amis d'abord que l'on voulut supprimer. Or ses amis étaient les amis d'Aspasie; et déjà sans doute s'attendait-elle à avoir elle-même son tour. Elle savait qu'elle ne serait pas épargnée et que la semence jetée par les poètes satiriques dans le théâtre d'Athènes deviendrait peut-être ce poison avec lequel les citoyens capricieux savaient se débarrasser des idoles qui avaient cessé de leur plaire. Dans ce régime démocratique, le premier venu, pourvu qu'il fût en possession de ses droits civiques, pouvait mettre en accusation les plus hauts personnages de la République. Que de gens célèbres avaient déjà pris le chemin de l'exil, ou bu, innocents, la ciguë amère !... Aspasie savait tout cela ; elle ne se déroba point.

Ce fut d'abord le grand Phidias qui fut traduit devant l'Héliée. Il y avait longtemps déjà que l'on murmurait contre lui, depuis que Périclès lui avait confié la surintendance générale des travaux de l'Acropole. Ailleurs, il avait exécuté d'autres œuvres pour le compte de la République. Partout il avait dépassé la mesure ordinaire, il avait étonné, effrayé, passionné les foules; mais il avait aussi excité des jalousies parmi les artistes de second ordre qui ne lui pardonnaient pas la faveur dont il jouissait. On n'eut donc pas de peine à trouver un accusateur. Ce fut son propre praticien, un sculpteur obscur appelé Ménon, qui vint témoigner

contre lui : Phidias, assurait-il, avait dérobé la plus grande partie de l'or qui devait servir à faire les vêtements de la statue d'Athenaïa. Il y en avait pour quarante talents pesant d'or, somme considérable qui équivalait à plus de deux millions. Ce fut dans Athènes un scandale énorme. Cette statue chryséléphantine (13) était une des plus pures merveilles du grand artiste, mais elle était aussi le plus haut symbole de la religion des Athéniens, et il y aurait eu comme une sorte de sacrilège à la frustrer des riches attributs que la piété populaire lui avait accordés. Périclès, qui connaissait l'esprit soupçonneux du peuple, semble avoir prévu cette accusation ; car, en confiant le travail à l'artiste, il lui avait ordonné d'ajuster les draperies d'or sur le corps d'ivoire de la déesse, de façon à ce qu'on pût les démonter sans détériorer le chef-d'œuvre. C'est ce qui fut fait.



ATHENAÏA DU PARTHÉNON.
Copie romaine de la statue de Phidias. (Athènes.)

L'or fut pesé devant les dikastes, et l'on constata que les quarante talents étaient intacts... Alors on chercha autre chose; on prétendit que l'artiste avait gravé son portrait sur le bouclier de l'Athenaïa. Or c'était là une insulte grave à la divinité... Les débats s'envenimèrent, le procès traîna. Pendant ce temps, Phidias, écœuré de tant de persécutions, mourait en prison. C'est du moins l'opinion des gens les plus autorisés qui ont cherché à faire la lumière sur la fin prématurée du grand artiste.

La seconde victime fut Anaxagore. Le philosophe vivait à l'écart, pauvre et presque oublié. On raconte que quelques années auparavant il avait failli mourir de faim. Périclès et Aspasie, enivrés de leur amour et de leur gloire, l'avaient un peu délaissé... Un jour cependant ils prirent le chemin de sa maisonnette et le trouvèrent roulé dans son manteau et le visage déjà couvert des ombres de la mort... Périclès cachait sous une apparence de froideur une âme sensible, — plusieurs traits de sa vie le prouvent assez. En voyant dans un état aussi misérable ce vieillard à qui il devait tant de lumineux conseils, et qui avait formé son intelligence aux méditations les plus hautes, il fut pris d'un accès de remords, et lui baisa passionnément la main. Alors Anaxagore se souleva un peu sur le coude et lui dit avec un accent de tendre reproche :

« Mon fils, quand on a besoin d'une lampe, on a soin d'y verser de l'huile... » Les années avaient passé, et le grand vieillard de Milet, maintenant sur le déclin de sa vie, continuait à recevoir d'Aspasie et de Périclès les subsides nécessaires à son existence quotidienne ; et sans doute leur donnait-il en échange quelque lueur de cette vérité que ses yeux avaient entrevue... On l'accusa de renier les dieux. On fit le procès de sa doctrine : n'avait-il pas osé proclamer la splendeur d'un dieu immatériel et unique, et fouillé dans le ciel pour en faire tomber les idoles anciennes ? Oui, il bouleversait toute la foi acquise, il enseignait que le soleil est une masse de feu, la lune un corps habité et le tonnerre un effet du choc des nuages... Que devenaient alors Jupiter et sa foudre, et Diane au blanc visage, et toutes les entités de l'Olympe ? Périclès et Aspasie croyaient comme lui, et comme lui dédaignaient les dieux de l'Attique *. L'orateur Diophitas fit édicter une loi contre ceux qui cherchaient à ébranler le culte de l'État et essayaient d'expliquer scientifiquement les phénomènes célestes. Cette loi visait évidemment Anaxa-

* Un ancien écrivain nommé Antyllos assure que Périclès avait passé pour athée dès l'instant qu'il avait suivi les leçons d'Anaxagore ; il faut dire plutôt qu'il était redevable à ce philosophe de tout ce qu'il avait de sagesse, ainsi que l'attestent Platon et Cicéron (*Biographie universelle*, art. *Périclès*).

gore; elle fut promulguée en 433, et la même année le vieillard était condamné à l'ostracisme. Ce fut pour Périclès une grande douleur; un peu de sa jeunesse s'en allait avec le grand vieillard qui avait été son premier maître. Il l'accompagna,



JUPITER ET SA FOUDRE.
Peinture de vase. (Collection Hope. Deepdene.)

dit-on, aussi loin qu'il put sur le chemin de l'exil; et, quand il se sépara de lui, il eut le pressentiment que c'en était fait de tous les bonheurs de sa vie.

Il ne se trompait pas; peu de temps après, Aspasie était citée devant l'Héliée. Son cas était plus grave encore, plus complexe et plus inquiétant; la peine capitale la menaçait. Qu'avait-elle

fait? Elle existait d'abord, et c'était là au fond le motif principal de ces poursuites ; elle était étrangère ; elle avait allumé une guerre cruelle ; elle était cause en partie des malversations qu'on reprochait à Phidias et à Périclès ; elle avait professé les doctrines hétéroclites d'Anaxagore ; et



GUERRE CRUELLE
Scène de combat.
Peinture d'une coupe d'Euphronios.
(Collection Bourguignon. Naples.)

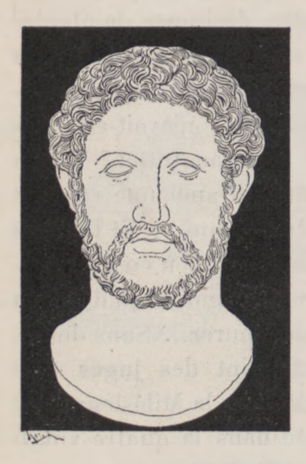
enfin elle avait réuni chez elle des femmes libres, des femmes mariées, qu'elle avait livrées à la lubricité de son amant. Ces calomnies couraient depuis longtemps l'Agora. Le poète Hermippos se chargea d'en nouer la gerbe, et de se faire « suppliant * » contre l'hétaïre. Il trouva facilement dans l'assemblée du peuple le cinquième

* On appelait ainsi celui qui portait l'accusation.

des suffrages qui lui était nécessaire pour soutenir le procès. Pendant ce temps, Périclès conjurait Aspasie de disparaître momentanément pour laisser passer la tempête. Elle refusa ; il lui en eût trop coûté de se séparer de lui ! Elle se présenta devant les dikastes, désireuse de plaider elle-même sa défense ; éloquente, maîtresse du beau langage, elle qui avait formé tant d'Athéniens dans l'art de bien dire, n'avait-elle pas toutes les chances de se faire acquitter? On lui interdit cette faveur, qu'une loi ancienne refusait aux femmes ; et ce fut Périclès qui se fit l'avocat d'Aspasie. Mais l'émotion brisait son cœur, paralysait sa voix sur ses lèvres ; et tout ce qu'il trouva pour la défendre, ce fut de pleurer... Sans doute, les héliastes n'étaient-ils point des juges trop inhumains, car ils acquittèrent la Milésienne. Ce procès fameux prend date dans la quatre-vingt-sixième olympiade, entre 433 et 432.

Aspasie sauvée, Périclès semble avoir repris tout son courage. Cependant le peuple se détournait visiblement de lui. Pour la première fois depuis trente ans, il ne fut pas cette année-là renommé dans l'emploi de stratège, où, depuis le commencement de sa carrière politique, d'année en année, la faveur publique l'avait maintenu. Et l'éternelle question des malversations reprit de plus belle. Tout haut maintenant, on l'accusait

d'avoir « barboté » dans les fonds publics. On réclamait des comptes. Périclès n'avait pas l'habitude d'en donner. Plutarque rapporte qu'un jour, la tête dans ses mains, il essayait d'établir cette gestion difficile, lorsque Alcibiade entra dans la chambre où il travaillait ; et léger, ironique, devant l'embarras de son tuteur, il se prit à dire en riant : « Vous cherchez le moyen de rendre vos comptes ? Ne serait-il pas plus sage de chercher le moyen de ne pas les rendre ? » A ce moment, Alcibiade avait déjà fait couper la queue de son chien ; il savait que la meilleure façon d'empêcher les hommes de s'occuper des choses sérieuses est de les intéresser à des bagatelles...



ALCIBIADE.
Marbre. (Musée du Vatican.)

Bientôt après éclatait la guerre du Péloponèse. Quelques écrivains, entre autres Diodore de Sicile, ont cru que Périclès avait fait cette guerre justement pour détourner de lui l'attention publique, selon le conseil d'Alcibiade. Mais d'autres ont

voulu qu'Aspasie pour la seconde fois ait été cause du sang versé. Un examen minutieux des faits peut seul jeter quelque lumière sur cette question inquiétante.



LE CHIEN D'ALCIBIADE.
Marbre. (Musée du Louvre.)



QUELQUES JEUNES ATHÉNIENS QUI AVAIENT BU.

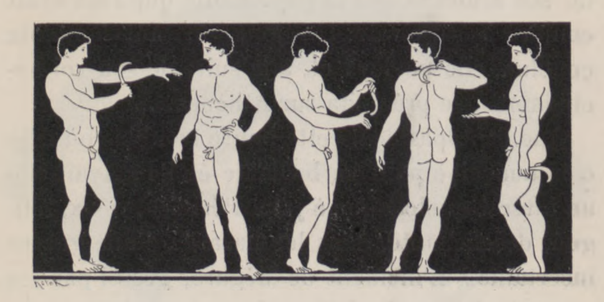
Peinture de vase. (Musée de Munich.)

IX

La guerre du Péloponèse, dit Fontenelle se basant sur une affirmation d'Athénée, vient de ce que quelques jeunes Athéniens qui avaient bu allèrent à Mégare enlever la courtisane Simœtha, et que ceux de Mégare, pour se venger, enlevèrent deux des suivantes d'Aspasie; ce qui fut cause que Périclès, qui était tout à fait dans les intérêts d'Aspasie, fit traiter Mégare d'une manière

si dure que cette ville fut obligée d'implorer le secours des Lacédémoniens. »

Deux coqs vivaient en paix, une poule survint, et voilà la guerre allumée... Cette fois ce n'est pas le cas : les deux coqs ne vivaient pas en paix ; l'Athénien et le Lacédémonien se haïssaient d'une haine séculaire ; ils s'épiaient, se surveillaient



LA NUDITÉ FIÈRE DES ATHLÈTES.
Peinture d'une coupe de Vulci. (British Museum.)

constamment pour se sauter à la gorge et chercher l'occasion de s'étrangler. Leurs mœurs, leur idéal étaient en tout opposés ; Solon et Lycurgue avaient élevé l'un contre l'autre deux machines de guerre également hautes, également puissantes, et dont le choc devait fatalement se produire.

La trêve de trente ans, conclue en 445, avait été respectée à grand'peine pendant quatorze années. Mais, à mesure que les splendeurs d'Athènes

gagnaient sur l'azur éclatant du ciel, Sparte, frémissante de dépit, n'ayant à opposer aux divines statues du Parthénon que la nudité fière de ses athlètes, humiliée de sa vertu, honteuse de son austérité, alors que la reine de l'Attique était plus belle d'être corrompue et plus aimée d'être luxurieuse, Sparte n'en pouvait plus, et attendait de ses armes seules la suprématie que l'art avait conféré à sa rivale. Un jour, brisant l'entente conclue, elle se leva et, à la suite de son roi Archidamus, se précipita sur Athènes...

Que fit Aspasie en cette heure troublée où déjà commençait à pâlir sa brillante étoile? Avait-elle un intérêt quelconque à jeter Périclès, vieux, fatigué, désenchanté, dans les hasards d'une guerre incertaine? L'incident de Mégare, grossi par les ennemis du couple « Olympien », ne valait pas en vérité qu'on mît debout toutes les forces de la République... Deux suivantes enlevées par des jeunes gens en goguette, ce n'était pas là en vérité un affront bien vif et dont on dût se venger par une conflagration générale. L'hypothèse de Diodore de Sicile paraît plus acceptable, lorsqu'il dit que « Périclès ne songea à s'engager dans cette guerre difficile et funeste que pour se tirer d'embarras lui-même et éviter de rendre des comptes * ».

* Diodore de Sicile, liv. IV.

Il est certain que sa situation était terriblement tendue, soit qu'il eût commis quelque négligence, soit que le mauvais vouloir des Athéniens lui rendît toute réhabilitation impossible. Il se jeta dans la guerre comme on se jette par la fenêtre quand il y a le feu dans la maison.



GUERRIERS COMBATTANT.

Peinture d'une coupe de Douris. (Corneto. Bruschi.)

Il en avait assez sans doute d'être soupçonné, mis en question, calomnié, vilipendé, après avoir donné toute sa vie à cette démocratie ingrate, à ce peuple capricieux, qui aimait à briser ses idoles. Si Aspasie, comme il est probable, fut cause de la guerre de Samos, il faut innocenter sa mémoire de la terrible guerre du Péloponèse.

Néanmoins, elle fut héroïque et suivit encore Périclès dans toutes les expéditions. Une peste

affreuse s'était déclarée*, qui décimait les soldats. Plusieurs défaites successives, la capture de plusieurs vaisseaux de la flotte ajoutaient à la consternation, au mécontentement des Athéniens. On s'en prenait à Périclès de toutes ces calamités; la fureur populaire, aveugle, le rendait responsable des maux que personne ne pouvait empê-



COMBAT PRÈS DES VAISSEAUX.
Peinture de vase. (Musée de Munich.)

cher ni prévoir. Ce furent sans doute deux années atroces, deux années noires, où, seule, l'affection d'Aspasie put soutenir et relever le courage chancelant de celui qui avait placé en elle toutes ses tendresses. Cette histoire-là ne s'écrit pas; elle n'est ni dans Diodore de Sicile, ni dans Thucydide, ni dans Athénée, ni dans Platon; mais elle

* Cette peste, une des plus effroyables dont l'histoire fasse mention, venait d'Ethiopie; elle ravagea presque toute l'Attique.

est l'évidence même, la logique irréfragable des cœurs. Et si cette femme avait péché, elle se lavait maintenant de toutes les erreurs du passé.

En 429 le drame devient plus poignant encore. Les deux fils légitimes de Périclès moururent l'un après l'autre de la terrible maladie qui avait déjà emporté sa sœur. Aucun remède alors n'en pouvait sauver, et la propagation du mal ressemblait à un flot débordant qui couvre tout le rivage. Périclès, qui avait supporté toutes ses épreuves avec une rare fermeté d'âme, eut alors un suprême sursaut de révolte contre le destin; en posant la couronne funèbre sur le front de Paralus, son second fils, il poussa un cri rauque et s'effondra, évanoui, auprès du cadavre.

Sans doute était-il déjà touché par le germe mortel. Quelque temps après, il tomba malade à son tour. Aspasie ne le quitta point. A ce moment ils se trouvaient dans une petite bourgade, sur les côtes du Péloponèse. Une fièvre dévorante avait atteint le cerveau qui avait contenu tant d'idées et créé tant de splendeurs. Par instants le délire faisait divaguer Périclès. Il demandait qu'on lui mît au cou des amulettes qui devaient conjurer l'abominable mal *. Il suppliait ses amis de lui apporter quelque panacée miraculeuse. Il aimait

* Théophraste, *Morales*.

la vie encore; il voulait vivre, il voulait guérir. Cette lutte atroce dura longtemps. Il y eut des périodes d'accalmie, pendant l'une desquelles le malade put être ramené à Athènes. Qu'on se figure Aspasie penchée sur le visage gonflé de pustules, et que naguère encore elle couvrait de ses baisers. Qu'on entende sa voix harmonieuse, cette voix qui charmait les philosophes et qui ravissait les poètes; qu'on devine les mots qu'elle murmurait, les larmes qu'elle cachait, le sourire qu'elle forçait ses lèvres à esquisser pour donner jusqu'au bout au moribond l'illusion de l'espoir... Amour, admirable sortilège, mensonge divin, panacée suprême !... Périclès, en regardant Aspasie à travers les battements de sa fièvre, entrevoyait encore quelque chose qui ressemblait à du bonheur.

Un jour, il s'éveilla, lucide, allégé, presque joyeux. C'était le dernier jour. Alors il retrouva sa merveilleuse parole et l'admirable clarté de son esprit. Faisant signe à ceux qui étaient là d'approcher, il leur dicta son testament ultime ; jamais durant sa longue carrière politique il n'avait voulu se défendre contre ses accusateurs, ni répondre aux calomnies ou aux insultes. Mais à ce moment il parla ; le tableau de ses actions se déroula devant ses regards ; et dans le miroir de sa conscience il se voyait à nu tout entier. Il parla selon la vérité, qui le pressait en cette suprême



SCÈNE D'ENLÈVEMENT.

ENLÈVEMENT DE THÉTIS PAR PÉLÉE.

Peinture d'une péliké de Camiros. (British Museum.)

minute où tout homme se juge et se pèse, et où le Bien et le Mal, tels deux génies aux visages d'hommes, se penchent sur le chevet des mourants, comme pour se les disputer encore. « Mes amis, dit-il, ne me louez point d'avoir été un grand chef, d'avoir remporté de nombreuses victoires, et d'avoir dans Athènes érigé neuf fois les trophées du triomphe. Ces exploits me sont communs avec d'autres, et la Fortune, plus que moi sans doute, y a eu sa part. Mais ce dont je veux être glorifié, ce qu'il y a de plus noble et de plus grand dans ma vie, c'est qu'ayant exercé tant de pouvoirs et joui si longtemps d'une autorité presque sans bornes, je n'ai jamais donné à mes concitoyens l'occasion de se revêtir d'habits de deuil. »

Ce furent les dernières paroles de Périclès ; et Plutarque, qui les rapporte, ajoute « qu'il mérite toute notre admiration, non seulement par la douceur et la modération qu'il conserva toujours dans une multitude d'affaires si importantes et au milieu de tant d'inimitiés, mais plus encore par cette élévation de sentiments qui lui faisait regarder comme la plus belle de ses actions de n'avoir jamais, avec une puissance si absolue, rien donné à l'envie ni au ressentiment et de n'avoir été pour personne un implacable ennemi * ».

* Plutarque, *Vie de Périclès*, liv. LIX.

L'influence d'Aspasie ne fut donc pas aussi néfaste qu'on l'a prétendu sur la valeur morale de Périclès. Autant qu'on en peut juger, il semble au contraire qu'elle se soit appliquée à le maintenir dans une atmosphère sereine au-dessus des querelles envenimées des partis, et qu'elle ait pris pour elle toute la part difficile, s'ingéniant, se dévouant sans cesse pour lui faciliter sa tâche et lui assurer un crédit toujours plus entier.

Et l'on peut aussi bien la libérer d'une seconde accusation : celle d'avoir poussé Périclès à dilapider le Trésor public pour augmenter sa propre fortune. Il résulte des calculs faits par ses contemporains qu'à la mort du grand homme d'État, son bien se trouvait exactement le même que lorsqu'il avait pris la direction des affaires. Et, comme il vivait simplement, comme il avait toujours eu soin d'équilibrer ses dépenses avec ses ressources, on ne pouvait pas prétendre non plus qu'il se fût servi des deniers publics pour augmenter son bien-être et celui de sa compagne. S'il y eut des difficultés dans la reddition des comptes, du gaspillage au moment des grands travaux, c'est que sans doute Périclès, trop amoureux des belles formes d'art, enivré par la réalisation de son rêve, ne sut pas toujours mettre dans sa surveillance toute l'application qu'il aurait fallu. Quand on a fait élever le Parthénon, et

doté l'humanité d'une telle suite de chefs-d'œuvre, on est bien excusable de n'avoir pas été un administrateur parfait. Et quant à Aspasie, qui partageait sa vie simple, ses goûts modestes, de quel droit lui imputerait-on une intervention malhonnête ou intéressée ? La mort de Périclès la laissa sans doute dénuée de richesses, comme tendrait à le prouver la fin de son histoire — ou de sa légende.



EN GOGUETTE.
Coupe d'Euphronios. (Musée de Cracovie.)



LES SECRETS DE LA SÉDUCTION FÉMININE.
Peinture de vase. (Musée de Berlin.)

X

A peine Périclès avait-il achevé de mourir que le démagogue Cléon triomphait dans Athènes ; et sur l'Agora le peuple se réjouissait de pouvoir se donner un nouveau maître. Cependant, il y avait encore de la place pour des ambitions rivales ; d'autres hommes, sortis des couches profondes de la démocratie, songeaient sans doute à prendre leur part de la puissance et des honneurs. Aspasie, telle qu'on l'a connue, avec son puissant esprit, avec sa forte personnalité, n'avait pas dû perdre du jour au lendemain le goût des affaires publiques. Quand on a été mêlé pendant près de vingt

ans à la vie d'un peuple, quand on a connu les secrets d'État, participé à toutes les grandes choses, jugé les êtres et les événements à leur valeur exacte, on ne se désintéresse pas tout à coup, quel que soit le deuil du cœur, de cette passionnante comédie qu'est la politique, pleine de surprises et fertile en retournements de toutes sortes. Il est donc vraisemblable de supposer que la Milésienne chercha à conserver jalousement sa place prépondérante dans la société athénienne.

A ce moment, il y avait dans un dème obscur de l'Attique un homme qu'un désir de gloire avait lui aussi touché ; il s'était enrichi à vendre des bestiaux, mais il rêvait de gouverner des troupeaux humains et de devenir à son tour conducteur de peuple. Il s'appelait Lysiclès. Le philosophe Eschine le dépeint gros, plein de vanité, et d'intelligence moyenne ; et Aristophane en parle comme d'un « arriviste » sans grand talent. Quel fut le hasard qui mit Aspasie en présence de ce Lysiclès, et comment arrivèrent-ils tous deux à conclure leur pacte d'alliance ? C'est le secret des dieux. Mais un jour on apprit dans Athènes qu'Aspasie « l'Olympienne » épousait le marchand de bestiaux. Et ce fut, du Pirée au Céramique, un éclat de rire qui dut ébranler les colonnes de marbre des portiques.

Aspasie avait son idée sans doute. Avait-elle



« *Symposion* ».

RÉUNION D'HOMMES.

Peinture d'une coupe de Brygos.
(Collection Faïna. Orvieto.)

si rapidement oublié Périclès — il était mort à peine depuis quelques mois — ou s'était-elle laissé séduire par le vulgaire attrait de la richesse ? Beaucoup l'ont supposé, se contentant ainsi d'une psychologie un peu trop sommaire. Il dut y avoir d'autres motifs plus compliqués, plus mystérieux, plus intimes... Aspasie voulait continuer l'œuvre de Périclès, et le venger peut-être des victoires insultantes de Cléon. Le sort lui mettait sous la main un instrument dont elle n'avait qu'à se servir ; elle s'en servit si habilement qu'au dire de Plutarque, moins d'un an après, Lysiclès était nommé stratège et comptait parmi les personnages politiques les plus influents d'Athènes.

Le pouvoir de cette femme, son ascendant sur les autres et sur elle-même semble étrange quand on y réfléchit. Et alors on ne trouve plus exagérés ni les éloges des socratiques, ni le jugement de Cicéron, ni le témoignage de Lucien, qui dit expressément dans les *Portraits :* « La fameuse Aspasie, la maîtresse du grand orateur olympien, nous offrira un modèle qui n'est point à dédaigner pour la pénétration de l'esprit, l'expérience des affaires, la profondeur du coup d'œil en politique, la volonté, la finesse... »

Toutes ces qualités éminentes, Aspasie les appliquait maintenant à l'éducation de Lysiclès.

Former des hommes, diriger secrètement l'oscillation inconsciente des foules, singulière jouissance !... L'amour sans doute devait être totalement absent de cette nouvelle union. Mais il s'y rencontrait néanmoins un assez puissant stimulant pour que la Milésienne, près du grossier marchand de bestiaux de l'Attique, trouvât quelque saveur encore à la vie.

Cette consolation fut courte. Dès la fin de 427



VAISSEAU DE GUERRE.

Peinture d'une kélébé. (Musée de Wurtzbourg.)

Lysiclès mourut à son tour. C'était le moment où la guerre du Péloponèse entrait dans sa phase la plus aiguë. L'histoire d'Athènes se confond avec celle de sa flotte et de ses armées, et le rôle d'Aspasie s'efface. Cependant nous la retrouvons encore quelquefois à travers les attaques d'Aristophane, devenu le maître de la scène dramatique. Devant les chocs multipliés des deux populations rivales, il s'indigne et se récrie que ce soit « par la faute d'une courtisane que la Grèce est inondée

de sang », et il feint d'oublier, ce que savaient tous les Grecs sages, que cette lutte entre Sparte et Athènes était inévitable et depuis longtemps prévue.

Il est donc permis de supposer qu'Aspasie, devenue veuve, mena une existence retirée et tranquille. Elle avait toujours aimé la compagnie des philosophes et la recherche passionnée des idées. Cette femme d'une si haute culture ne dut pas, comme quelques-uns l'en ont soupçonnée, redevenir proxénète sur ses vieux jours. Elle dut garder jusqu'à la fin l'amitié de Socrate, qui jadis avait eu pour elle un sentiment très tendre et qui venait chercher près d'elle cette finesse spéciale, dont il communiquait ensuite le goût à ses plus fervents disciples. On n'a pas assez dit combien Socrate se faisait gloire de devoir à Aspasie son éloquence, sa dialectique et les meilleurs de ses dons. Il faut cependant que cette vérité ait été bien avérée de son temps, pour que Platon en ait donné l'assurance avec autant de fermeté dans le *Ménexène* et dans quelques autres passages des *Dialogues*. — En sorte que la Milésienne, n'eût-elle appris l'art de bien dire qu'à deux hommes de cette trempe, Périclès et Socrate, peut faire encore assez belle figure devant la postérité, malgré les brumes qui entourent sa vie.

On ignore absolument comment, où, et quand

elle mourut. De son vivant, elle était presque entrée dans l'immortalité, elle était « l'Olympienne » que l'oubli ne doit pas atteindre. Probablement ses yeux s'étaient depuis longtemps fermés lorsque le fils qu'elle avait eu de Périclès, et qui s'appelait Périclès lui-même, fut condamné à la peine capitale par les Athéniens. C'était en l'année 406. Nommé général, il avait brillamment combattu dans la campagne d'Éolide et remporté contre les Lacédémoniens la victoire navale des Arginuses ; mais, pressé de rentrer dans sa patrie, il avait négligé de faire rendre aux victimes les honneurs funèbres. A son retour au Pirée, il fut d'abord reçu en grande pompe et couvert des lauriers du triomphe. Mais l'assemblée populaire ne le condamna pas moins à expier par la mort cet oubli du plus sacré des devoirs. On dit que Socrate se présenta pour le défendre. Vainement. Le fils d'Aspasie et de Périclès dut boire la ciguë, comme tant d'autres glorieux citoyens. N'était-ce pas une façon encore d'être préféré par les dieux ?

Que reste-t-il d'Aspasie, de son génie, de son enseignement, de sa grâce ? Rien qu'une image idéale, pareille à un beau paysage au déclin du jour. Elle ne dut pas écrire, malgré qu'on ait prétendu lui attribuer deux ouvrages, apocryphes très probablement. L'un de ces ouvrages, trans-

crits par le rhéteur Aétius, est un de ces traités sur les secrets de la séduction féminine comme il en exista tant dans l'Ionie et dans la grande Grèce. L'autre est en vers et adressé à Socrate ; l'auteur reproche au philosophe sa trop grande amitié pour Alcibiade. Aspasie, qui semble avoir toujours eu de l'indulgence envers Alcibiade et qui chérissait Socrate, eût-elle pu vraisemblablement écrire cette diatribe ? Elle savait mieux que personne comment le philosophe entendait pratiquer ce contre-amour, *antéros*, qui défendait ses jeunes disciples des dangers de la volupté. Et ici encore, pour mettre les choses au point, il faut recourir à Platon et lire dans *le Premier Alcibiade* et surtout dans *le Banquet* de quelle façon toute spirituelle Socrate s'insinua dans l'esprit d'Alcibiade, et quelle estime, quel respect, quelle tendresse il avait su lui inspirer. Plutarque apporte le même témoignage.



SÉDUCTION FÉMININE.
Peinture de vase. (Collection Hope.)

Il faut donc se résigner à ne pas trouver sur Aspasie plus de clartés que ce que signifie son nom même : Aspasie veut dire *Aimée;* elle le fut, parce qu'elle était digne de l'être, en dépit des calomnies et des outrages.



VAISSEAU DE GUERRE.
Peinture d'une kélébé. (Musée de Wurtzbourg.)



GUERRIERS EN MARCHE.

Coupe de Hiéron. [Restitution.] (Uffizi. Florence.)

APPENDICE

Oraison funèbre composée par Aspasie de Milet et citée par Platon (Le Ménexène).

Ils ont reçu de nous les derniers devoirs, et les voilà maintenant sur la route fatale accompagnés par leurs concitoyens et par leurs parents. Il ne reste plus d'autre tâche à remplir que celle de l'orateur chargé par la loi d'honorer leur mémoire. Car c'est l'éloquence qui illustre et sauve de l'oubli les belles actions et ceux qui les ont faites. Il faut ici un discours qui loue dignement les morts, serve d'exhortation bienveillante aux vivants, excite les fils et les frères de ceux qui ne sont plus à imiter leurs

vertus, et console leurs pères et leurs mères, ainsi que leurs aïeux s'ils existent encore. Et quel sera le discours propre à ce but ? De quelle manière commencer l'éloge de ces hommes généreux, dont la vertu, pendant leur vie, a fait la joie de leurs parents, et qui ont bravé la mort pour nous sauver ? Il faut les louer, ce me semble, d'après l'ordre que la nature a suivi pour les élever à ce point de vertu auquel ils sont parvenus. Or ils sont devenus vertueux parce qu'ils étaient nés de parents vertueux. Nous louerons donc d'abord la noblesse de leur origine, ensuite leur éducation et les institutions qui les ont formés ; enfin nous exposerons combien ils se sont rendus dignes de leur éducation et de leur naissance par leur belle conduite. Le premier avantage de leur naissance est de n'être pas étrangers. Le sort ne les a pas jetés dans un pays dont il ne sont pas. Non, ils sont autochtones, ils habitent et ils vivent dans leur véritable patrie, ils sont nourris par la terre qu'ils habitent, non pas en marâtre, comme d'autres, mais avec les soins d'une mère. Et, maintenant qu'ils ne sont plus, ils reposent dans le sein de celle qui les engendra, les reçut dans ses bras à leur naissance et les nourrit. C'est donc à elle, à cette mère, que nous devons nos premiers hommages : ce sera louer la noble origine de ces guerriers.

Ce pays mérite nos éloges et ceux de tous les autres hommes, par bien des causes, et surtout parce qu'il est chéri du ciel : témoin la querelle et le jugement des dieux qui s'en disputaient la possession. Honoré par les dieux, comment n'aurait-il pas droit de l'être par tous les hommes ? Souvenons-

nous aussi que lorsque la terre entière n'enfantait que des animaux sauvages, carnivores ou herbivores, notre contrée demeura pure de pareille pro-



GUERRIER A L'ATTAQUE.

Coupe d'Euxithéos. (Corneto. Bruschi.)

duction, et ne donna point naissance à des animaux farouches : de tous les animaux, elle ne choisit et n'engendra que l'homme, qui, par son intelligence, domine sur les autres êtres, et seul connaît

la justice et les dieux. Une preuve bien forte que cette terre a produit les aïeux de ces guerriers et les nôtres, c'est que tout être doué de la faculté de produire porte avec lui la nourriture nécessaire à ce qu'il produit : c'est ainsi que la vraie mère se distingue de celle qui ne l'est pas, et a dérobé l'enfant d'un autre : celle-là manque des sources nourricières nécessaires au nouveau-né. Or, notre terre, qui est notre mère, offre la même preuve incontestable qu'elle a produit les hommes qui l'habitent, puisqu'elle est la seule et la première qui, dans ces vieux âges, ait produit un aliment humain, l'orge et le froment, nourriture la plus saine et la plus agréable à l'espèce humaine : marque certaine que l'homme est véritablement sorti de son sein. Et ces témoignages s'appliquent encore mieux à la terre qu'à une mère ; car la terre n'imite pas la femme pour concevoir et pour engendrer, mais la femme imite la terre. Loin d'être avare des fruits qu'elle produit, notre patrie les communique aux autres, et réserve à ses enfants l'olivier, ce soutien des forces épuisées. Après les avoir nourris et fortifiés jusqu'à l'adolescence, elle appela les dieux eux-mêmes pour les gouverner et les instruire. Il serait inutile de redire ici leurs noms ; nous connaissons les dieux qui ont protégé notre vie, en nous enseignant les arts nécessaires à nos besoins journaliers, et en nous apprenant à fabriquer des armes et à nous en servir pour la défense du pays.

Nés et élevés de cette manière, les ancêtres de ces guerriers ont fondé un État, dont il est convenable de dire quelques mots. C'est l'État qui fait les hommes bons ou mauvais, selon qu'il est lui-même

mauvais ou bon. Il faut donc prouver que nos pères furent élevés dans un État bien réglé, qui les a rendus vertueux, ainsi que les hommes d'aujourd'hui dont faisaient partie ceux qui sont morts. Le gouvernement était autrefois le même que maintenant, une aristocratie ; telle est la forme politique sous laquelle nous vivons encore, et avons presque toujours vécu. Les uns l'appellent une démocratie, les autres autrement, selon leur goût; mais c'est réellement une aristocratie sous le consentement du peuple. Nous n'avons jamais cessé d'avoir des rois, tantôt par droit de succession, tantôt par droit de suffrages. C'est, en général, le peuple qui possède l'autorité souveraine : il confère les charges et la puissance à ceux qui paraissent être les meilleurs ; la faiblesse, l'indigence, une naissance obscure ne sont pas, comme dans les autres États, des motifs d'exclusion ; non plus que les qualités contraires, des motifs de préférence ; le seul principe reçu, c'est que celui qui paraît être habile ou vertueux l'emporte et commande. Ce gouvernement, nous le devons à l'égalité de notre origine. Les autres pays sont composés d'hommes d'espèces différentes ; aussi l'inégalité des races se reproduit dans leurs gouvernements, despotiques ou oligarchiques. Là, les citoyens se divisent en esclaves et en maîtres. Pour nous et les nôtres, qui sommes frères, et nés d'une mère commune, nous ne croyons pas être ou les esclaves ou les maîtres les uns des autres. L'égalité d'origine entraîne naturellement celle de la loi, et nous porte à ne reconnaître entre nous d'autre supériorité que celle de la vertu et des lumières.

Voilà pourquoi les ancêtres de ces guerriers et les



LES DIEUX NOUS APPRIRENT A FABRIQUER DES ARMES ET A NOUS EN SERVIR.
Combat des Dieux et des Géants.
Peinture d'une coupe. (Musée de Berlin.)

nôtres, et ces guerriers eux-mêmes, nés si heureusement, et élevés au sein de la liberté, ont fait tant de belles actions publiques et particulières, dans le seul but de servir l'humanité. Ils croyaient devoir combattre contre les Grecs eux-mêmes pour la liberté d'une partie de la Grèce, et contre les Barbares pour celle de la Grèce entière. Le temps me manque pour raconter dignement comment ils repoussèrent Eumolpe et les Amazones, débordés sur



COMBAT DE GRECS ET D'AMAZONES.
Peinture de vase. (Collection Stoddart. Berlin.)

nos terres, et les invasions plus anciennes ; comment ils secoururent les Argiens contre les sujets de Cadmus et les Héraclides contre les Argiens. Les chants des poètes ont répandu sur toute la terre la gloire de ces exploits ; et si nous entreprenions de les célébrer dans le langage ordinaire, nous ne ferions vraisemblablement que mettre en évidence notre infériorité. Ainsi je ne m'arrêterai point à ces actions, qui ont leur récompense ; mais il en est d'autres qui n'ont rapporté à aucun poète une gloire égale à celle du sujet, et qui sont encore dans l'oubli ; ce sont celles-là que je crois devoir rappeler ; je viens les célébrer moi-même, et j'invite les poètes

à les chanter, dans leurs odes et leurs autres compositions, d'une manière digne de ceux qui les ont accomplies. Voici le premier de ces exploits.

Quand les Perses, maîtres de l'Asie, marchaient à l'asservissement de l'Europe, nos pères, les enfants de cette terre, les repoussèrent. Il est juste, il est de notre devoir de les rappeler les premiers, et de louer d'abord la valeur de ces héros. Mais, pour bien apprécier cette valeur, transportons-nous par la pensée à l'époque où toute l'Asie obéissait déjà à son troisième monarque. Le premier, Cyrus, après avoir affranchi par son génie les Perses, ses compatriotes, subjugua encore leurs maîtres, les Mèdes, et régna sur le reste de l'Asie jusqu'à l'Égypte. Son fils soumit l'Égypte et toutes les parties de l'Afrique dans lesquelles il put pénétrer. Darius, le troisième, étendit les limites de son empire jusqu'à la Scythie, par les conquêtes de son armée de terre, et ses flottes le rendirent maître de la mer et des îles. Nul n'osait résister; les âmes des peuples étaient asservies : tant de nations puissantes et belliqueuses avaient passé sous le joug des Perses ! Le même Darius, ayant accusé les



DARIUS.
Peinture de vase.
(Musée de Naples.)

Érétriens et nous d'avoir dressé ensemble des embûches à la ville de Sardes, prit ce prétexte pour embarquer une armée de cinq cent mille soldats dans des vaisseaux de transport, accompagnés d'une flotte de trois cents navires; et ordonna à Datis, le chef de cette expédition, de ne revenir qu'amenant captifs les Érétriens et les Athéniens : sa tête devait répondre du succès. Datis se dirigea sur Érétrie contre des hommes qui étaient comptés alors au rang des plus belliqueux contre les Grecs : encore n'étaient-ils pas en petit nombre. Cependant il les subjugua en trois jours; et, pour que personne ne pût s'échapper, il battit soigneusement tout le pays de la manière suivante. Ses soldats, parvenus aux bornes de l'Érétrie, s'étendent d'une mer à l'autre, et parcourent tout le territoire en se donnant la main, afin de pouvoir dire au roi que pas un seul n'avait échappé. Dans le même dessein, ils partent d'Érétrie et débarquent à Marathon, persuadés qu'il leur sera facile de réduire les Athéniens au sort des Érétriens, et de les emmener captifs comme eux. Après la première expédition et pendant la seconde, aucun des Grecs ne secourut ni les Érétriens ni les Athéniens, à l'exception des Lacédémoniens; mais ils n'arrivèrent que le lendemain du combat. Tous les autres Grecs, frappés de terreur, ne songeant qu'à leur sûreté présente, se tinrent au repos. C'est en se reportant à ces circonstances qu'on pourra estimer ce qu'il y eut de courage déployé à Marathon par ces guerriers qui soutinrent l'attaque des Barbares, châtièrent l'insolent orgueil de toute l'Asie, et, par ces premiers trophées remportés sur les Barbares, apprirent aux Grecs que la puissance des

Perses n'était pas invincible, et qu'il n'y a ni multitude ni richesse qui ne cèdent à la valeur. Aussi je regarde ces héros non seulement comme les auteurs de nos jours, mais comme les pères de



COMBAT DE GREC ET DE BARBARE.
Coupe de Douris. [Restitution.] (Musée de Berlin.)

notre liberté, et de celle de tous les Grecs de ce continent; car c'est en jetant les yeux sur cet exploit que, disciples des guerriers de Marathon, les Grecs ne craignirent plus dans la suite de combattre et de se défendre.

Il faut donc déférer la première palme à ces guerriers; la seconde appartient aux vainqueurs des journées navales de Salamine et d'Artémise On pourrait raconter beaucoup de choses à leur gloire; quels dangers ils ont bravés, tant sur terre que sur mer, et comment ils les ont surmontés; mais je ne rappellerai que ce qui me paraît leur plus beau titre à la gloire, l'accomplissement de l'œuvre commencée à Marathon. Ceux de Marathon avaient appris aux Grecs qu'un petit nombre d'hommes libres suffisait pour repousser sur terre une multitude de Barbares, mais il n'était point encore prouvé que cela fût possible sur mer; les Perses y passaient pour invincibles par leur multitude, leurs richesses, leur habileté et leur valeur. Ils méritent donc nos éloges, ces braves marins qui délivrèrent les Grecs de leur frayeur, et rendirent les vaisseaux des Perses aussi peu redoutables que leurs soldats. Ce sont les vainqueurs de Marathon et de Salamine qui ont instruit et accoutumé les Grecs à mépriser les Barbares et sur terre et sur mer.

Le troisième fait de l'indépendance grecque, en date et en courage, est la bataille de Platée, la première dont la gloire ait été commune aux Lacédémoniens et aux Athéniens. La conjoncture était critique, le péril imminent; ils triomphèrent de tout. Tant de vertu leur mérite nos éloges et ceux des siècles à venir.

Cependant, un grand nombre de villes grecques étaient encore au pouvoir des Barbares; on annonçait même que le Grand Roi projetait une nouvelle expédition contre les Grecs; il est donc juste de rappeler aussi la mémoire de ceux qui achevèrent ce que

les premiers avaient commencé, et accomplirent notre délivrance, en purgeant les mers des Barbares. Ce furent ceux qui combattirent sur mer à Eurymé-



LES GRECS ENVAHIRENT L'ATTIQUE.
Coupe de Douris. (Musée de Baltimore.)

don, descendirent en Chypre, passèrent en Égypte, et portèrent leurs armes en beaucoup d'autres lieux. Souvenons-nous avec reconnaissance qu'ils réduisirent le Grand Roi à craindre pour lui-même, et à

ne songer qu'à sa propre sûreté, loin de méditer encore la perte de la Grèce.

Cette guerre fut soutenue par Athènes avec toutes ses forces, et pour elle-même et pour tous ceux qui parlaient la même langue qu'elle; mais lorsque, après la paix, Athènes fut grande et respectée, elle éprouva le sort de tout ce qui prospère : d'abord elle fit envie; bientôt l'envie enfanta la haine, et Athènes se vit entraînée, malgré elle, à tourner ses armes contre les Grecs. La guerre commencée, on combattit à Tanagra contre les Lacédémoniens pour la liberté des Béotiens. Cette première action ayant été sans résultat, une seconde fut décisive, car les autres alliés des Béotiens les abandonnèrent et se retirèrent; mais les nôtres, après avoir vaincu, le troisième jour, à Œnophyte, ramenèrent dans leur patrie les Béotiens injustement exilés. Ce furent les premiers Athéniens qui, après la guerre Persique, défendirent contre les Grecs la liberté d'autres Grecs, affranchirent généreusement ceux qu'ils secouraient, et furent déposés les premiers avec honneur dans ce monument, au nom de la République.

Alors une grande guerre s'alluma : tous les Grecs envahirent et ravagèrent l'Attique et payèrent Athènes d'une coupable ingratitude. Mais les nôtres les vainquirent sur mer; et ayant fait prisonniers à Sphagia les Lacédémoniens qui s'étaient mis à la tête de leurs ennemis, au lieu de les exterminer, comme ils en avaient le pouvoir, ils les épargnèrent, les rendirent et conclurent la paix. Ils pensaient qu'on doit faire aux Barbares une guerre d'extermination, mais que les hommes d'une origine commune ne doivent combattre que pour la victoire, et qu'il ne fallait pas,

pour le ressentiment particulier d'une ville, perdre la Grèce entière. Honneur donc aux braves qui soutinrent cette guerre et maintenant reposent ici. Ils ont prouvé, si quelqu'un en pouvait douter, qu'aucune nation de la Grèce ne l'emporta sur les Athéniens dans la première guerre contre les Barbares : ils l'ont prouvé puisque, dans les divisions de la Grèce, ils se montrent supérieurs aux chefs des



BEAUCOUP DE BONS CITOYENS PÉRIRENT.
Coupe d'Onésimos. (Musée d'Édimbourg.)

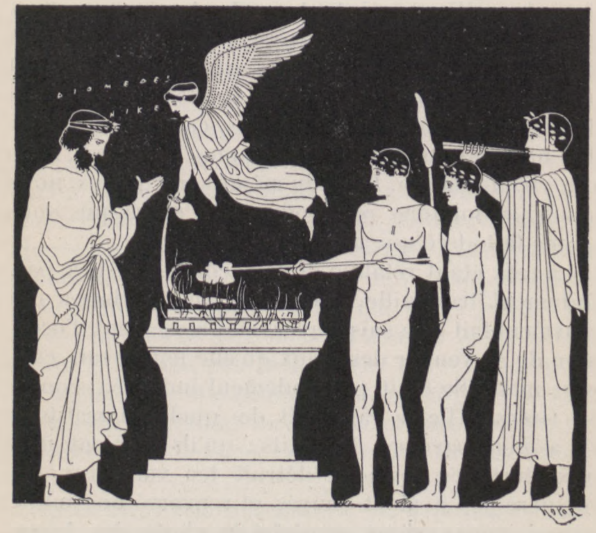
autres Grecs, avec qui ils avaient vaincu les Barbares, et les vainquirent à leur tour.

Après cette paix, une troisième guerre s'alluma, aussi inattendue que terrible. Beaucoup de bons citoyens y périrent, qui reposent ici ; un grand nombre aussi reposent en Sicile, où ils avaient déjà remporté plusieurs trophées pour la liberté des Léontins, qu'ils étaient allés secourir en vertu des traités. Mais la longueur du trajet et la détresse où se trouvait alors Athènes ayant empêché de les soutenir, ils perdirent tout espoir et succombèrent : mais leurs

ennemis se conduisirent envers eux avec plus de modération et de générosité que n'en montrent souvent des amis. Beaucoup périrent encore dans les combats sur l'Hellespont, après s'être emparés, en un seul jour, de toute la flotte de l'ennemi, et après beaucoup d'autres victoires. Mais ce qu'il y eut de terrible et d'inattendu dans cette guerre, comme je l'ai dit, ce fut l'excès de jalousie auquel les autres Grecs se portèrent contre Athènes. Ils ne rougirent point d'implorer, par des envoyés, l'alliance de ce roi, notre implacable ennemi, de ramener eux-mêmes contre des Grecs le Barbare que nos efforts communs avaient chassé ; en un mot, de réunir tous les Grecs et tous les Barbares contre cette ville. Mais ce fut alors aussi qu'Athènes déploya sa force et son courage. On la croyait déjà perdue ; notre flotte était enfermée près de Mitylène, un secours de soixante navires arrive ; ceux qui les montent sont l'élite de nos guerriers ; ils battent l'ennemi et dégagent leurs frères ; mais, victimes d'un sort injuste, on ne peut les retirer de la mer, et ils reposent ici, objet éternel de nos souvenirs et de nos louanges. Car c'est leur courage qui nous assura non seulement le succès de cette journée, mais celui de toute la guerre. Ils ont acquis à notre ville la réputation de ne pouvoir jamais être réduite, même quand tous les peuples se réuniraient contre elle ; et cette réputation n'était pas vaine : nous n'avons succombé que sous nos propres dissensions, et non sous les armes des ennemis : aujourd'hui encore nous pourrions braver leurs efforts ; mais nous nous sommes vaincus et défaits nous-mêmes.

La paix et la tranquillité extérieure assurées, nous

tombâmes dans des dissensions intestines, mais elles furent telles que, si la discorde est une loi inévitable du destin, on doit souhaiter pour son pays qu'il n'éprouve que de pareils troubles. Avec quel



PRIÈRES ET SACRIFICES.
Peinture d'un stamnos. (British Museum.)
[Restitution.]

empressement et quelle affection cordiale les citoyens du Pirée et ceux de la ville ne se réunirent-ils pas, contre l'attente des autres Grecs ! Et avec quelle modération on cessa les hostilités contre ceux d'Éleusis ! Ne cherchons point d'autre cause de tous ces événements que la communauté d'ori-

gine, qui produit une amitié durable et fraternelle, fondée sur des faits et non sur des mots. Il est donc juste de rappeler aussi la mémoire de ceux qui périrent dans cette guerre les uns par les autres, et, puisque nous sommes réconciliés nous-mêmes, de les réconcilier aussi, tant qu'il est en nous, dans ces solennités, par des prières et des sacrifices, en adressant nos vœux à ceux qui les gouvernent maintenant ; car ce ne fut ni la méchanceté, ni la haine, qui les mirent aux prises, ce fut une fatalité malheureuse ; nous en sommes la preuve, nous qui vivons encore. Issus du même sang qu'eux, nous nous pardonnons réciproquement et ce que nous avons fait et ce que nous avons souffert.

La paix étant rétablie de tous côtés, Athènes, parfaitement tranquille, pardonna aux Barbares qui n'avaient fait que saisir avec empressement l'occasion de se venger des maux qu'elle leur avait causés ; mais elle était profondément indignée contre les Grecs. Elle se rappelait de quelle ingratitude ils avaient payé ses bienfaits : qu'ils s'étaient unis aux Barbares, avaient détruit les vaisseaux qui naguère les avaient sauvés et renversé nos murs, quand nous avions empêché la chute des leurs. Elle résolut donc de ne plus s'employer à défendre la liberté des Grecs, ni contre d'autres Grecs, ni contre les Barbares, et elle accomplit sa résolution. Pendant que nous étions dans cette disposition, les Lacédémoniens, regardant les Athéniens, ces défenseurs de la liberté, comme abattus, crurent que rien ne les empêchait plus de donner des fers au reste de la Grèce. Mais pourquoi raconter au long les faits qui suivirent ? Ils ne sont pas si éloignés,

et n'appartiennent pas à une autre génération. Nous-mêmes nous avons vu les premières nations de la Grèce, les Argiens, les Béotiens et les Corinthiens venir, tout épouvantés, implorer le secours de la République ; et, ce qui est le plus merveilleux, nous avons vu le Grand Roi réduit à cet excès de détresse, de ne pouvoir espérer son salut que de cette ville même, à la destruction de laquelle il avait tant travaillé. Et certes, le seul reproche mérité qu'on pourrait faire à cette ville serait d'avoir été toujours trop compatissante et trop portée à secourir le plus faible. Alors encore elle ne sut pas résister et persévérer dans sa résolution de ne jamais secourir la liberté de ceux qui l'avaient outragée. Elle se laissa fléchir, fournit des secours et délivra les Grecs de la servitude, et depuis ils ont été libres jusqu'à ce qu'eux-mêmes ils se remissent sous le joug. Quant au roi, elle n'osa pas le secourir, par respect pour les trophées de Marathon, de Salamine et de Platée ; mais, en permettant aux exilés et aux volontaires d'entrer à son service, elle le sauva incontestablement.

Après avoir relevé ses murs, reconstruit ses vaisseaux, Athènes, ainsi préparée, attendit la guerre ; et, quand elle fut contrainte à la faire, elle défendit les Pariens contre les Lacédémoniens. Mais le Grand Roi, commençant à redouter Athènes, dès qu'il vit que Lacédémone lui cédait l'empire de la mer, demanda, pour prix des secours qu'il devait fournir à nous et aux autres alliés, les villes grecques du continent de l'Asie, que les Lacédémoniens lui avaient autrefois abandonnées. Il voulait se retirer et comptait bien sur un refus, qui devait servir de prétexte

à sa défection. Les autres alliés trompèrent son espérance. Les Argiens, les Corinthiens, les Béotiens et les autres États compris dans l'alliance consentirent à lui livrer les Grecs de l'Asie pour une somme



CAVALIER BARBARE.
Peinture de vase. (Collection Hamilton.)

d'argent, et s'y engagèrent par la foi du serment. Nous seuls, nous n'osâmes ni les lui abandonner, ni engager notre parole; tant cette disposition généreuse, qui veut la liberté et la justice, tant cette haine innée des Barbares est enracinée et inaltérable parmi nous, parce que nous sommes d'une

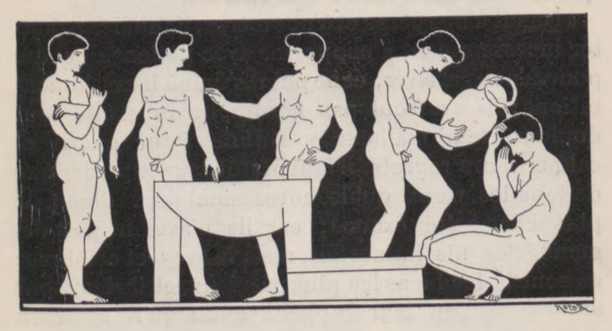
origine purement grecque et sans mélange avec les Barbares. Chez nous, point de Pélops, de Cadmus, d'Egyptus et de Danaüs, ni tant d'autres, véritables Barbares d'origine, Grecs seulement par la loi. Le pur sang grec coule dans nos veines sans aucun mélange de sang barbare ; de là dans les entrailles même de la République sa haine incorruptible de tout ce qui est étranger. Nous nous vîmes donc abandonnés de nouveau pour n'avoir pas voulu commettre l'action honteuse et impie de livrer des Grecs à des Barbares. Mais, quoique réduits au même état qui nous avait jadis été funeste, avec l'aide des dieux la guerre se termina cette fois plus heureusement ; car, à la paix, nous conservâmes nos vaisseaux, nos murs et nos colonies, tant l'ennemi aussi était empressé à se délivrer de la guerre. Toutefois cette guerre nous priva encore de braves soldats, soit à Corinthe, par le désavantage du lieu, soit à Léchée, par trahison. Ils étaient braves aussi ceux qui délivrèrent le roi de Perse et chassèrent les Lacédémoniens de la mer. Je vous en rappelle le souvenir, et vous devez vous joindre à moi pour louer et célébrer ces excellents citoyens.

Je vous ai retracé les actions de ceux qui reposent ici, et de tous les autres qui sont morts pour la patrie. Sans doute elles sont belles et nombreuses ; cependant j'en ai tu un plus grand nombre encore de plus éclatantes; une suite de plusieurs jours et de plusieurs nuits ne suffirait pas à celui qui voudrait les raconter toutes. Que tous les citoyens, l'âme remplie de ces grandes actions, exhortent donc les descendants de ces vaillants hommes, comme ils le feraient un jour de bataille, à ne pas quitter le

rang de leurs ancêtres, à ne pas reculer ni lâcher le pied honteusement. Enfants de braves, et moi aussi je vous exhorte en ce jour, et, partout où je vous rencontrerai, je vous exhorterai, je vous sommerai de faire tous vos efforts pour devenir tout ce que vous pouvez être. Quant à présent, je dois vous répéter ce que vos pères, au moment de livrer la bataille, nous ont chargés de rapporter à leurs enfants, s'il leur arrivait quelque malheur. Je vous dirai ce que j'ai entendu d'eux, et ce qu'ils ne manqueraient pas de vous dire eux-mêmes, s'ils le pouvaient; j'en juge au moins par les discours qu'ils tenaient alors. Représentez-vous donc que vous entendez de leur propre bouche ce que je vous dis. Voici leurs paroles :

« Enfants, ce que vous voyez autour de vous atteste assez de quel noble sang vous êtes sortis. Nous pouvions vivre sans honneur, nous avons préféré une mort honorable, plutôt que de condamner à l'infamie vous et notre postérité, et de faire rougir nos pères et tous nos ancêtres. Nous avons pensé que celui qui déshonore les siens ne mérite pas de vivre, et qu'il ne peut être aimé ni des dieux ni des hommes, ni en ce monde ni dans l'autre. Rappelez-vous donc toujours nos paroles et n'entreprenez rien que la vertu ne soit avec vous, persuadés que sans elle tout ce qu'on acquiert, tout ce qu'on apprend, tourne en mal et en ignominie. Les richesses n'ajoutent point d'éclat à la vie d'un homme sans courage : il est riche pour les autres, et non pas pour lui-même. La force et la beauté du corps ne sauraient non plus avoir de grâce dans l'homme timide et sans cœur; elles y sont mes-

séantes, l'exposant à un plus grand jour et rendent sa lâcheté plus manifeste. Le talent même, séparé de la justice et de la vertu, n'est qu'une habileté méprisable, et non la sagesse. Mettez donc vos premiers et vos derniers soins, et songez sans cesse à accroître l'héritage d'honneur que nous vous laissons, nous et nos aïeux; sinon, apprenez que, si



LA FORCE ET LA BEAUTÉ DU CORPS.
Peinture d'une coupe de Vulci. (British Museum.)

nous vous surpassons en vertu, cette victoire fera notre honte, tandis que la défaite eût fait notre bonheur. Or voici comment vous pourrez nous surpasser et nous vaincre ; n'abusez pas de la gloire de vos pères, ne la dissipez pas, et sachez que rien n'est plus honteux pour un homme qui a quelque idée de lui-même, que de présenter comme un titre à l'estime, non ses propres mérites, mais la renommée de ses aïeux. La gloire des pères est sans doute pour leurs descendants le plus beau et le plus précieux trésor ; mais en jouir sans pouvoir le trans-

mettre à ses enfants, et sans y avoir rien ajouté soi-même, c'est le comble de la lâcheté. Si vous suivez ces conseils, quand la destinée aura marqué votre fin, vous viendrez nous rejoindre, et nous vous recevrons comme des amis reçoivent des amis; mais si vous les négligez, si vous dégénérez, n'attendez pas de nous un accueil favorable. Voilà ce que nous avons à dire à nos enfants.

« Quant à nos pères et à nos mères, il faut les exhorter incessamment à supporter avec patience ce qui pourra nous arriver, et ne point s'unir à leurs lamentations; ils n'auront pas besoin qu'on excite leur douleur, leur malheur y suffira. Pour guérir et calmer leurs regrets, il faut plutôt leur rappeler que de tous les vœux qu'ils adressaient aux dieux, le plus cher a été exaucé; car ils n'avaient pas demandé des fils immortels, mais braves et célèbres : ce sont là les biens les plus précieux, et ils leur sont assurés. Qu'on leur rappelle aussi qu'il est bien difficile que tout succède à l'homme, pendant la vie, au gré de ses souhaits. S'ils supportent courageusement leur malheur, on reconnaîtra qu'ils étaient en effet les pères d'enfants courageux, et qu'ils les égalent en courage; s'ils en sont accablés, ils feront douter qu'ils fussent véritablement nos pères ou que les louanges qu'on nous donne soient méritées. Loin de là, c'est à eux qu'il appartient de se charger de notre éloge, en montrant par leur conduite que braves ils ont engendré des braves. Il a toujours passé pour sage, ce vieux précepte : *rien de trop*, et en vérité c'est un mot plein de sens. L'homme qui tire de lui-même tout ce qui mène au bonheur ou du moins en approche, qui ne

fait pas dépendre son sort des autres hommes, et ne met point sa destinée à la merci de leur bonne ou de leur mauvaise fortune, celui-là a bien ordonné



ILS ONT ENGENDRÉ DES BRAVES.
Combat de Grec et de Perse.
Coupe de Douris. [Restitution.] (Musée du Louvre.)

sa vie; voilà l'homme sage, voilà l'homme ferme et prudent. Que le sort lui donne des richesses et des enfants, ou les lui ôte, il suivra avant tout le sage précepte, et l'excès de la joie et l'excès du chagrin lui seront également étrangers, parce que c'est en

lui-même qu'il a mis sa confiance. Tels nous croyons que ce sont les nôtres, tels nous voulons et prétendons qu'ils soient ; tels nous nous montrons nous-mêmes, sans regret, sans effroi de quitter la vie, dès à présent, s'il le faut. Nous supplions donc nos pères et nos mères d'achever dans cette disposition le reste de leur carrière. Qu'ils sachent que ce n'est point par des gémissements et des cris qu'ils nous prouveront leur tendresse, et que, s'il reste après la mort quelque sentiment de ce qui se passe parmi les vivants, ils ne sauraient nous causer un plus grand déplaisir que de se tourmenter et de se laisser abattre; mais nous aimerions à les voir calmes et modérés. En effet, la mort qui nous attend est la plus belle qu'il soit donné aux hommes de trouver ; et il faut plutôt nous féliciter que nous plaindre. Qu'ils prennent soin de nos femmes et de nos enfants, qu'ils les assistent, qu'ils se consacrent tout entiers à ce devoir ! Par là ils verront s'effacer peu à peu le souvenir de leur infortune, leur vie en sera plus honorable et plus vertueuse, et à nous plus agréable. Voilà ce qu'il faut annoncer aux nôtres de notre part.

« Nous recommanderions encore à la République de se charger de nos pères et de nos fils, de donner aux uns une éducation vertueuse, et de soutenir dignement la vieillesse des autres ; mais nous savons que, sans être sollicitée par nos prières, elle s'acquittera de ce soin comme il convient à sa générosité. »

Pères et enfants de ces morts, voilà ce qu'ils nous avaient chargés de vous dire, et je vous le dis avec toute l'énergie dont je suis capable. Je vous conjure en leur nom, vous, d'imiter vos pères, vous, d'être tranquilles sur votre sort, bien assurés que

la sollicitude publique et privée soutiendra et soignera votre vieillesse, et ne manquera jamais à aucun de vous. Quant à la République, vous n'ignorez pas jusqu'où elle porte ses soins. Elle a fait des lois qui pourvoient au sort des enfants et des parents de ceux qui sont morts à la guerre. Elle a chargé particulièrement le premier magistrat de veiller à ce que leurs pères et leurs mères n'éprouvent aucune injustice. Pour les enfants, elle les élève en commun à ses frais et s'applique à leur faire oublier autant que possible qu'ils sont orphelins. Tant qu'ils sont en bas âge, elle leur sert de père; parvenus à l'âge d'homme, elle les renvoie chez eux avec une armure complète, pour leur rappeler, en leur faisant présent des instruments de la valeur paternelle, les devoirs du père de famille; et en même temps pour que cette première entrée du jeune homme en armes dans les foyers de ses pères soit un présage favorable de l'énergique autorité



JEUX GYMNIQUES.
Peinture d'une hydrie.
(Musée de Berlin.)

qu'il y exercera. Pour les morts, elle ne cesse jamais de les honorer ; elle leur rend à tous chaque année,



JEUX ÉQUESTRES. COURSE DE PAIDÈS.

Peinture d'un vase de Ruvo. (Musée de Berlin.)

au nom de l'État, les mêmes honneurs que chaque famille dans son intérieur rend à chacun des siens. Elle y joint des jeux gymniques et équestres et des combats dans tous les genres de musique : en un



TÊTE DE GUERRIER.

Peinture d'un sarcophage de Clazomène. (Musée de Berlin.)

mot, elle fait tout pour tous et toujours; elle prend la place d'héritier et de fils pour les pères qui ont

perdu leurs enfants, de père pour les orphelins, de tuteur pour les parents ou les proches. La pensée que vous êtes assurés de tant de soins doit vous faire supporter plus patiemment le malheur : c'est par là que vous serez agréables aux morts et aux vivants et rendrez faciles vos devoirs et ceux des autres.

Maintenant que vous avez rendu aux morts l'hommage du deuil public, prescrit par la loi, allez, vous et tous ceux qui sont ici présents : il est temps de vous retirer.



GUERRIER GREC.

Peinture d'une coupe d'Amasis. [Fragment.]
(Musée de Munich.)



VÉNUS ACCROUPIE
Marbre. (Vatican.)

PHRYNÉ L'HÉTAÏRE



VÉNUS DE CNIDE.
Variante de la statue de Praxitèle.
Marbre. (Tribuna de Florence.)



PHRYNÉ-APHRODITE.

Marbre. (Musée du Louvre.)



JEUNES FILLES A LA FONTAINE.

Peinture d'une hydrie. (Collection Torlonia. Rome.)

PHRYNÉ L'HÉTAÏRE

I

PHRYNÉ, par une sorte de prédestination singulière, naquit à Thespies de Béotie, la ville dont l'Amour était le dieu ancien et unique. Elle était fille d'Epicleus, comme nous l'apprend une inscription placée à la base de sa statue, dans le temple de Delphes. C'est tout ce que nous savons de sa naissance, et le nom de sa mère nous est inconnu. Les auteurs modernes ne s'accordent

même pas sur la date de sa venue au monde, et se contentent de nous apprendre qu'elle vivait au quatrième siècle avant Jésus-Christ. Mais en s'aidant des principaux synchronismes de sa vie associée à tant d'autres vies glorieuses de la Grèce, à tant d'événements fameux que l'Histoire nous a conservés, on peut arriver à déduire d'une façon à peu près certaine qu'elle naquit au cours de la cent quatrième olympiade, c'est-à-dire vers l'année 360 de l'ère antique. Elle était jeune encore, mais déjà au comble de la fortune, lorsqu'elle proposa de rebâtir à ses frais la ville de Thèbes, détruite par Alexandre en 335 — date mémorable ! Elle l'était certainement encore lorsque Praxitèle, dans la cent douzième olympiade, s'éprit d'elle et par son ciseau la voua à l'immortalité.

Qu'importent, d'ailleurs, des précisions plus exactes? C'est surtout dans une histoire comme celle-ci, où tout est grâces, mystères, parfums, qu'il faut se garder de ce que Renan a appelé « la déplorable manie de la certitude ». Pour composer ce bouquet, où l'on respirera peut-être un peu des fragrances intimes de la grande courtisane, il a fallu glaner dans beaucoup de champs, récolter beaucoup de fleurs éparses, secouer beaucoup de poussières...

Les parents de Phryné étaient pauvres. Toute

petite, la fillette fut envoyée au marché de Thespies et sur les routes voisines, pour vendre des câpres. Elle dut apprendre, mêlée aux paysans qui venaient approvisionner la ville, aux maraîchers, aux fruitiers, aux débitants d'huile et de miel, elle dut apprendre très vite la valeur concrète de l'or et l'art de séduire l'acheteur par le geste et par le sourire. Déjà son âme féminine, souple, avisée, conquérante, s'exerçait aux prises difficiles et aux justes ruses du gain. Accompagnée de Glycère, la « bouquetière-enfant », dont l'Anthologie nous a conservé la figure charmante, et qui plus tard devint, elle aussi, une des grandes courtisanes de son temps,



CORPS GRACILE.
Figurine de Tanagre.
(Anc. collection Lécuyer.)

elle courait le long des sentiers poudreux, vêtue, selon la coutume béotienne, d'une simple tunique d'étamine, ou d'un de ces chitons à plis étroits pareils à ceux que les artistes de Tanagre jetaient sur les corps graciles de leurs modèles. Toutes deux, les pieds nus mais le front couronné de fleurs nouvelles, audacieuses et innocentes, et secrètement rivales, elles devaient déjà porter sur elles la beauté des jeunes filles de Béotie, dont l'abbé Barthélemy, parlant d'après Dicéarque, nous décrit ainsi les traits principaux : « Elles sont blondes, bien faites, élégantes ; leur taille est élevée ; leur voix est infiniment douce et sensible. » La voix de Phryné, la voix de Glycère... Ne semble-t-il pas que nous les entendons, écho lointain, musique errante mêlée aux bruissements des feuillages, au murmure rapide des sources, à la grande voix harmonieuse d'Hellas...

Ainsi la petite Phryné cultiva dès l'enfance l'art de plaire. Mais le marché de Thespies ne fut pas la seule école où elle prit des leçons. Tout, autour d'elle, parlait de grâce, de volupté. Ce pays de sa naissance, où les hommes étaient rudes, mais où la terre était délicieusement riante et fertile, dut offrir à ses regards enivrés d'inoubliables tableaux. Vers le soir, quand le soleil teignait de rouge les pentes ombreuses de l'Hélicon, l'enchantement

commençait. Les bois, les lacs, les fontaines s'animaient de la vie des Nymphes. Tous ces contes de fée délicieux qu'étaient les mythes grecs pris dans leur côté sensible, toutes ces histoires de métamorphoses, de charmes magiques, de miraculeux éveils, les jeux incessants de l'Amour, ravissaient sans doute l'imagination de la fillette. Tout près de Thespies, et non loin de l'enclos paternel, c'était la fontaine d'Hippocrène et le bois sacré des Muses. Là, Narcisse, tenté par sa propre beauté, avait miré dans l'étang pâle son corps digne d'un demi-dieu. Le nostalgique éphèbe, symbole de l'Illusion suprême, s'était peu à peu confondu et dissous dans la substance même du monde, — il était devenu une de ces fleurs délicates que Phryné, petite sœur des Nymphes, pouvait respirer sur son chemin. Puis c'était encore Clyto, Ajax, Hyacinthe, Daphné... Tous avaient, eux aussi, respiré l'Illusion suprême; tous s'étaient changés en fleurs, en roseaux, en voix plaintives dans la nuit. A travers les lauriers noirs aux branches traînantes sur le sol, on pouvait suivre la trace des Faunes charmants, aux



NYMPHES.
Marbre.
(Musée du Louvre.)

pieds de biches, une rose au milieu du front, poursuivant les tremblantes Dryades, qui dans l'Hélicon même avaient pris naissance, comme les quatre Muses primitives et les deux Grâces, compagnes terrestres de l'Amour (1).

Mais la religion de Thespies, malgré ces apparences souriantes, cachait un formidable mystère. Cette ville, dont la population s'était réduite peu à peu à celle d'un simple bourg, gardait seule peut-être, avec l'île antique de Samothrace, le culte d'un dieu unique, éternel, considéré comme la cause et le principe de tout, l'âme essentielle de l'Univers. Et ce dieu était l'Amour. Dans le temple obscur où il était adoré, on le représentait, non point tel que l'ont montré plus tard les mythologies de la décadence, sous l'apparence d'un enfant blond et rose armé d'un carquois, mais comme un jeune homme pensif, aux traits marqués d'une tristesse infinie. Ce n'était point le fils de Vénus ; il s'était engendré lui-même. Il était le commencement et la fin, « l'oogène » par excellence, le « Verbe fait chair, en qui brillait la lumière du monde ». Il tenait à la main le flambeau de la vie. Plus tard on lui mit des ailes d'or pour signifier sans doute que cette vie qu'il accordait aux humains n'était qu'un court passage vers une destinée plus haute. D'autres symboles lui furent adjoints. Il resta quand même, dans le cycle



CONTES DE FÉE DÉLICIEUX.

Enlèvement de la nymphe Thalia par l'aigle de Jupiter.

Peinture de vase. (Collect. Hope. Deepdene.)

divin de Thespies, le « Grand Éros », le phénomène de l'Amour dans sa plus haute généralité, la Monade unique.

Sans doute, au quatrième siècle (2), ces idées antiques s'étaient obscurcies, comme s'était obscurcie dans l'île mystique de Samothrace l'idée de l'Hermès primitif. Elles n'en demeuraient pas moins à l'état latent et formaient autour du dieu de Thespies une atmosphère de vénération, de confiance et de crainte. Les Thespiens (et ce fut la troisième période du culte d'Éros) avaient institué en son honneur des fêtes solennelles qu'on appelait les Érotidies ; de même que les Olympiades, elles se célébraient tous les quatre ans, et c'était alors dans le bourg déchu l'animation des journées sacrées. Cette Béotie, dont Athènes raillait les mœurs rustiques (3), montrait alors à la Grèce les trésors incomparables qu'elle renfermait dans son sein ; elle avait ses artistes, ses poètes, la beauté inégalée de ses femmes et le culte du plus puissant des dieux. Corinne et Pindare étaient sortis de ses montagnes chevelues ; les coroplastes de Tanagre, à côté de l'art officiel qui représentait les dieux et les déesses dans leur impavide majesté, avaient inventé l'art des figurines populaires qui fixaient les gestes de chaque jour; et ces formes exquises, pleines de vie, allaient consoler les morts dans leurs tombeaux ;

enfin le grand Hésiode, ce chantre immortel, était lui-même un enfant de la Béotie. — Tous ces



LA BEAUTÉ INÉGALÉE DES FEMMES DE BÉOTIE.
Terre cuite. (Musée de Berlin.)

souvenirs, toutes ces gloires, se mêlaient aux fastes des journées d'Éros. Les joutes musicales, les combats des athlètes enveloppaient d'une

atmosphère de vie ardente les rites secrets accomplis dans le mystère du temple. Puis, les Muses et les Charites avaient leur part des hommages rendus à l'Amour. On allait sur l'Hélicon, à la fontaine d'Hippocrène, aux bords fleuris du Permesse et dans le bois sacré, où poussait l'andrachné qui rendait irrésistibles tous ceux qui la cueillaient



COMBAT D'ATHLÈTES.
Coupe de Douris. (Collect. Murray.)

pendant le cycle d'Éros. De longues théories de vierges et d'éphèbes, reliées par des guirlandes de jacinthes, suivaient les sentiers chers aux présences divines et que les pieds des Nymphes avaient foulés. Partout il y avait des autels, des trépieds de bronze, des stèles où s'inscrivaient des dates mémorables ; partout frémissaient la jeunesse du dieu et la jeunesse de la terre.

Ces spectacles devaient exalter jusqu'au délire

l'âme sensuelle de Phryné. Nul doute que la petite marchande de câpres, jointe aux autres enfants de Thespies, n'ait grossi le cortège qui, durant les Érotidies, se répandait dans les campagnes et remplissait l'air sonore de chants, de cris et d'hymnes



PARTOUT FRÉMISSAIT LA JEUNESSE DU DIEU.
Peinture de vase. (Musée du Louvre.)

ardents; nul doute qu'elle n'ait lavé son visage aux ondes fraîches du Permesse et cueilli, elle aussi, dans le bois sacré la plante enchantée qui assurait le don de séduire. La main nouée à celle de quelque garçon timide, son épaule frêle sortant de l'exomide étroite, elle dut franchir les rampes de l'Hélicon, qu'embaumaient les pousses nouvelles des myrtes. Elle dut mêler sa voix à

celle des cigales bruissantes dans le soleil et des tourterelles amoureuses dans le déclin empourpré du jour. Peut-être déjà le Grand Éros, le dieu formidable et doux, au mélancolique sourire, avait-il en secret, comme on marque un fruit que l'été prochain va mûrir, marqué ce corps à la pulpe acide pour en faire l'instrument de sa puissance parmi les hommes. Phryné la Thespienne pouvait-elle échapper à son destin?



LES CHARITES.
Marbre. (Musée du Louvre.)



LA FEMME, PROIE OFFERTE...

Coupe de Hiéron. (Musée de Baltimore.)

II

Ce fut vers sa treizième année, d'après un fragment de Callimaque de Cyrène, que la petite Phryné quitta ses parents et les vallons obscurs de la Béotie pour venir gagner sa vie dans l'Attique. Athènes était à ce moment le centre brillant du monde; après la secousse brutale des guerres Médiques, elle avait mis près d'un siècle à réparer ses ruines; Cimon et Périclès, animés du même zèle pieux, avaient employé l'or des Perses à la parer de nouveaux chefs-d'œuvre. Une admirable pléiade d'artistes, que Phidias couvre de son ombre puissante, mais parmi lesquels la postérité a retenu les noms de Pœonios, d'Agoraclète, d'Ic-

tinus, de Cléomène, de quelques autres encore, avait posé au sommet de sa vieille Acropole des temples neufs, des dieux rajeunis et des Victoires innombrables que dominait l'Athenaïa glorieuse à la lance d'or; ils avaient fait d'elle cette cité dont le nom seul éveillait par toute la terre l'idée de la Beauté et du Génie.

Ce prestige devait agir puissamment sur l'esprit des générations de cette époque. On allait à Athènes, comme on vient aujourd'hui à Paris, avec la double intention de faire fortune et de jouir. Tandis que les autres villes de la Grèce, quoique possédant aussi des trésors dignes de leur réputation lointaine, demeuraient un peu pédantes, un peu fermées, un peu « province » en un mot, tandis que Corinthe exigeait de ses visiteurs des libéralités excessives, et que Sparte avait une loi qui en rendait le séjour difficile aux étrangers, Athènes restait la cité accessible à tous, la cité de l'art, du travail et du plaisir. Les pauvres et les riches, les fous et les sages se nourrissaient du lait de ses mamelles puissantes, et se repaissaient les yeux de la vue de ses merveilles. Il n'en coûtait rien pour contempler les Propylées dans leur ruissellement de marbre, et le Parthénon dont les colonnes calmes et pures s'alignaient sur le bleu profond du ciel ; qu'ils eussent des cigales d'or dans les cheveux, ou dans les mains les

humbles violettes de la déesse, tous étaient égaux devant « cette Reine de gloire, assise sur son trône d'ivoire et de pourpre ». La joie était dans l'air ; l'esprit courait les rues et les portiques... La ville de Pallas était devenue le vestibule de l'Olympe, où l'on vivait dans la conversation familière des dieux (4).



BUSTE DE JEUNE FILLE.
Terre cuite. (Anc. collection Lécuyer.)

Aussi les étrangers y étaient-ils nombreux. Chaque année en amenait un contingent considérable. Les vrais « Athéniens d'Athènes » étaient trente mille tout au plus, alors que les « domiciliés » portaient sa population au chiffre de cent vingt mille. Il est vrai que dans ce chiffre figuraient pour un tiers, assure Xénophon, les esclaves et les prostituées. Ce qu'il y avait de plus beau dans tout le Péloponèse parmi les vierges et les éphèbes était soigneusement trié, choisi et amené au port de

Phalère en des barques que des tentes mobiles protégeaient contre les ardeurs du soleil.

La petite Phryné fut-elle conduite à Athènes par un de ces recruteurs de fruits intacts, ou s'en alla-t-elle seule par les chemins abrupts du mont Parnès avec quelques drachmes cachées sous les plis de son exomide? Cette dernière hypothèse est la plus probable, car il ne paraît pas qu'elle ait jamais eu à s'affranchir du joug d'un maître. D'ailleurs, elle ne fit pas tout de suite argent de son corps ; elle venait exercer le métier de joueuse de flûte, qui, s'il côtoyait de près la débauche, n'était pas forcément un métier infâme. Les joueuses de flûte à Athènes, comme à Mytilène, comme à Corinthe, formaient un corps à part, entretenu aux frais de l'État ; elles participaient aux solennités publiques, aux enterrements, aux fêtes religieuses ; — mais surtout elles figuraient dans les banquets, dont elles étaient la grâce jeune et mouvante. La plupart savaient aussi danser et exécuter divers tours d'adresse, si nous en croyons les *Chansons de Bilitis :*

Quand la première aube se mêla aux lueurs affaiblies des flambeaux, je fis entrer dans l'orgie une joueuse de flûte vicieuse et agile, qui tremblait un peu, ayant froid.

Louez la petite fille aux paupières bleues, aux cheveux courts, aux seins aigus, vêtue seulement d'une ceinture,

d'où pendaient des rubans jaunes et des tiges d'iris noirs.

Louez-la ! car elle fut adroite et fit des tours difficiles. Elle jonglait avec des cerceaux, sans rien casser dans la salle, et se glissait au travers comme une sauterelle.

Parfois elle faisait la roue sur les mains et sur les pieds. Ou bien les deux bras en l'air et les genoux écartés, elle se courbait à la renverse et touchait la terre en riant.



ELLE FAISAIT LA ROUE SUR LES MAINS.
Peinture de vase. (Ancienne collection Tischbein.)

Voilà donc la petite Phryné installée en quelque faubourg d'Athènes, dans le quartier du Pirée sans doute, où logeaient la plupart des marchandes de plaisir. La vie populaire menait là son rythme haletant ; il y avait toute l'écume du port et toute la lie de la grande ville ; le « Demos » y hurlait ses refrains obscènes ; les pallaques, ces filles de joie que fréquentaient les matelots, y promenaient leurs loques rapiécées, mais étincelantes de pierreries fausses ; et l'image de



L'IMAGE DE LA FORTUNE.
Bronze. (Collection Anatole Petit. Bordeaux.)

la Fortune se voyait à tous les carrefours, « relevant sa robe jusqu'au nombril pour courir plus vite et se donner plus aisément * ». L'enfant, qui n'avait connu jusque-là que le dieu unique, le dieu adorable et mystérieux de Thespies, tressaillit-elle devant cette déesse à la face vulgaire, offrant ses charmes au premier venu ? — Ou bien tourna-t-elle ses regards vers la majestueuse Athenaïa, aux yeux glauques, à l'invincible sourire, qui du sommet de l'Acropole veillait sur la cité de son choix ? Éprouva-t-elle ce dégoût de l'orgie, ce premier frisson de la chair innocente devant l'impureté du monde ? Versa-t-elle quelques larmes vite essuyées avant de se montrer à demi nue, dans son costume de joueuse de flûte, aux regards cyniques des soupeurs athéniens ? Tout est possible, tout est dans le cœur de la femme : la suprême pudeur et la suprême corruption.

Quoi qu'il en fût, elle dut assez vite s'habituer à son nouveau destin. Elle avait déjà le goût et le désir de l'or ; elle avait été habituée dès sa plus tendre enfance à l'obligation de travailler pour gagner son pain ; chez son père elle avait subi les privations quotidiennes de la misère, et peut-être aussi de durs traitements. Maintenant elle était

* LUCIEN, *Dialogues des courtisanes.*

libre ! elle pouvait à son gré manger, dormir, bayer au soleil, savourer sa vie et prendre sa part de la gaîté universelle. Comme toutes les fillettes de Béotie, ce pays des chevriers et des chansons, elle avait appris, sans trop savoir comment, l'art pastoral de la flûte qui dans ces bourgades rusti-



SOUPEURS ATHÉNIENS.
Coupe de Brygos. (British Museum.)

ques tenait presque lieu de langage et que dans Athènes on abandonnait à des mercenaires (5). Ses lèvres posées sur le double roseau qu'assemblait une cire délicate, elle avait, tout en vendant ses câpres le long des chemins, répondu à l'appel lointain des bergers. C'était un jeu pour elle que cette musique frêle et vagabonde comme son âme d'enfant. Dans les sentiers creux, dans les vallées où la nymphe Écho décuplait les soupirs des hommes, elle avait connu l'ivresse du son, la pan-

théistique joie de s'unir par le souffle à tout ce qui palpite et frémit dans la nature. Artiste ignorée d'elle même, elle avait mis dans ses divagations sonores toute la poésie qu'elle avait bue aux fraîches ondes natales ; et ce qui avait été alors son luxe, l'essor mélodieux de ses rêves, était devenu aujourd'hui son gagne-pain. Funèbre ou



ORGIES FAMEUSES.
Peinture d'une coupe. (British Museum.)

lascive, la flûte entre ses lèvres encore virginales traduisait les moindres susurrations de cette source incomparable d'émois que fut l'âme de Phryné l'hétaïre.

On a tout dit sur les festins des anciens et sur ces orgies fameuses qu'Athénée s'est plu à nous raconter par les plus menus détails. C'est lui qui nous apprend le nom des divers instruments en usage dans le concert antique où les aulétrides

semblent avoir tenu le principal emploi. La seule énumération des flûtes dont on se servait alors, depuis le simple roseau de Pan jusqu'à la flûte d'argent à sept tubes, occupe tout un chapitre dans *le Souper des savants*. Mais la plus répandue devait



DANSES MOLLES.
Peinture de vase. (Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

être celle qu'Anacréon appelle la « tendre hémope » et que dans ses Odes il associe au parfum des roses effeuillées, au reflet du vin dans les kantares, aux danses molles et aux ivresses du baiser. La « tendre hémope » était exclue des concours où l'on disputait le prix du chant; elle servait seulement à augmenter l'agrément des fêtes privées;

elle était un appel à la volupté, un stimulant du plaisir. Les jeunes aulétrides, sous leurs voiles colorés, en jouaient devant les convives, et souvent elles l'abandonnaient à la fin du repas pour prendre elles-mêmes part à ces divertissements plastiques dont les Athéniens du quatrième siècle prisaient fort le charme élégant et pervers.

En même temps que Phryné s'initiait ainsi aux dessous corrompus de la vie d'Athènes, un changement s'accomplissait peu à peu dans son être physique. Cette initiation correspondait à l'âge où l'enfant allait devenir nubile, où le bouton allait éclater et devenir fleur. Comme toutes les filles transplantées du calme champêtre dans l'atmosphère enfiévrée d'une grande ville, elle dut subir prématurément cette crise qui allait délier son corps, ce brusque déchirement des flancs féminins qui est comme une première virginité perdue et dont s'attendrit le cœur des mères. La pourpre de son sang, teignant le lin de sa tunique innocente, fut offerte dans quelque carrefour à la Vénus Physica, en signe qu'une vierge de plus était promise aux caresses de l'amour. Combien de temps ensuite demeura-t-elle pure avant de connaître l'étreinte du mâle ? Quel fut-il celui qui, inconscient de son bonheur, dénoua avant tous les autres la ceinture de la jeune Phryné encore hésitante ? Peut-être un matelot ivre du Pirée, ou

quelque esclave habile dans l'art de saisir le moment propice? Et peut-être n'eut-elle pour prix de l'abandon suprême qu'une insulte à la face ou un horion sur ses flancs blessés ?... Cette prise de possession comptait alors pour peu de chose, et les Athéniens élégants en laissaient volontiers le profit à leurs subalternes, estimant sans doute



IVROGNES.
Coupe d'Euphronios. (Ancienne collection van Branteghem.)

comme les Sybarites que les molles roses de la volupté sont préférables aux lys rigides de l'innocence.

Mais ce jour, ou cette nuit, fut dans la vie de la prochaine hétaïre l'instant décisif sur lequel se règle tout un destin. Une haine à ce moment entra dans sa chair, avec l'emprise brutale de l'homme. Elle comprit l'inégalité terrible des deux moitiés de l'humanité, l'iniquité qui pesait sur la

femme, proie offerte aux désirs du plus fort. Et l'idée de la revanche, du rôle social qu'elle allait jouer, jaillit tout à coup de son rêve obscur, telle une grande clarté sort des ténèbres à l'heure trouble de l'aurore. Oui, puisqu'elle était belle, puisqu'elle était jeune, puisqu'elle avait été jetée toute palpitante dans la fournaise des luxures, elle serait la Ménade justicière, la Némésis cruelle, qui saignerait les cœurs à blanc, comme le poulpe vide les coquilles nacrées du rivage. Pour l'avoir désormais, pour se pâmer contre ses seins en fleur, pour qu'elle noue ses jambes dociles aux reins tout-puissants d'un maître, elle exigerait de l'or, des boisseaux d'or, tellement d'or, que la Ruine, le Suicide et le Déshonneur seraient les commensaux habituels de sa couche. Elle serait une courtisane, l'opprobre et la splendeur du monde.

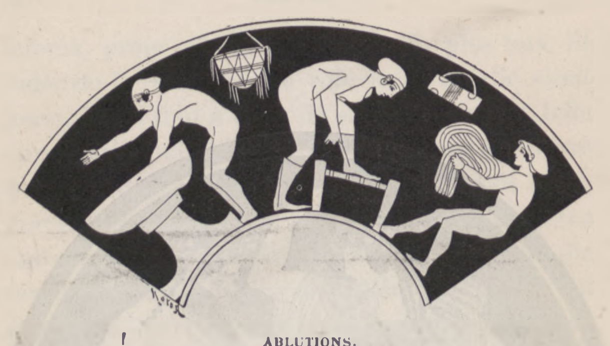


KUBISTÉTÈRE.
Peinture de vase. (Anc. collect. Tischbein.)



LA FEMME, PROIE OFFERTE AUX DÉSIRS DU PLUS FORT.

Coupe d'Euphronios. (Musée de Berlin.)



ABLUTIONS.
Peinture d'une coupe. (Rome.)

III

Il ne faudrait pas croire cependant que la fortune prodigieuse de Phryné ait été édifiée en un jour. Sa carrière de courtisane, commencée vers la quinzième année, fut longue et dura autant que sa merveilleuse beauté. Elle fut comme le resplendissant flambeau de cette époque insigne qui vit fleurir à la fois Apelle et Praxitèle, Démosthène et Platon; et si à côté de ces grands noms son nom a survécu, bien qu'elle ne fût ni poète, ni artiste, ni philosophe, bien qu'elle n'eût aucun de ces attraits de l'esprit que possédaient beaucoup de courtisanes, c'est qu'elle fut au plus

haut degré l'expression définitive d'une race chez qui la perfection de la forme humaine s'égalait presque au génie.



PARURE DES CHEVEUX.
Le ténia ou bandelette.
Peinture de vase.
(Collection Dawson.)

Il suffit de lire Ménandre et Aristophane pour constater quelle place énorme tenait à Athènes l'élément féminin, avec tout ce qu'il comporte de dominations apparentes ou secrètes. Les femmes vraiment y régnaient en souveraines, et il y avait longtemps qu'elles avaient rejeté la loi désuète qui les vouait à l'ombre du gynécée. Les épouses des archontes, aussi bien que leurs maîtresses, les riches bourgeoises et les hétaïres, les jeunes filles honnêtes et les pornées se rencontraient à visage découvert dans toutes les



ELLES RIVALISAIENT
DE PARURES.
Marbres. (Coll. Pourtalès.)

fêtes publiques, et, à l'heure qui précède le crépuscule, dans cette promenade fameuse du *Dromos* qui était le rendez-vous de toutes les élégances de la ville. Elles menaient le même train de fastueux orgueil, elles rivalisaient de parures, de tuniques peintes à la mode asiatique et de bijoux. Les unes en char ou en litière, les autres à pied suivies de leurs esclaves, elles captaient les regards enivrés des hommes, excitaient l'envie ou le désir. Xénophon nous apprend qu'il y avait à Athènes une magistrature singulière appelée *Gynécosme*, qui forçait les femmes à se parer somptueusement. La rigueur de ce tribunal était extrême; il imposait une amende de mille drachmes à toutes celles qui auraient osé paraître au dehors mal coiffées ou mal vêtues, et leur infligeait en outre la honte de voir leur nom inscrit sur un tableau qu'on exposait aux regards du peuple. « La sévérité de cette magistrature, ajoute naïvement l'historien, produisit



PARURE DES CHEVEUX.
Les perles.
Peinture de vase.
(Musée de Berlin.)

un grand mal auquel on ne s'était pas attendu, car les épouses introduisirent dans les familles un luxe ruineux, adoptèrent les modes les plus extravagantes et finirent par faire un abus si révoltant du fard que dans les rues on ne les distinguait plus des courtisanes *. »

Fut-ce pour protester contre cette concurrence des honnêtes femmes que Phryné la Thespienne, dont la beauté pouvait se passer d'artifices, adopta une manière d'être tout opposée? Elle dédaignait le maquillage, les robes richement peintes, les pierreries, les anadèmes et les joyaux. Seule parmi toute la foule des Athéniennes qui inventaient chaque jour de nouvelles parures, elle traversait la place publique, vêtue de la tunique béotienne sans ornements, et de l'himation, ce grand voile d'étoffe souple qui couvrait même ses cheveux et retombait jusqu'à ses pieds ; seule, elle ne bleuissait point ses paupières, et ne teignait point de pourpre ses lèvres assez rouges de son sang héliconien; seule, elle avait compris l'attrait de la simplicité et du mystère.

Dans Athènes ce fut une révolution; on s'écrasait au passage de la courtisane; on voulait apercevoir le peu qu'elle montrait d'elle, son pro-

* XÉNOPHON, *De l'Éducation*, liv. I.

fil pur, ses larges yeux et l'arc dédaigneux de sa bouche... Mais, bientôt, elle cessa tout à fait de sortir; elle se confina dans ses jardins et dans son palais, une villa aux colonnes doriennes située dans le quartier neuf du Céramique.

On raconte que Démosthène déjà vieux — peut-



DICTÉRIADES VULGAIRES.

Coupe de vase. (Collection Hope.)

être avait-il gagné une cause sur laquelle il ne comptait point — se rendit un soir à Corinthe pour y solliciter les faveurs de la célèbre Laïs. Mais la belle fille était capricieuse; elle préférait les étreintes des vigoureux éphèbes à celles des vieillards les plus éloquents; elle fit demander à Démosthène une somme tellement exorbitante

que celui-ci se retira en disant : « Je ne veux pas acheter si cher un repentir. » Phryné n'agissait point de la sorte ; elle n'avait ni préférence, ni dégoût. Peu lui importait que ses amants fussent jeunes ou vieux, séduisants ou laids ; elle ne cherchait point le plaisir, elle voulait seulement le donner. Artiste incomparable dans le drame aigu de l'amour, sa jouissance était seulement de vaincre. Elle savait bien que, passionnée, ardente, elle deviendrait semblable aux dictériades vulgaires qui dans les prostibules du Pirée haletaient aux bras des matelots. En se faisant courtisane, elle avait imposé silence à ses sens ; elle haïssait le « mouvement qui déplace la ligne », les rires et les pleurs convulsifs de la volupté ; aussi gardait-elle son divin prestige et l'attrait de sa beauté en tous points admirable, mais qui, au dire d'Athénée, « était admirable surtout dans ce que l'on ne voyait pas * ».

Il est certain que le culte, ou plutôt la culture, de cette beauté devait occuper tous les instants que la jeune Thespienne ne donnait point à l'amour. Orgueilleuse de son corps parfait, elle devait par tous les moyens possibles en augmenter chaque jour l'harmonie et la délicatesse. Si elle dédaignait les fards et les cosmétiques gros-

* Liv. XIII.

siers, elle n'en devait être que plus attentive à surveiller les moindres changements de cette argile constamment en travail dont est faite la chair féminine ; et, s'il était très difficile d'obtenir qu'elle ôtât son dernier voile, elle devait réserver sa nudité enivrante pour le tête-à-tête avec le grand miroir d'argent qui la reflétait tout entière. Là, Phryné, comme Narcisse devant l'onde d'Hippocrène, s'exaltait à sa propre contemplation ; et, se souvenant de son ingrate enfance, de son adolescence humiliée, et laissant son cœur déborder de joie, peut-être baisait-elle son image pour remercier les dieux de lui avoir accordé ce don souhaité de toutes les femmes : la pure, la triomphale Beauté.



LE MIROIR D'ARGENT.
Peinture de vase.
(British Museum.)

Au reste, elle semble avoir eu et gardé toute sa vie l'affection de ses camarades, les autres hétaïres d'Athènes, qui l'admiraient et ne la jalousaient point. Selon la coutume grecque, elle les réunissait quelquefois en des banquets d'où les hommes étaient exclus. C'étaient alors entre elles les confi-

dences et les expansions interminables des esclaves de l'amour qui, même échappées au joug du maître, portent partout comme un stigmate la préoccupation incessante de lui plaire. Phryné souriait en les écoutant ; son beau regard allait retrouver la mer violette qui, au delà des jardins plantés de grands rosiers pourpres, ondulait à l'infini vers l'Orient ; elle souriait : l'inquiétude



BANQUET DE FEMMES.

Peinture d'Euphronios. (Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

éternelle n'avait point pénétré dans son cœur, et le dieu de Thespies qui la protégeait avait laissé intacte sa sensibilité secrète.

Ce fut sans doute dans une de ces ripailles intimes que se place l'anecdote rapportée par plusieurs auteurs anciens : à la table de Phryné les courtisanes étaient assemblées comme une guirlande de fleurs éclatantes ; elles se reposaient des nourritures épicées dont se délectent les hommes, en mangeant les mille friandises agréables aux gosiers féminins : les croquettes de fleurs, les crèmes d'amandes, les fruits délicats, et en bu-

vant l'hydromel qui rend le teint luisant et clair. La douceur du soir entrait par la large baie ouverte ; les aromes du jardin se mêlaient à l'odeur musquée des fritures ; et les jeunes femmes, s'abandonnant au charme de cette heure de paresse, dégrafaient leurs gorgerins et dénouaient les rubans de leurs chevelures. Les seins lourds apparaissaient, pareils à de beaux fruits veloutés ; les boucles brunes ou blondes tombaient sur les épaules lisses ; sous les aisselles soigneusement épilées et creuses, telles des castagnettes de Lydie, les petites boules d'ambre jaune ne mettaient plus leur fraîcheur : elles roulaient sur la table, parmi les cratères et les coupes, y promenaient de tièdes relents de chair ; mais personne ne s'en troublait. On avait tiré au sort la royauté du festin, et c'était à Phryné qu'elle était échue ; elle commandait donc deux fois, et comme maîtresse de maison et comme souveraine éphémère. Elle aussi avait ôté de ses cheveux les bandelettes de pourpre et relâché les liens de sa tunique ; à la lueur mouvante des flambeaux, son beau visage et le galbe de son cou de déesse se révélaient dans leur immaculée splendeur.

— Il faut avouer, dit alors l'une des jeunes hétaïres, que notre reine nous dépasse toutes dans l'art de dissimuler les artifices de la toilette. Regardez-la. Ne dirait-on pas qu'elle sort de la piscine ?



LES ABLUTIONS SE POURSUIVAIENT.

Peinture d'une lékané. (Galerie de l'Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

— En effet, répondit Phryné ; je n'ai pas d'autre fard que celui-là. Jamais aucune composition savante n'a effleuré ma peau.

Et comme des murmures de doute s'élevaient de toutes parts, elle fit signe à l'enfant qui les servait de placer devant elle un bassin d'eau claire ; et largement elle s'en épongea la face.



ELLE AVAIT RELÂCHÉ LES LIENS DE SA TUNIQUE.
Marbre. (Collection Torlonia. Rome.)

— Et maintenant faites-en autant, ordonna-t-elle à ses compagnes.

Les courtisanes obéirent ; ce jeu les amusait déjà, et l'eau fraîche parfumée de serpolet qui oscillait dans les bassins de cuivre tentait leurs visages échauffés. Puis, chacune espérait peut-être découvrir en sa voisine quelque tare soigneusement cachée. Et à mesure que les ablutions se poursuivaient, l'eau claire dans les bassins de cuivre prenait les nuances fugitives de l'arc-en-ciel, tandis que les visages décolorés perdaient peu à peu leur éclat... Le rire frais de Phryné retentit comme au temps où, pieds nus, elle courait avec les pâtres sur les chemins herbeux de la Béotie. Elle seule sortait triomphante de ce singulier concours de beauté.

— Voyez, dit-elle, les yeux de la Thespienne ne mentent pas plus que ses lèvres.

L'anecdote, si elle n'est pas absolument authen-



ABLUTIONS.
Peinture de vase. (Ancienne collection du duc de Blacas.)

tique, marque du moins d'un trait assez expressif la physionomie de la fameuse hétaïre. De même qu'elle dédaignait les subtilités des rhéteurs et les phrases imagées des poètes, elle méprisait les supercheries vaines qui s'ajoutent aux rites

sacrés de la volupté. Son charme irrésistible émanait d'une puissance autrement redoutable, d'une puissance aussi antique que le monde : elle était seulement LA CHAIR !



LES SEINS LOURDS APPARAISSAIENT.
Peinture de vase. (Ermitage. Saint-Pétersbourg.)



ORGIE.

Coupe de Brygos. (Collection Faïna. Orvieto.)

IV

PHRYNÉ-*Charybde*, c'est ainsi qu'au bout de très peu de temps on avait surnommé la courtisane. L'esprit caustique des Athéniens excellait à placer ainsi à côté du nom des citoyens illustres l'appellation qui les définissait le mieux. Et Phryné, dont les coffres insatiables se remplissaient de tout ce qu'elle enlevait à la fortune publique, était comparée à ce gouffre de Sicile qui engloutissait tout ce qui avait l'imprudence de s'engager dans ses écueils.

Cependant, on ne lui en tenait pas rigueur.

Certains moralistes indulgents — comme il y en avait beaucoup à Athènes — prétendaient au contraire qu'en mettant à si haut prix ses faveurs elle avait réveillé dans la ville l'esprit de négoce, et qu'il était bon qu'on attisât ainsi l'ambition, la vanité, la sensualité des citoyens de la République. A cette époque, l'axe de la propriété commerciale s'était déplacé, et c'était Rhodes l'Opulente qui détenait pour un court instant la thalassocratie, c'est-à-dire l'empire des mers. C'étaient les agiles bateaux rhodiens qui sillonnaient la Méditerranée en tous sens, abordaient tous les rivages, touchaient tous les points du monde civilisé, et revenaient dans « l'île heureuse » chargés d'or brut et de trésors. Athènes avait cessé de tenir le premier rang dans l'énumération des grandes cités maritimes (6) et ses trois ports du Pirée, de Munychie et de Phalère ne contenaient plus que la moitié des vaisseaux qui s'y pressaient autrefois. Le goût des arts, le charme de cette vie facile avaient affaibli dans le peuple d'Athènes l'amour des périples lointains. A quoi bon s'embarquer, alors qu'il suffisait de prendre les rampes dorées de l'Acropole pour jouir du plus beau spectacle dont pouvaient s'enivrer des regards humains ! La ville avec ses temples, ses statues, ses portiques de marbre, et les oasis vertes de ses jardins, la ville avec ses éphèbes blonds, ses vierges au profil



ÉPHÈBES BLONDS.

VIERGES AU PROFIL DE DIANE.

Coupe de Peithinos. (Musée de Berlin.)

de Diane, ses femmes, ses athlètes et ses dieux, ne suffisait-elle pas à remplir du vin de la joie la coupe peu profonde où chaque mortel boit goutte à goutte sa vie ?

Phryné avait changé tout cela. Désormais tout jeune Athénien souhaitait de s'enrichir promptement pour posséder la créature merveilleuse et invisible dont on ne pouvait approcher que les mains ruisselantes d'or. On se figure qu'elle était le sujet principal des entretiens dans les gymnases, aux jardins du Koïlé, sur les bancs de pierre des allées d'Académos, partout enfin où se réunissait l'élite de la jeunesse athénienne. Avoir pénétré chez l'hétaïre, raconter son luxe digne d'une reine asiatique, énumérer les présents dont ses amants d'une nuit l'avaient comblée, devait être de la suprême élégance ; on s'en vantait autant que d'une victoire remportée sur le stade glorieux d'Olympie, en ces joutes équestres où les Athéniens se flattaient de faire courir les plus beaux chevaux de la terre. Mais les riches étrangers, les « métèques » qui venaient à Athènes jouir de la vie opulente, Égyptiens, Syriens, Italiotes, dont les talents et les mines ne se comptaient plus, c'étaient ceux-là surtout qui fréquentaient le palais de la courtisane. Et orgueilleux, le sourire aux lèvres, laissant traîner dans la poussière leurs manteaux brodés de lotus, ils disaient à demi-voix des choses

qui faisaient monter aux joues des moins fortunés la pâleur froide du désir.

Ainsi Phryné-Charybde attirait-elle à soi toutes les aspirations errantes des hommes. On assurait



COMPLAISANTS ÉPHÈBES.
Coupe de Peithinos. (Musée de Berlin.)

même que le marché des complaisants éphèbes aux yeux peints, à la peau soyeuse, en était tombé en discrédit. Et cela encore contentait les moralistes. Il était temps que le souffle d'une femme balayât cette corruption dont toutes les classes avaient fini par être envahies. En vain Solon, dans ses *Constitutions*, avait-il préconisé l'amour des

belles hétaïres comme « le moyen le plus efficace pour lutter contre le vice masculin ». Sagesse inutile ! Mais Phryné était apparue et le courant des passions malsaines s'était détourné, et une grande flamme brûlait des profondeurs de la ville vers l'idole souriante et charnelle, dont tout adolescent rêvait de baiser les beaux pieds nus.

Il semble que, parvenue au comble de la fortune et ne sachant plus que faire de ses trésors, Phryné ait convoité une couronne plus glorieuse. C'était le moment où Alexandre le Grand, tout jeune encore mais impatient de conquêtes, venait de succéder à son père Philippe. La Macédoine était pour lui un royaume trop étroit : il lui fallait mesurer son ardeur et la force de son génie avec des puissances rivales. Vivre dans la paix lui eût semblé déchoir. Ce fut sur Thèbes de Béotie qu'il porta d'abord son premier élan. Cette ville, longtemps rivale d'Athènes, mais maintenant coalisée avec elle contre le péril nouveau qui les menaçait toutes deux, était une des plus puissantes parmi les métropoles de la Grèce. Pausanias nous apprend que son enceinte de murailles, sur laquelle s'ouvraient sept portes d'airain, mesurait quarante trois stades ; qu'elle possédait des monuments admirables, une statue colossale d'Hercule Protecteur, un temple dédié à Apollon Isménien,

et une figure de Mercure debout, sculptée par Phidias. La bravoure des Thébains, de même que leur rudesse, était proverbiale, et le fameux



ÉPHÈBE JOUANT DE LA DOUBLE FLÛTE.
Coupe de Brygos. (Collection Faïna. Orvieto.)

« bataillon sacré », composé de trois cents jeunes gens élevés en commun et nourris dans la citadelle, avait longtemps passé pour invincible. Une proie si difficile devait tenter l'âme héracléenne d'Alexandre, qui prétendait porter lui-même dans

ses veines le sang du héros. Démosthène le raillait et le traitait d'enfant agité ; « l'enfant agité » allait montrer que désormais il faudrait le considérer comme un homme. En posant le siège devant la ville de Cadmus, il exhorta ses soldats à



LUTTE ÉMOUVANTE.

Peinture d'une coupe. (Collection Bourguignon. Naples.)

ne pas fléchir. Les Thébains, d'ailleurs, avaient déclaré qu'ils n'accepteraient aucune merci, et déjà ils se ruaient sur les remparts et prenaient l'offensive avec une fureur tout antique. Cette lutte fut une des plus émouvantes que nous ait rapportées l'histoire. On sait comment Thèbes fut enlevée et détruite de fond en comble : les corps de six mille citoyens passés au fil de l'épée : tous

les autres habitants emmenés en esclavage; tous les monuments brûlés ou anéantis à coups de hache; — et, sur ce vaste champ de ruines, une seule maison, petite et basse, restée debout : celle où était né le poète Pindare, et qu'Alexandre, par



LES ATHÉNIENS LÉGERS.
Peinture de vase. (Ancienne collection du duc de Blacas.

une coquetterie de vainqueur, avait ordonné qu'on respectât.

Il est facile de comprendre quelle angoisse dut saisir Athènes à cette nouvelle. Après avoir subi elle-même les horreurs de la guerre Médique, elle voulait, elle recherchait la paix, — la paix favorable aux arts, au bien-être, au progrès de la science, aux nobles émulations de l'esprit. L'olivier de Minerve, que la déesse de ses mains secou-

rables avait planté sur l'Acropole, lui était plus cher que tous les lauriers de Mars. Mais que rêvait Alexandre après ce premier exploit ? N'allait-il pas essayer d'anéantir Athènes comme il avait anéanti Thèbes, et porter une main sacrilège sur cette reine de beauté qui était l'ornement du monde ?...

L'ouragan avait passé ; le jeune conquérant tournait ses pas vers l'Asie, après avoir exigé seulement des archontes l'exil de l'orateur Charidème (7), qui, avec Démosthène, avait été un de ses plus énergiques censeurs. Et les Athéniens légers reprenaient déjà le rythme de leur vie de dilettantes. Seule peut-être, Phryné gardait saignante en son cœur la blessure faite à sa contrée natale. Thèbes détruite, c'était la Béotie tout entière découronnée, c'était le lien qui unissait entre elles les autres villes de la Confédération béotienne — Tanagre, Thespie, Éleuthère, Platée — tombé en poussière et laissant désormais une menace d'anarchie ou de décadence flotter sur cette terre sacrée des Aones. Personne, cependant, ne bougeait ; personne ne parlait de relever promptement ces ruines... Cela coûterait un tel effort héroïque ! Il faudrait tant de mines d'argent, tant de statères d'or, pour faire renaître une seconde Thèbes semblable à la première et munie des mêmes formidables défenses ! Il faudrait tant de



NUITS D'ORGIE.

Peinture de vase. (Collection Hope. Deepdene.)

maçons pour rebâtir ses murailles, tant d'ingénieurs pour rétablir ses canaux, tant d'architectes pour dessiner le plan de ses temples, tant d'artistes pour les orner de statues et de fresques aux vives apparences !... Plutôt que de tenter ce tour de force irréalisable, la Grèce indifférente gardait cette plaie ouverte à ses flancs...

Alors Phryné sortit de son silence. Elle avait réfléchi. Son dessein était mûr : ces richesses inutiles dont elle ne savait plus que faire, ces trésors qui dormaient au fond de ses coffres comme des bêtes enchaînées, elle allait en créer cette chose frémissante et féconde : la vie d'une grande cité. Grâce à elle, Thèbes reprendrait sa place au soleil... Orgueilleux Alexandre ! Tu avais cru pouvoir effacer de la Terre cette rivale de la Macédoine qui gênait tes ambitions. Tes soldats avaient égorgé et pillé sans merci, et mêlé avec le sang des vaincus la poussière blanche des marbres. Mais de ce ciment épais et gras, de ce fumier où ton talon de vainqueur brutal avait enfoui l'opprobre d'un peuple, une fleur magnifique sortirait, une fleur plus éclatante et plus fraîche dont s'étonneraient les générations des hommes. Et ce miracle, ce serait une courtisane qui l'accomplirait...

Phryné avait fait parvenir aux Béotarques chargés des intérêts de la Confédération sa propo-

sition généreuse. Elle n'y mettait aucune réserve ; elle s'engageait à fournir jusqu'à la dernière drachme l'argent nécessaire à la reconstruction de la ville ; elle demandait seulement que sur les portes d'airain on inscrivît cette formule laconique : « Thèbes détruite par Alexandre, reconstruite par Phryné la Thespienne. »

Et elle attendit, prête à tenir sa promesse. Le sacrifice qu'elle s'imposait, elle qui certainement avait eu depuis sa tendre jeunesse le vertige, l'éblouissement de l'or, elle qui n'avait posé d'autre but devant sa vie que de s'enrichir, ce sacrifice d'une fortune acquise par l'incessant abandon d'elle-même à tous paraîtrait inexplicable, si on s'en tenait à la simple logique des choses. Mais pénétrons plus avant dans les arcanes secrets de ce cœur ; comme dans un beau fruit, un ver s'y est glissé, qui le ronge et le dessèche : Phryné est riche, elle est admirée, elle est enviée; tous ses désirs sont satisfaits ; il ne lui manque qu'une chose : le respect qui est accordé aux autres êtres, à tous ceux qui ne sont pas déchus ; et elle rêve de faire de cet or qui a payé sa honte l'instrument de sa réhabilitation ; elle veut jouer un rôle dans cette société humaine, où jusqu'à présent elle n'a été considérée que comme un objet méprisable. Elle veut l'estime des hommes.

Mais voici ce que la société lui répond par la bouche des Béotarques :

« Non, courtisane, nous ne voulons pas de ton or. Ton or souillerait la citadelle de la ville, le lit des chastes épouses, l'épée des héroïques soldats, le temple où repose la divinité ; il corromprait



ORGIE.

Coupe d'Euphronios. (Musée de Cracovie.)

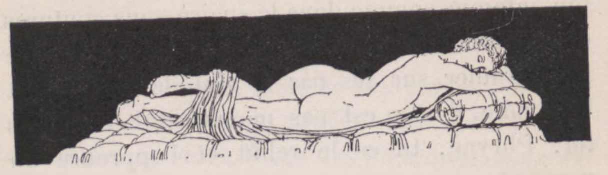
l'eau fraîche des sources, où les jeunes filles vont baigner leurs pieds ; il salirait jusqu'aux mains sordides des mendiants qui le soir errent de porte en porte, réclamant l'aumône du pain. Nous ne voulons pas de ton or, l'or de tes nuits d'orgie et de tes baisers impudiques. Garde ton ver dans le cœur ; nous garderons notre blessure. »

Retourne, hétaïre, à ton vomissement ! Roule-toi aux bras de tes amants, enveloppe-toi dans

ton infamie comme dans le suaire sans coutures dont on revêt les morts au cercueil. Alexandre peut traîner sur ses pas le viol, le meurtre et l'incendie, il n'en est pas moins un héros. Mais toi, Phryné, tu es le rebut et l'opprobre du monde !



BAIGNEUSE RATTACHANT SA SANDALE.
Marbre. (Musée impérial de Vienne.)



LA BEAUTÉ PLASTIQUE.

[HERMAPHRODITE.]

Marbre. (Musée du Louvre.)

V

D'APRÈS des calculs d'Éméric-David, qui paraissent assez exacts, le sculpteur Praxitèle devait avoir vingt-six ans lorsqu'il conçut sa grande passion pour l'hétaïre. C'était vers le milieu de la cent onzième olympiade, par conséquent très peu de temps après la prise de Thèbes, qui correspond à la deuxième année de ce même cycle (335 avant Jésus-Christ).

Le jeune Praxitèle n'avait pas encore atteint cette renommée qui devait porter son nom à tous les confins de la terre. Il était cependant presque célèbre, puisque Pausanias relate qu'à la mort de Philippe, Alexandre, devenu roi de Macédoine, hésita un instant à lui confier le soin d'élever sa statue. « Mais, ajoute l'historien, le

nouveau roi lui préféra Lysippe, dont la réputation était mieux assise. » Lysippe, en effet, s'était, dès la cent deuxième olympiade, illustré dans la statuaire gymnique, en sculptant différentes figures d'athlètes, notamment celle de Pyrrhus d'Élée; et, malgré les systèmes chronologiques de Winckelmann et de Heine, il est à peu près établi maintenant qu'il a précédé Praxitèle d'une vingtaine d'années dans la carrière artistique. Ce fut donc lui qui bénéficia du fameux édit par lequel Alexandre confiait « au seul Apelle le soin de peindre son image, au seul Pyrgatèle celui de la graver sur les pierres précieuses, et au seul Lysippe celui de l'exécuter en bronze ».



ATHLÈTE.
L'*Apoxiomenos* de Lysippe.
Marbre. (Musée du Vatican.)

On conçoit que cette préférence dut attrister comme une injustice l'âme déjà glorieuse de Praxitèle. Il venait d'achever la suite des bas-reliefs qui, au témoignage de Strabon, couvraient presque en entier l'autel du nouveau temple d'Éphèse ; il avait aussi exécuté pour l'Acropole cette délicate figure de *Diane Brauronia*, dont la grâce jeune et souple contrastait si étrangement avec les imposantes et froides divinités que Phidias avait évoquées dans l'ivoire

et l'or. On disait de lui qu'il allait renouveler l'art grec, et y ajouter une sensibilité inconnue des maîtres du passé. On attendait... et les regards de tous les Athéniens, amoureux de la beauté plastique, se tournaient vers lui.

Phryné ne pouvait ignorer les espérances que l'on fondait sur le jeune émule de Lysippe. Elle savait que dans son atelier d'autres œuvres se préparaient en silence; que sa maîtresse Cratina, celle-là même dont saint Clément d'Alexandrie dans les *Stromates* confirme l'existence, lui servait de modèle pour de nouvelles statues de femmes ou de déesses; que de tous côtés les jeunes Grecques aux belles formes, les filles du peuple et les jolies esclaves allaient s'offrir pour poser devant lui et gagner ainsi quelques drachmes généreusement payées. Néanmoins, Praxitèle devait en être encore à chercher sa voie; il ne s'était pas entièrement dégagé des influences de l'école; la formule définitive où se fixerait son génie ne lui était pas apparue. Phryné savait tout cela, et que dans un des faubourgs d'Athènes, pendant que sa beauté à elle enivrait de fastueux amants, un artiste, ce fils préféré des dieux, peinait son labeur et était aux prises avec la chimère décevante et captieuse de l'idéal. Alors un matin, comme le soleil, ce « rouge taureau du jour », quittait les prairies humides de l'Eubée, et com-

mençait à dorer de ses reflets les sommets de l'Acropole, Phryné sortit de son palais et simplement se rendit chez Praxitèle.

Ce dut être un ravissement pur, une minute



LES JEUNES GRECQUES AUX BELLES FORMES.
Peinture de vase. (Musée du Louvre.)

d'émotion sublime. L'artiste et la courtisane face à face, ardents et jeunes, n'avaient pas songé d'abord à autre chose qu'au geste ancestral de l'amour. Mais de cette étreinte devait naître toute une génération de chefs-d'œuvre...

Maintenant Phryné ne sentait plus sur sa poitrine le poids étouffant du déshonneur !... Elle se moquait du mépris des Béotarques et de l'indignation des femmes honnêtes. Elle avait fait cette chose magnifique, elle, l'hétaïre la plus chèrement cotée de la Grèce, de se donner pour rien à un homme parce que cet homme était un artiste ; la Beauté et le Génie avaient échangé ce pur et divin baiser, dont le Christ lui-même devait dire qu'il rachète et absout les plus viles turpitudes des pécheresses. Son âme était lavée par l'eau du torrent ; elle pouvait relever la tête et respirer librement. Cet allégement, cette force, cet orgueil que donne l'amour, elle les ressentait dans tout son être. Elle marchait, environnée de ce nimbe qui la faisait sainte et auguste. Être la maîtresse de Praxitèle, l'inspiratrice de son génie, l'amie patiente qui attend, qui écoute, qui sourit ; celle qui retrouve la simplicité de l'adolescence dans les chemins où l'on s'en va deux à deux cueillir de puériles fleurs, et celle encore qui, maternelle, protège la faiblesse de l'homme, sachant que, pour produire l'œuvre difficile, il a besoin de la caresse de ses regards ! Voilà ce que Phryné était devenue.

Quant à Praxitèle, on peut deviner quelle extase devait être la sienne : il tenait enfin, il possédait la chair palpitante et docile, le modèle incomparable que jusqu'à présent il avait vainement cher-

ché. Cette sensualité double qui circulait dans ses veines avec son sang et qui fait le tourment de tous les artistes, cette sensualité double qui tend vers un but unique, il trouvait cette fois la plus magnifique occasion de la satisfaire. Dans l'atelier encombré des archaïques figures d'Assyrie ou d'Égine, des sévères images de pierre ou de bronze où toutes les époques, tous les styles sont rapprochés, voici Phryné nue et souriante devant lui. Elle lève ses bras, elle infléchit son torse d'une harmonie si suave, elle se courbe, se tourne, se redresse... C'est Aphrodite, la volupté du monde ; c'est la vierge Artémis surprise sans voile au bord de la source où la guette le chasseur Endymion ; c'est la victorieuse Nikè, dont le sourire triomphe des embûches du Destin ; c'est la Femme, éternelle et divine, qui pour être adorée n'a pas besoin de porter le nom d'une des déesses



ELLE LÈVE SON BRAS.
Marbre.
(Musée du Louvre.)



ELLE INFLÉCHIT SON TORSE.

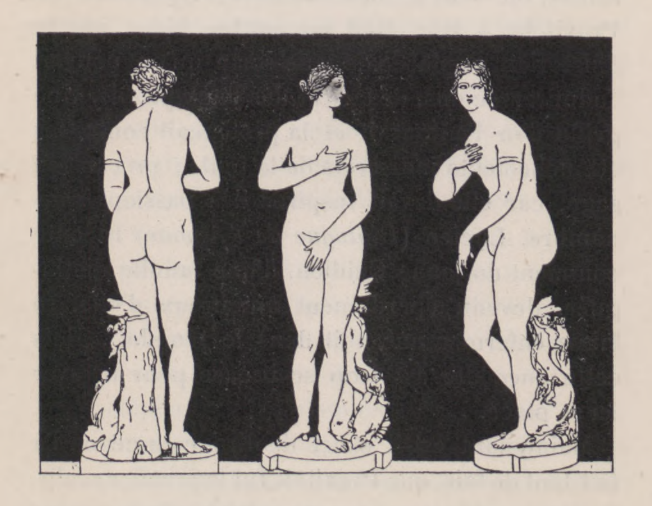
Marbre. (Musée Chiaramonti. Rome.)

de l'Olympe. Et Praxitèle s'enivre de cette joie excitante de créer ; il oublie même la griserie des baisers charnels pour cette supérieure ivresse ; il travaille, il anime la matière, il fait vivre la froideur du marbre. Il est sûr désormais que de ce tourment obscur qu'il portait dans ses entrailles va sortir la réalisation de son génie.

L'énumération des œuvres du grand artiste a été faite bien des fois ; elle est longue et infiniment glorieuse ; mais il est à remarquer que l'exécution de ses plus grands chefs-d'œuvre correspond à l'époque de sa liaison avec Phryné. Ce sont d'abord les deux statues de la courtisane elle-même mentionnées par Callistrate, et qui furent placées, l'une dans le temple de Delphes (celle-ci en bronze), l'autre dans le temple de Thespies (celle-là en marbre) ; puis les deux fameuses Vénus de Cos et de Cnide, qui étaient, elles aussi, la reproduction fidèle des traits de la courtisane. Une scolie de saint Clément d'Alexandrie peut faire supposer, cependant, que Cratina, qui avait été avant Phryné la maîtresse de Praxitèle, posa pour l'ébauche de la Vénus de Cnide ; mais tous les auteurs anciens sont unanimes à reconnaître que Phryné en fut le définitif modèle.

Pline raconte l'histoire de cette admirable Vénus de Cnide, dont il assure qu'elle était « le plus bel

ouvrage, non seulement de la Grèce, mais encore du monde entier. » Elle était destinée d'abord au temple de Cos ; mais les prêtres et les habitants de la ville se troublèrent devant cette nudité si



VÉNUS DE CNIDE.

Dos, face, profil. Variante de la statue de Praxitèle.

Marbre. (Tribuna de Florence.)

étrangement voluptueuse, et ils demandèrent à l'artiste d'exécuter pour eux une seconde image de la déesse, voilée d'une draperie à mi-corps. Les Cnidiens, moins scrupuleux que leurs voisins et mieux habitués, sans doute, aux mollesses des

cultes de l'Asie Mineure, achetèrent alors cette première Vénus, qu'ils placèrent dans la cella de leur temple, où elle attira bientôt une foule de visiteurs. « De tous les côtés de la Terre, dit Pausanias, on vient à Cnide admirer l'Aphrodite de Praxitèle. » Elle était en marbre blanc, ajoute l'historien, et placée de telle sorte qu'on pouvait l'admirer de dos, de face et des deux profils. Une grille d'or l'entourait et la protégeait contre les attouchements indiscrets de la foule ; précaution sage, car elle devait inspirer des passions sans nombre. Lucien (*Dialogue de l'Amour*) raconte comment un jeune Cnidien, d'une famille distinguée, devenu éperdument amoureux d'elle, se laissa enfermer une nuit dans le temple... Mais cette anecdote est trop scabreuse pour trouver ici sa place.

Maintenant est-il exact de dire, comme on l'a fait tant de fois, que Praxitèle fut le premier sculpteur grec qui ait osé montrer la forme humaine dans sa vérité ? Non, sans doute ; et dans la seule Acropole d'Athènes Beulé cite un certain nombre de figures entièrement nues dues au ciseau de Phidias et de ses élèves, notamment une *Vénus*, deux *Éros* et une représentation symbolique de l'Ilissus. Les Précurseurs eux-mêmes, ces grands artistes rigides et réalistes du sixième siècle, avaient laissé toute une série de statues d'athlètes, de dieux et

de déesses, qui étaient l'exacte reproduction du corps humain. Mais Praxitèle fut très probablement le premier à lui donner cette morbidesse, cette vénusté, cette souple et provocante séduction et, selon l'expression de Lucien, « cette vie sourde et prête à se manifester du marbre amolli », qui avait troublé si fort les honnêtes habitants de Cos et qui attira à la Vénus de Cnide l'outrage que rapporte le spirituel auteur des *Dialogues*. Et ce qui apparaît aussi comme à peu près acquis d'après les importants travaux faits depuis une soixantaine d'années sur la statuaire grecque, c'est que Praxitèle fut aussi l'un des premiers à se servir du marbre pur, sans le surcharger d'aucun ornement, du marbre blanc et nu, tel qu'il sortait des carrières de Paros. Avant lui, c'était la sculpture chryséléphantine qui dominait, même au Parthénon, où régnait l'admirable *Athenaïa* d'ivoire et d'or de Phidias ; presque tous les artistes polychromaient leurs statues, les enveloppaient de feuilles de métal, ou les ornaient d'orfèvreries précieuses. Lysippe lui-même ne laissait pas sortir une seule statue de son atelier, sans l'avoir confiée auparavant à son ami Apelle pour qu'il la revêtît d'un enduit dont ce peintre célèbre avait le secret. Pline va jusqu'à prétendre que Phidias ne travailla jamais le marbre, ce qui évidemment est exagéré. Mais ce que l'on peut déduire de cette

assertion, comme l'a fait M. Boutmy [*], c'est que Phidias fut le dernier des grands artistes grecs qui ait été de préférence un « toreuticien », c'est-à-dire un orfèvre dans le genre colossal, tandis que Praxitèle fut le premier à associer ces deux choses qui semblent vouées à de secrètes et profondes harmonies : la nudité de la chair et la nudité du marbre.



LE FAUNE DE PRAXITÈLE.
Marbre. (Musée du Vatican.)

C'est Phryné sans doute qui posa aussi pour son amant cette *Jeune Femme s'ajustant une couronne*, emportée à Rome par Caligula, et dont les bras soulevés dégagent et exaltent l'orgueilleuse nudité des seins; — et c'est elle encore qui lui inspira l'idée originale de ces deux statues qui se faisaient pendant sur une promenade publique d'Athènes : *l'Honnête Femme qui pleure* et *la Courtisane qui rit*.

On dit que pour remercier Phryné de lui avoir si souvent servi de modèle, Praxitèle lui offrit un jour de choisir parmi les chefs-d'œuvre de son atelier celui qui la séduisait davantage. La courti-

[*] *Le Parthénon*.

sane hésita longtemps entre deux figures d'adolescents grandis, presque des hommes, à qui l'artiste avait prêté la même inimitable grâce : c'était l'exquis *Faune* en marbre qui fut placé plus tard dans la rue des Trépieds, à Athènes, et surnommé le *Periboctos* à cause de sa beauté, et un *Éros* de marbre aux ailes d'or. Elle se décida pour ce dernier, et n'eut pas à se repentir de son choix. Cet *Éros,* au témoignage des contemporains, était surtout merveilleux par l'expression adorable de son visage. « Il penchait un peu sa tête pensive et souriait doucement. » Une épigramme de l'Anthologie, attribuée à Palladore, le dépeint ainsi : « Cet Amour est nu ; voyez comme il est doux, comme il sourit. C'est qu'il n'a ni son arc, ni ses traits méchants ; mais dans ses mains il tient un dauphin et une fleur : dans l'une la Mer, et la Terre dans l'autre. » Une autre épigramme de Simonide : « Cet Amour dont il a subi la force, Praxitèle en a tiré l'image de son propre cœur. » Une autre de Léonidas : « Les Thespiens n'ont de culte que pour l'Amour, le fils de Cythérée, et ils ne l'honorent pas sous une autre forme que celle



L'ÉROS DE PRAXITÈLE.
Marbre.
(Musée du Vatican.)

où il s'est révélé à Praxitèle. L'artiste, qui l'avait vu dans les yeux de Phryné, l'a reproduit dans la statue dont il lui a fait hommage. »

Par une touchante manifestation de sa piété envers sa ville natale, Phryné voulut offrir à son tour au temple de Thespies l'admirable *Éros* que lui avait donné Praxitèle. Lucien rapporte qu'il y remplaça la primitive image du dieu, et qu'il était considéré comme l'objet le plus précieux du temple. Plus tard, il fut emporté en Italie, et, si l'on en croit Cicéron, gardé précieusement par Verrès qui l'avait enlevé, nous dit-il, à un riche citoyen de Messine ; -- ce même Verrès qui fut condamné à l'exil et à la mort pour n'avoir pas voulu céder au triumvir Marc-Antoine deux magnifiques vases de Corinthe ! Plusieurs répliques de ce chef-d'œuvre existaient dans l'Antiquité ; on en cite une que possédait Glycère la courtisane *. Est-ce une des ces répliques, est-ce une copie du précieux *Éros* de Thespies, dépouillé de ses ailes d'or, qu'aujourd'hui encore on peut admirer au Vatican sous le nom du *Cupidon Antique*? Ne

* Glycère, la petite bouquetière de Thespies, était devenue la maîtresse du poète Ménandre. A ce propos, Athénée rapporte qu'un des amis du poète, croyant le flatter, avait exalté les mérites de « la bonne Glycère » ; mais Ménandre, bourru, répliqua : « Il n'y a pas de bonne courtisane. »

soyons pas trop pressés d'affirmer ou de nier, et contentons-nous d'imaginer ce que devait être la beauté de l'*Éros* véritable, tel qu'il sortit des mains mêmes de Praxitèle, puisque ce qui en est resté à travers les siècles nous donne une si poignante émotion d'art.



VÉNUS.

Monnaie de Cnide.



BAPTES CÉLÉBRANT LEURS ORGIES.
Coupe d'Euphronios. (Musée de Berlin.)

VI

Phryné-*Aphrodite*, ce surnom remplaçait désormais celui de Charybde par lequel on avait raillé la cupidité de la courtisane. Praxitèle avait fait d'elle une seconde Vénus et l'avait désignée ainsi à l'adoration des foules; et très vite elle s'était habituée à ce rôle pour lequel vraiment il semblait qu'elle fût née.

Ici se place la partie la plus mystérieuse, la plus impénétrable de l'existence de la Thespienne, celle qui devait amener contre elle cette fameuse accusation d'impiété qui faillit lui coûter la vie. On sait qu'à cette époque l'infiltration des cultes

étrangers — en particulier ceux de l'Asie Mineure — commençait à corrompre la Grèce. A côté de la religion officielle et tout intellectuelle de Minerve-Parthénos, la Vierge invincible, il existait dans Athènes sous le nom de *thiases* des sociétés secrètes dont les membres se réunissaient pour célébrer les rites impurs du Sabazios lydien et de la Cotytto phrygienne (8). Dès la fin du cinquième siècle, le poète Eumolpe, ce rival parfois heureux d'Aristophane dans la comédie ancienne, avait composé une pièce satirique, *les Baptes*, dans laquelle il tournait en ridicule les adeptes de ces sectes secrètes. Mal lui en prit d'ailleurs, car il fut jeté à l'eau nuitamment, et l'on accusa même Alcibiade d'avoir préparé cette vengeance. Plus tard, les mêmes sociétés secrètes, les mêmes pratiques clandestines, se propagèrent à Rome. Juvénal, avec sa verve cinglante, en a tracé un inoubliable tableau : « On sait à présent, dit-il, ce qui se passe dans ces assemblées quand la trompette agite ces Ménades et qu'également ivres de son et de



CULTES ÉTRANGERS.
Danse d'Atys.
Marbre. (Musée du Louvre.)

vin elles font voler en tourbillons leurs cheveux épars... Là rien n'est feint : les attitudes y sont d'une telle vérité qu'elles auraient enflammé le vieux Priam et l'infirme Nestor. » Puis, dans une autre satire, il rejette la responsabilité du mal sur cette Grèce à laquelle les Latins avaient presque tout emprunté : « Ainsi, conclut-il, les Baptes célébraient dans Athènes, à la lueur des flambeaux, leurs nocturnes orgies et par des danses lascives fatiguaient leur Cotytto *. »

Phryné était-elle réellement affiliée à l'une de ces *thiases*, et faisait-elle célébrer chez elle les mystères asiatiques, en se réservant le rôle de Cotytto, ou se contentait-elle d'un simulacre? Il serait difficile de le dire. Toujours est-il que certaines nuits son palais se remplissait de gens aux allures mystérieuses qui venaient sans doute adorer sous ses traits l'impure déesse phrygienne. Et sans doute aussi Praxitèle, amusé de voir sa maîtresse ainsi déifiée, réglait-il lui-même les détails esthétiques de ces fêtes. Que s'y passait-il ensuite? Probablement des choses moins scandaleuses qu'on pourrait le supposer, mais dont l'attrait se doublait de toute cette mise en scène savante qui les enveloppait. Essayons de soulever un coin du voile.

* Sat. II et VI.



BAPTES-SATYRES ET MÉNADES.

Coupe de Brygos. (Cabinet des Médailles. Paris.)

On voit le palais de la courtisane, orné dès le seuil des plus précieuses mosaïques. Des Nubiens muets au torse lisse sont étagés sur les degrés du péristyle et tiennent au-dessus de leur tête des globes d'amiante étincelants qui projettent leur vive clarté jusque dans la rue. Les jardins eux-mêmes sont remplis de ces lampadaires vivants dont s'illuminent les feuillages; des jets d'eau parfumés irisent l'air de leurs gerbes multicolores et retombent dans des vasques de bronze où des Naïades renversées bombent leurs ventres ruisselants. Un silence mystérieux, tel celui d'un temple que baigne le clair de lune, plane sur toute la demeure; la terrasse qui domine la mer est entièrement sombre sous son vélum de pourpre; seule une statue de marbre d'une éblouissante blancheur marque cette place de sa nudité sacrée.

Pour entrer cette nuit chez Phryné, il faut prononcer une formule convenue d'avance. L'esclave qui se tient en haut des degrés incline la tête et reçoit les secrètes paroles; alors un autre esclave écarte la draperie qui masque la première salle. Là c'est encore du silence et du mystère. Entre les colonnes peintes de fines arabesques, d'énormes brûle-parfums simulant des bêtes bizarres laissent échapper de leurs flancs la fumée des aromates. Ces odeurs lourdes prennent à la gorge et y

déposent une irritante âcreté. Mais plus loin ce sont des roses effeuillées en masse qui couvrent la mosaïque; et voici qu'une musique éthérée, fragile, qui semble provenir d'instruments de cristal, mais dont le rythme est une morsure, s'élève peu à peu comme un spasme ou comme un sanglot. C'est Marsyas exhalant son dernier souffle; c'est l'âme douloureuse et sensuelle, passionnée et vibrante, de l'homme-artiste déchirée par les griffes jalouses du dieu. Duel antique renouvelé sans cesse! Les hôtes de Phryné, cette nuit, goûteront, avec les plaisirs d'un spectacle voluptueux, l'angoisse éternelle de la vie qui veut rompre ses entraves et réaliser toutes ses forces secrètes.



MARSYAS EXHALANT SON DERNIER SOUFFLE.
Marbre.
(Musée du Louvre.)

A mesure qu'on avance, plus d'obscurité se fait dans les salles où d'habitude on circule librement parmi les rires et la clarté. La dernière, transformée en sanctuaire et tendue de draperies écarlates, est éclairée seulement par une unique lampe pendue à la voûte; et derrière cette lampe, sur un trône, Phryné est assise comme une idole abyssine; ses épaules, ses seins sont surchargés de pierreries ; son visage

étroit, dans lequel ses yeux verdâtres brillent comme des gemmes, est entouré d'une bandelette de pourpre; on ne voit pas ses cheveux; on ne voit pas son corps, qui disparaît sous des étoffes pré-



LES AFFILIÉS DANS LEURS ROBES DE FEMME.

Peinture d'une amphore de Nola. (British Museum.)

cieuses; seuls, ses pieds nus, rejoints sur un escabeau, révèlent la beauté pâle de sa chair. Et son immobilité est telle, si hiératique est le geste de ses bras joints aux deux chambranles du trône, qu'on la croirait habitée déjà par la majesté divine.

Les affiliés, dans leurs robes de femme, se sont

placés autour d'elle. Ils sont debout et quelques-uns appuient leurs épaules aux grandes urnes de



LA MUSIQUE S'ANIME.
JOUEUSE DE DOUBLE FLÛTE.
Bas-relief. Marbre. (Villa Ludovisi. Rome.)

porphyre où s'enlacent des serpents d'or; un peu de tremblement les agite ; ils savent que devant cette Cotytto vivante, resplendissante de filigranes

et de joyaux, devant cette déesse dont la beauté restera voilée pour eux jusqu'à la fin, toute une cohorte légère et lascive de jeunes filles vêtues de cyclas transparentes va venir danser les figures sacrées. Et comme la musique s'anime, comme les voix humaines se mêlent aux accords stridents des harpes, tout à coup, avec des guirlandes et des flambeaux, elles entrent, les jeunes danseuses, exaltées, sauvages et déjà possédées de la fureur divine. Ce sont presque des enfants, mais ce ne sont plus des vierges ; elles savent tout de l'amour et du désir ; leur chevelure ronde et courte, pareille à celle des éphèbes, boucle sur leur cou ; leurs épaules sont étroites, et leurs seins si menus qu'on dirait des églantines en fleur ; mais dans leurs reins souples, dans le balancement de leurs hanches bientôt nubiles, la volupté couve comme un feu ; et leurs mains expertes, en se passant les flambeaux, en nouant et dénouant les guirlandes, s'attouchent, légères, et font courir entre elles le fluide frémissant de la vie. Encore un tournoiement, et les jeunes corps enlacés essaieront des pâmoisons vaines ; les flambeaux éteints seront jetés sur le sol, les guirlandes foulées aux pieds exhaleront l'odeur amère des fleurs blessées. C'est l'instant où dans les véritables mystères de la Cotytto phrygienne on prononçait la formule sacramentelle : « Il est temps d'introduire les

hommes. » Mais chez Phryné, sans doute, on se contente des gestes rituels, de la musique et des parfums. Le fond de sauvagerie brutale, d'exaspération frénétique, dont sont faites les religions asiatiques, ne saurait convenir à l'eurythmie athénienne. Ici c'est un spectacle, rien de plus sans doute, l'imitation élégante des plus formidables mystères, parce qu'il plaît à la courtisane d'être adorée.

Cependant, les portes ont été ouvertes sur la clarté des jardins ; Phryné est descendue de son trône pour monter sur une chaise à dossier élevé que portent les quatre plus jeunes des Baptes ; et le cortège s'organise à travers les allées profondes jusqu'à un reposoir, dont le dôme ajouré, fait de fleurs de népenthès tressées ensemble, est surmonté d'un phalle d'ivoire et d'or. Le symbole primitif, entouré de torches luisantes, rayonne comme un phare au-dessus de tout ce qui se meut, de tout ce qui s'agite, de tout ce qui se balance dans ces jardins parfumés. Et la courtisane, placée au centre du dôme comme la Cotytto impudique, semble porter ainsi sur son front le signe de sa victoire sur le monde. Elle est le principe féminin divinisé ; elle est l'attrait souverain, la force profonde, la Nature passive en qui se renouvelle sans cesse la vie ; — et ce symbole sur le front glorieux d'une idole marque le règne de la Femme

que toutes les théologies antiques ont annoncé.

Devant Phryné, les petites danseuses aux chevelures rondes font brûler maintenant les larmes d'ambre et de myrrhe ; d'un geste rapide, leurs corps frêles penchés sous la cyclas transparente, elles élèvent et abaissent les encensoirs, dont les chaînettes de métal font un bruit susurrant et doux. Mais la musique, cachée dans les bosquets de térébinthes, couvre ce glissant murmure, et des voix aiguës d'adolescents dont on ne voit pas les visages, des voix androgynes où passe une poignante inquiétude, montent, montent dans la nuit, clament éperdument les strophes de l'hymne mystique. Les Baptes sont secoués d'un frisson qui agite sur eux les plis de leurs robes de femme; dans les mains des jeunes filles les encensoirs



DANSEUSE.
Peinture de vase.
(Ermitage. Saint-Pétersbourg.)

ont frémi. Seule, Phryné n'a point bougé ; pas un émoi n'a dérangé l'harmonie de sa face admirable ; elle boit l'encens, elle reçoit dans ses oreilles, jusqu'au cœur, les phrases de l'adoration. Elle jouit de sa beauté, d'elle-même, de sa propre gloire. Et ce grand désir mâle, épandu dans les feuillages, elle le sent passer à travers sa chair sans en être troublée — car elle se sait invincible.



DANSE LASCIVE.

Sculpture. (Musée de Madrid.)



LES INSINUATIONS PERFIDES ALLAIENT LEUR TRAIN.
Peinture de vase. (Corneto. Bruschi.)

VII

On peut supposer qu'Athènes devait être ce qu'on appellerait de nos jours une ville de cancans. Tout s'y savait, tout s'y répétait dans le cercle de la société relativement restreint, — le gros de la population se composant de marchands, d'artisans et d'esclaves. Dans ce cercle où se retrouvaient les mêmes femmes, les mêmes magistrats, la même bourgeoisie riche, la même aristocratie qui tenait le haut du pavé et fournissait à la ville ses chevaliers, la célébrité de Phryné était

rapidement devenue un objet de scandale. Jamais encore une courtisane, depuis la fameuse Aspasie, n'avait occupé à ce point l'opinion publi-



HOMMAGES DISCRETS.
Peinture de vase. (Anc. collection Durand.)

que; mais Aspasie s'était vite adaptée aux éléments de cette cité complaisante, tandis que celle qu'on appelait la Thespienne, l'Aphrodite, la Charybde, affectait de mépriser Athènes, sa vie, ses mœurs, son langage. Jamais elle ne s'était mêlée

au frémissement de la vie populaire. Elle ne donnait même pas au peuple l'aumône de sa beauté, comme les autres hétaïres qui, par métier autant que par vanité féminine, recherchaient toutes les occasions d'être admirées. Pour la voir, il fallait pénétrer dans son palais, dont elle avait fait une sorte de hiéron accessible seulement à quelques adeptes. De plus en plus son existence devenait secrète, fermée, légendaire...

Et naturellement les insinuations perfides allaient leur train. Une jalousie sourde, enfiévrée, animait contre elle toutes les Athéniennes de la haute classe. On ne lui pardonnait pas cette auréole de mystère dont elle avait réussi à s'entourer et qui attirait les hommes à elle, comme les phalènes dans la nuit vont à la lumière. Qu'elle fût une pornée, une marchande de caresses, cela n'était rien; les honnêtes femmes étaient habituées à cette concurrence vénale qui leur assurait d'heureux loisirs. Mais qu'elle exerçât un tel prestige, qu'elle fût admirée au point d'enlever à ces mêmes femmes les hommages discrets auxquels elles étaient habituées, cela était trop fort, cela ne pouvait être toléré, et l'on attendait une occasion de faire tomber de son piédestal cette idole au dangereux sourire.

L'affaire des *thiases* fut sans doute le point de

départ de la persécution dont Phryné allait être l'objet, et que les historiens placent dans le cours de la cent treizième olympiade. Vers la même époque, Praxitèle, avant de partir pour la Carie, où il devait sculpter l'un des quatre côtés du tombeau du roi Mausole, avait offert au temple de Delphes la statue de sa maîtresse ; et cette belle image nue, coulée dans le bronze, portait au socle cette inscription tracée de la main du maître : « Celle-ci est Phryné la Thespienne, fille d'Epicleus. » Ainsi le délit était flagrant : Phryné ne se contentait pas de se faire adorer en secret chez elle ; il lui fallait un culte public, une vénération unanime ; la courtisane usurpait les prérogatives de la divinité. Les Athéniennes tenaient leur vengeance. Il leur manquait un porte-parole ; elles eurent bientôt fait de le trouver.



CETTE BELLE IMAGE NUE.
Marbre. (Rome. Musée du Capitole.)

C'était un de ces personnages rampants et habiles, comme il en existe partout. Il se nommait Euthias et exerçait la profession vague de rhéteur. Il rassembla toutes les charges qu'on pouvait relever contre la Thespienne; elles se résumaient en une seule : le crime d'impiété. Quel-

ques auteurs ont prétendu qu'on y joignit une inculpation d'assassinat; mais aucune trace de cette prévention n'est demeurée dans les fragments de la plaidoirie magistrale qu'Hypéride prononça à cette occasion (9).

D'ailleurs le crime d'impiété était alors le plus grave de tous : manquer aux dieux semblait bien plus coupable qu'attenter à la vie humaine. Socrate avait été condamné à boire la ciguë à la suite d'une accusation semblable; une courtisane mériterait-elle plus de pitié que le célèbre philosophe ? Les Athéniennes, accrochées à la simarre d'Euthias, soufflaient dans son âme leur haine et leur soif d'être vengées : il fallait attaquer Phryné, la citer devant le tribunal des héliastes; qu'elle meure, qu'on la condamne elle aussi au poison, celle qui empoisonnait les hommes de son venin corrupteur ! Les épouses des héliastes elles-mêmes s'étaient jointes à cette ligue; ainsi la solidarité féminine, qui un siècle auparavant avait inspiré au grand Aristophane l'ironique comédie de *Lysistrata*, retrouvait une fois de plus sa toute-puissance.

Comment Phryné fut-elle avertie du complot qui se tramait contre sa vie? C'est ce que l'Histoire ne nous dit point. Peut-être en eut-elle le pressentiment secret; peut-être aussi parmi les membres de la *thiase* qui venaient célébrer chez elle

les mystères de Cotytto se trouva-t-il un adorateur plus fervent que les autres qui se douta du péril et qui l'en prévint? Le plus probable, c'est que l'accusation la surprit dans la plus parfaite quiétude; et tout de suite elle dut songer à chercher



LA SOLIDARITÉ FÉMININE.

Peinture de vase. (Collection Hope. Deepdene.)

un défenseur. Démosthène, qui vivait encore, avait formé toute une génération d'avocats brillants, audacieux, savants dans l'art de bien dire et que n'effrayait pas le scandale; avant de se jeter dans la tourmente politique qui avait fini par le conduire à l'exil, il s'était entouré de cette pléiade de jeunes orateurs élevés à son école et

dont on disait dans Athènes qu'ils étaient ses fils par l'esprit. Ce fut à l'un de ces maîtres éprouvés que Phryné résolut de s'adresser pour lui confier le soin de disputer sa vie à la sévérité des héliastes. Celui dont elle fit choix, l'illustre Hypéride, était alors dans le plus vif éclat de sa renommée ; c'était lui que la République avait désigné pour défendre ses prétentions sur l'île de Délos ; Cicéron, dans son énumération des grands orateurs grecs, le place presque au même rang que Démosthène ; enfin, tout jeune, il avait suivi les leçons de Platon sous les ombrages de l'Académie, empreinte ineffaçable qui lui faisait mêler à la nervosité de son verbe le grand souffle des idées métaphysiques. Ces raisons sans doute déterminèrent le choix de Phryné. Cependant il dut y en avoir de plus secrètes : Hypéride, malgré la noblesse de son esprit, était de mœurs dissolues ; il avait chassé de sa maison de ville son fils Glaucippe pour y installer Myrrhine, « courtisane de grande dépense », assure Athénée ; il avait en outre une seconde maîtresse au Pirée, nommée Aristagore, et une troisième à Éleusis, Phila, qu'il avait achetée très cher à l'un de ces marchands de jeunes filles qui faisaient de si bonnes affaires en Ionie. Avait-il déjà obtenu les faveurs de la grande hétaïre quand il accepta de plaider pour elle, ou se promit-elle à lui comme suprême récompense ? Le cas est douteux. Mais

on rapporte que Myrrhine, dans un bel élan de générosité, quand elle sut Phryné accusée, courut vers elle et lui proposa de lui prêter son amant. « C'est déjà fait ! » répondit Phryné. Et les deux femmes, sans jalousie, s'embrassèrent. — Magnanimité antique !

Le matin où la Thespienne comparut devant les héliastes, la foule était si grande dans toutes les rues de la ville qui menaient au tribunal qu'on se serait cru au jour des Panathénées. Ce tribunal, on le sait, se tenait en plein air, sur une place publique appelée Hélaïa, et orientée au soleil levant, d'où le nom de ses membres, héliastes (ensoleillés). On a dit que c'était des vieillards faciles à corrompre. Pourquoi? C'était des hommes pris au sort parmi les citoyens des classes libres, qui devaient avoir au moins trente ans et qui ne recevaient d'autre salaire qu'un jeton de présence, le *symbolon*, en échange duquel on leur



LES HÉLIASTES.
Peinture de vase.
(Musée impérial de Vienne.)

donnait le triobole institué autrefois par Clisthène. En somme, ils formaient une sorte de jury très solennel, dont les membres pouvaient atteindre au chiffre respectable de six mille. Mais ils ne siégeaient pas tous ensemble ; ils étaient répartis entre les différents dèmes et appelés en nombre plus ou moins grand suivant l'importance de l'affaire qu'on leur soumettait. Pour juger Socrate, ils avaient été cinq cent cinquante-neuf, sur lesquels une majorité de six voix seulement avait condamné le philosophe ; pour juger Phryné, ils devaient être plus nombreux encore, si l'on considère l'émotion immense qu'avait soulevée dans Athènes la mise en accusation de la courtisane. On savait que le réquisitoire d'Euthias ne l'épargnait point ; on s'attendait à des révélations sensationnelles sur sa vie. Ses partisans et ses ennemis se battaient déjà dans les carrefours. Dans les échoppes de la *Deixma* aussi bien que dans l'élégant quartier du *Dromos*, on se passionnait pour cette cause célèbre.

Cependant Phryné était descendue de sa litière, enveloppée comme d'habitude du long vêtement plissé qui couvrait jusqu'à ses cheveux. Hypéride se tenait à ses côtés, et derrière elle on pouvait reconnaître dans la foule les autres hétaïres fameuses, Myrrhine, Glycère, Bacchis et jusqu'aux dictériades du port, venues là pour soutenir et

encourager leur illustre compagne. C'était la protestation des ardentes prêtresses de Vénus contre ces femmes sévères, ces bourgeoises au cœur exigeant qui, en attaquant Phryné, espéraient détruire du même coup le prestige de toute la corporation des pornées. Et l'enjeu de cette partie mémorable, c'était toujours l'éternel Éros charnel, le dieu des larmes et des sourires, l'inconstant, le cruel, l'abominable et nécessaire Éros. Des frissons couraient dans l'assistance ; des parfums précieux se mêlaient à l'odeur grasse des hommes du peuple ; et les héliastes, revêtus de leurs longues robes de pourpre, assis sur des escabeaux de granit, recevaient sur leurs visages fermés l'or du soleil matinal.



LE NÉCESSAIRE ÉROS.
ÉROS ET PSYCHÉ.
Marbre.
(Musée du Capitole.)

Euthias s'expliqua le premier. Il accusa Phryné « d'avoir réuni chez elle des *thiases* illicites d'hommes et de femmes, d'avoir fait célébrer des mystères impurs, d'avoir corrompu la jeunesse et insulté les dieux en se faisant adorer ». En outre, elle était convaincue d'avoir prononcé ce blasphème : « Si tout le peuple d'Athènes était

un seul homme, et si Phryné s'offrait à lui, il n'hésiterait pas à livrer la République pour un baiser de Phryné. »

Cet acte d'accusation d'Euthias devait être singulièrement habile; certains traités de rhétorique le citent encore comme un chef-d'œuvre du genre. Mais le plaidoyer d'Hypéride, préparé longtemps à l'avance, fut assurément l'un des plus beaux dont aient retenti les échos de l'Hélaïa. Le grand avocat athénien n'essaya point de nier les faits reprochés à sa cliente ; il s'attacha seulement à montrer qu'elle n'était point aussi coupable qu'en témoignaient les apparences — et même qu'elle n'était pas coupable du tout. Puisque la loi admettait, protégeait les courtisanes, ne fallait-il pas leur laisser le libre exercice de leur profession ? S'était-elle fait adorer vraiment selon les formes rituelles, et avait-elle réuni dans son palais des *thiases* illicites, ou plutôt n'était-ce pas là un jeu charmant, un spectacle d'art et de beauté ? Hypéride en appelait à tous les hommes de la ville qui avaient été assez heureux pour être admis aux fêtes de la Thespienne : aucun certes n'oserait dire qu'elle avait manqué ni à la République, ni aux dieux.

L'avocat parlait lentement, sans faire de gestes, selon l'habitude des orateurs de la grande école qui méprisaient les effets faciles et cherchaient

avant tout l'élégance et la mesure. On sait que Périclès, dont l'éloquence pourtant était irrésistible, prononçait tous ses discours le bras enve-



RÉUNION DE COURTISANES.

Peinture de vase. (Musée de Berlin.)

loppé dans les plis de son manteau ; le démagogue Cléon avait été le premier à quitter cette attitude classique pour « tenir la main dehors », selon l'expression pittoresque de son biographe ;

or, le peuple, à cause de cela, avait flétri le démagogue du surnom de Singe ! Sous ce ciel pur, dans cette lumière éclatante, tout prenait une puissance de vibration qui nous est inconnue ; et, comme le remarque M. Boutmy *, « l'Athénien discernait vingt impressions là où nous n'en éprouvons qu'une ». Hypéride, fidèle à la belle tradition des maîtres, défendait donc Phryné avec la seule puissance de son verbe ; mais le jury des héliastes, malgré tant d'éloquence et de chaleur, semblait indécis. Ce qu'il ne pardonnait pas à l'hétaïre, c'était l'imprudente parole qu'elle avait dite, que beaucoup avaient entendue : « Si tout le peuple d'Athènes était un seul homme, et si Phryné s'offrait à lui, il n'hésiterait pas à livrer la République pour un baiser de Phryné. » Tout à l'heure, quand Euthias avait répété cette assertion impie, il y avait eu des murmures dans la foule. Et Hypéride, habitué à ces remous des consciences, avait senti que ce serait là l'écueil sur lequel viendrait échouer son effort... Pourtant il fallait sauver Phryné !... Elle était là, palpitante, près de lui, et tout enveloppée de ses voiles. Alors il eut une inspiration soudaine, un mouvement irraisonné et instinctif qui fut sublime : il la poussa devant les juges, et, écartant les plis de l'himation, il découvrit l'admi-

* *Le Parthénon.*

rable gorge de la courtisane, ces deux seins glorieux sur lesquels le soleil — tel l'aveugle archer d'Hésiode — brisait en vain ses flèches d'or. « Lequel d'entre vous, s'écria-t-il, oserait supprimer du monde celle qui a servi de modèle à l'immortelle Aphrodite de Cnide ? »



L'ADMIRABLE GORGE DE LA COURTISANE. Marbre. (Collect. Torlonia. Rome.)

Plusieurs auteurs ont raconté qu'Hypéride avait mis Phryné complètement nue devant ses juges et cette légende inspira au peintre Gérôme un érotique et naïf tableau. Contentons-nous du récit que nous a laissé Athénée. Ce récit s'accorde d'ailleurs avec ce que l'on sait du costume des femmes grecques, qui se composait toujours de trois parties : la tunique de dessous, ou le chiton, qui laissait libres les épaules et les bras ; la tunique de dessus, généralement attachée à la taille par une ceinture, mais dont la forme variait selon les villes et les caprices de la mode ; enfin le grand manteau souple, péplum ou himation, dont on se drapait à son gré, afin de se protéger contre la poussière et le vent. Pour mettre Phryné nue, il eût fallu qu'Hypéride non seulement arrachât l'himation, mais encore qu'il déchirât ou défît

entièrement la tunique de dessus et le chiton. On ne voit pas beaucoup ce déshabillage devant le sévère tribunal qui siégait sur l'Hélaïa ! Quant à prétendre que cet argument suprême était préparé d'avance, il faudrait pour cela bien peu connaître l'esprit du temps, et ce génie de la Modération qui dans l'Attique avait partout ses autels.



COSTUME DES FEMMES GRECQUES.
(Peinture de vase.
(Musée de Naples.)

Le geste d'Hypéride avait sauvé Phryné : devant la beauté de cette gorge de femme, un respect religieux avait saisi les héliastes. Ces seins nus, gonflés de sève et blancs comme le lait, ces deux seins jumeaux, c'était la source sacrée, la fontaine de vie où s'alimentent les générations humaines. Chaste et divine, la Thespienne leur apparut à cette minute comme une auguste image de la maternité et de l'amour ; elle n'était plus la courtisane, que, nue, ils eussent condamnée peut-être. « Et ils la laissèrent aller, dit Athénée,

sans lui infliger aucune peine » ; — tandis que la foule, ramassant des pierres sur l'Hélaïa, cherchait à en lapider Euthias, qui fuyait le long des portiques.



CES SEINS NUS, GONFLÉS DE SÈVE.

Peinture de vase. (British Museum.)



JEUX ATHLÉTIQUES.

ÉPHÈBE SAUTANT AVEC DES HALTÈRES.

Coupe d'Euphronios. (Collection Bourguignon, Naples.)

VIII

Ce fut peu de temps après ces événements que Phryné, désormais à l'abri des persécutions, fut amenée à figurer dans la pompe sacrée d'Éleusis. On a dit que les héliastes, après l'avoir acquittée, s'étaient ravisés soudain, et, comme pénitence, lui avaient imposé d'aller se baigner chaque année aux yeux du peuple, pendant la célébration des grands mystères. Cette fable n'a même pas besoin d'être réfutée, et on n'en doit retenir que le fait principal : il est certain que Phryné se baigna devant le peuple dans les flots bleus du golfe Saronique ; mais *une fois seule-*

ment, et il est intéressant de chercher comment cette chose surprenante put se produire.

A ce moment, les grands mystères d'Éleusis,



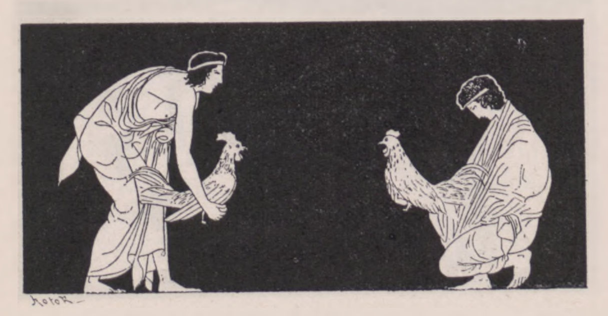
DIVINITÉ D'ÉLEUSIS.
TRIPTOLÈME ENSEIGNANT L'AGRICULTURE.
Peinture de vase. (Musée du Vatican.)

qui pendant de longs siècles avaient attiré sur ce point du monde civilisé un concours immense d'étrangers, commençaient à perdre un peu de leur éclat. Si le nombre des initiés était toujours aussi important, il n'y avait plus dans la foule

le même enthousiasme ; et la foi languissante avait besoin d'être ranimée. Ce n'était pas en vain que les philosophes ioniens, que les penseurs de tous les pays avaient émis leurs théories subversives ; sans pénétrer la masse profonde du peuple, elles flottaient dans l'air, ces idées ; elles y répandaient un ferment libérateur. Depuis longtemps l'élite intellectuelle de la Grèce ne croyait plus qu'à un Dieu unique ; et c'était vraisemblablement cette doctrine primitivement enseignée en Égypte que l'on conservait à Éleusis, où les grandes traditions de la sagesse isiaque se trouvaient presque directement transplantées. Isis, là-bas, dans le hiéron de Saïs, c'était ici Déméter, la Nature éternelle ; toutes deux décrivaient le même cycle et symbolisaient les mêmes phénomènes d'ordre physique : mais, à travers tous ces voiles, toutes ces allégories, toutes ces légendes, une croyance secrète existait qui ramenait tout à un seul principe : l'Intelligence démiurgique, l'Esprit infini, qui a donné à l'Univers sa forme, et dont les divers attributs ont été personnifiés pour le vulgaire.

Le peuple, s'il n'avait pas encore discerné cette vérité, hésitait entre la crédulité et le doute. De même que les mages d'Égypte, les pontifes d'Éleusis s'attachaient à un ésotérisme intransigeant ; et la multitude des fidèles, troupeau docile, devait se contenter des processions où figuraient

les signes sacrés, des chants liturgiques dont on répétait les paroles sans les comprendre, de l'odeur de l'encens et de la lueur fumeuse des torches. Puis sur tout cela s'était greffé l'élément commercial, qui avait presque absorbé l'idée primitive. Pendant les neuf jours que durait la célébration des mystères, depuis Athènes jusqu'à



COMBAT DE COQS.
Peinture de vase. (Musée du Vatican.)

Éleusis, c'est-à-dire sur une longueur de soixante-dix stades (seize kilomètres environ), c'était une succession non interrompue de boutiques en plein air, d'étalages et de revendeurs ambulants qui envahissaient jusqu'aux degrés de la ville sainte ; et souvent les affaires les plus sérieuses se traitaient sous le couvert des pratiques dévotes. Le Christ n'était pas encore venu, dont le geste souverain devait chasser — pour trop peu de temps, hélas ! — les marchands du temple.

Athènes, dès les jours les plus anciens, avait eu la juridiction suprême sur ces fêtes devenues si productives. C'était l'archonte éponyme qui, de concert avec l'hiérophante d'Éleusis (10), en réglait tous les détails extérieurs. Ordinairement, le cérémonial comprenait, outre la grande procession de



TABLEAUX VIVANTS.

ENLÈVEMENT DE PROSERPINE PAR PLUTON.

Peinture de vase. (Collection Hope.)

la déesse qui parcourait le rivage, des jeux athlétiques, des combats de coqs, des tableaux vivants, et enfin le simulacre du mariage mystique entre la femme de l'archonte et l'hiérophante qui, transportés sur un char orné de bluets et de coquelicots, allaient jeter dans les sillons de la plaine de Thria le grain de blé que Déméter devait faire fructifier en moisson abondante pour le bien de

la patrie attique ; — tel le doge, aux beaux temps de la République vénitienne, jetait son anneau à la mer. Saint Épiphane, qui fait remonter l'établissement de la pompe éleusinienne à deux mille ans avant Jésus-Christ, ajoute qu'on y faisait figurer des femmes entièrement nues*. Tout ne se passait donc pas avec autant de décence que plusieurs écrivains modernes se sont plu à l'assurer. Une effervescence très grande régnait parmi l'assistance : Tertullien raconte (car il est à remarquer que les Pères de l'Église se sont presque tous occupés de ces mystères) que les femmes riches d'Athènes se rendaient à Éleusis dans des chars attelés de deux chevaux, et que, quand elles se rencontraient, « elles s'injuriaient et s'accablaient mutuellement de sarcasmes ». Pendant ces neufs jours, la fureur mystique devait secouer toute cette multitude.

On peut dès lors supposer, sans manquer de respect à l'idée antique, que l'archonte athénien, voulant donner un lustre nouveau aux fêtes d'Éleusis et ranimer la ferveur des assistants venus de partout, demanda à Phryné d'y figurer et de se baigner dans le golfe au moment où se déroulerait sur le rivage la procession de Déméter. Généralement, cette procession avait lieu le deuxième

* Voir *Mystères du paganisme*, t. I, p. 122.

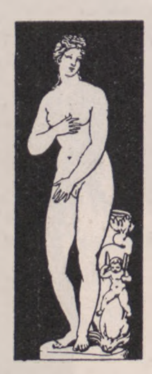
jour des fêtes. Le soleil de septembre caressait doucement les vagues pressées dans l'anse étroite et les sillons de cette terre fertile, où la déesse, secouant les plis de sa robe, avait semé le premier grain de blé; geste auguste, dont chaque année on faisait mémoire. Quelle lumière vibrante, azurée, fertile, glissait sur la plaine et sur la mer, et donnait à toutes choses la légèreté de la vie! Quel transparent éther faisait resplendir sur la colline sainte les deux temples, les propylées de marbre, la polychromie des statues et l'or amolli qui coulait sur les épaules de Déméter, vêtue de cette gloire comme d'une seconde moisson! Toutes ces couleurs, toutes ces richesses se fondaient pour former le plus harmonieux des tableaux; mais formidables, les cris, les trépignements de la foule trouaient la lumière, ébranlaient presque sur leurs assises les chefs-d'œuvre créés par les purs artistes. Io! Io! Déméter... Enfin les portes de la cella se sont ouvertes — cette cella que Strabon nous dépeint aussi vaste qu'un théâtre — et la statue de la déesse, enlevée par dix jeunes dadouques, oscille au-dessus des fronts.

Alors s'organise la procession sainte... L'hiérophante, suivi de tout son collège de prêtres, marche le premier; puis l'archonte et les autres dignitaires d'Éleusis et d'Athènes, puis le blanc cortège des initiés nouveaux vêtus de leur robe de



INITIATION DES FEMMES AUX MYSTÈRES D'ÉLEUSIS.
SCÈNE DE LUSTRATION.
Peinture de vase. (Collection Hope.)

lin. Ils ont une clef suspendue à leur ceinture, emblème du secret qu'ils doivent garder; leur silence forme un saisissant contraste avec le tumulte effroyable que traîne dans ses plis la pompe démétrienne, s'acheminant vers la mer. Sur la terrasse qui est jetée comme un pont entre les deux temples, toute une multitude encore se tient pressée. C'est la fin du jour; maintenant le soleil prend au couchant les nuances rutilantes de l'automne, et l'azur du ciel est traversé d'une infinité de petites raies violettes qui semblent fuir et renaître dans un perpétuel vacillement; entre ses falaises, l'anse étroite d'Éleusis se magnifie d'une telle clarté que les oiseaux, attirés par ce mirage, viennent voler en cercles pressés au ras des flots; plus loin, dans le golfe Saronique, des bateaux nombreux, comme d'autres ailes immobiles, attendent le retour des passagers qu'ils ont versés au rivage; et Salamine, île de pourpre et de langueur, resplendit comme une large corbeille où s'épanouit la légère frondaison des lauriers-roses. Les souvenirs émouvants de l'histoire, la gloire de Thémistocle refoulant à cette place l'invasion médique, l'inou-



UNE FORME BLANCHE ET NUE S'ÉLÈVE.
Marbre.
(Cavaceppi.)

bliable prestige du génie grec, tout cela se mêle à l'enthousiasme religieux, et oppresse plus fort les poitrines. — Non, ce peuple n'a pas encore perdu sa foi! — ... Mais voici que, tout à coup, des vagues molles et bleues, de l'écume floconneuse, une forme blanche et nue s'élève, une chevelure ruisselante, un visage aux traits divins, un corps lisse et pur qu'un furtif rayon caresse. Et, debout sur le sable du rivage, souriante et tordant ses lourds cheveux, Phryné apparaît, quand défile le long cortège. « L'Anadyomène! C'est l'Anadyomène! » crient des milliers de bouches ardentes. « C'est Aphrodite la bienheureuse, née du sein fécond de la mer, qui est venue joindre ses grâces à celles de la Déméter fertile! » Les pèlerins tendent vers elle leurs bras. Et quelques-uns, prosternés sur le sable tiède, prient et adorent...



VÉNUS DE CNIDE.
Marbre.
Rome. (Musée du Capitole.)



DIVINITÉS D'ÉLEUSIS.

Peinture d'un skyphos. (British Museum.)

IX

PARMI la foule cosmopolite à qui la beauté de Phryné avait été ainsi révélée se trouvait le peintre Apelle. Il était venu là en spectateur sans doute, pour jouir des tableaux incomparables qu'offrait la pompe sacrée d'Éleusis. Il était venu, indifférent, blasé, traînant le poids de sa propre gloire — et il en repartait avec une inspiration nouvelle, tourmenté par l'obsession d'un chef-d'œuvre.

On sait qu'à tort ou à raison les Grecs, qui avaient donné à Apelle le titre de prince de la peinture, se vantaient d'être les inventeurs de cet

art. Évidemment il ne s'agissait point de la forme décorative qui, dès les temps les plus anciens, n'était que l'accompagnement de la pierre et du marbre ; mais de la peinture libre, délivrée des exigences des sculpteurs et des architectes, et qui a en elle son propre objet. Avec quel mépris les contemporains d'Apelle parlaient des Égyptiens, ces grands ancêtres auxquels cependant ils avaient emprunté beaucoup !... « L'amère et mélancolique Égypte, disaient-ils, où rien ne change, où tout est immuable. » Et Platon constatait que cet art, exercé au pays des Pharaons depuis tant de siècles, « n'avait rien produit de meilleur à la fin qu'au commencement ». C'était toujours les mêmes types répétés, les mêmes procédés presque mécaniques, qui permettaient à l'artiste de travailler très rapidement et comme « de pratique » — nous dirions « de chic » aujourd'hui — au lieu de s'astreindre à l'étude patiente du modèle.

Le modèle vivant, le modèle humain, voilà le talisman qui devait affranchir l'œil du peintre des visions conventionnelles ; voilà ce qui, dès le cinquième siècle, avait fait la renommée de Polygnote, le premier d'entre les artistes grecs qui aient reproduit directement la nature. Dans ces immenses fresques du Pœcile d'Athènes où Pline assure que figuraient plus de deux cents personnages, et que Pausanias a décrites si minutieuse-

ment, il avait cherché pour chacune de ses figures le type correspondant le mieux à la réalité. Et, s'il embellissait cette réalité, s'il l'idéalisait par la noblesse de l'expression et du geste, du moins la suivait-il fidèlement. Comme le grand Homère qui fut l'inspirateur épique de ces fresques colossales, il aimait le détail exact, la précision qui définit la vie. On assure qu'il demanda à la sœur de l'illustre Cimon, la belle veuve Épinicie, de lui prêter ses traits pour représenter Laodice dans cet épisode de l'*Iliade* que tout Grec savait par cœur et apprenait dès le berceau à ses fils. De ce jour, la routine aveugle était brisée, l'élan était donné à une nouvelle formule d'art. Bientôt la peinture descendit des murailles ; et le tableau de chevalet, les portraits, les paysages, les scènes d'histoire se multiplièrent, en même temps que la technique se perfectionnait. Si rien n'est resté de ces œuvres innombrables, on sait du moins quels sont les maîtres qui les ont signées. Personne ne dispute à Parrhasius l'honneur d'avoir tracé le premier « canon » de la beauté, en écrivant son *Traité sur la symétrie des corps*, dont il appliqua les règles dans sa *Nourrice crétoise* et dans son *Éducation d'Achille*. Nul ne met en doute que Zeuxis ait trouvé « le colorement des ombres », que son rival Apollodore avait vainement cherché avant lui ; et qu'il établit les lois de la perspective, dont s'étaient



FRESQUES COLOSSALES.

ATTENTAT D'AJAX CONTRE CASSANDRE. (PRISE DE TROIE.)

Peinture de vase. (Musée de Naples.)

peu souciés jusque-là les artistes. *La main de Zeuxis !* c'était l'expression courante en Grèce pour désigner cette facture neuve et brillante, cette science du clair-obscur, ce relief puissant qui constituaient la manière personnelle du maître (11). Il fit



PÉDAGOGUE.

Coupe d'Euphronios. (Musée de Berlin.)

école : de nombreux « conservatoires de peinture » s'établirent dans toutes les villes de la Grèce, et, selon l'usage, seuls les hommes libres y furent admis. Ce n'était pas là, d'ailleurs, un métier à la portée de tout le monde. Quintilien raconte qu'outre l'art du dessin et de la couleur on y enseignait l'histoire, la poésie et la philosophie ; tout cela

coûtait très cher; l'éducation d'un peintre — c'est encore Quintilien qui le dit — revenait à une somme moyenne de dix talents (cinquante-quatre mille francs). Il est vrai qu'ensuite la gloire et les bénéfices compensaient ces premiers débours. Les peintres « arrivés » étaient de grands seigneurs qui vivaient dans une opulence sybaritaine et vendaient leurs toiles le prix qu'ils voulaient. Parrhasius dédaignait de les faire payer, disant qu'il n'en trouverait jamais leur véritable valeur; d'après le véridique Plutarque, Nicias refusa pour un de ses tableaux soixante talents (trois cent vingt-quatre mille francs), et *le Beau Bacchus* d'Aristide se vendit cent talents (cinq cent quarante mille francs). Quant à Zeuxis, il ne vendait point ses chefs-d'œuvre, mais les montrait pour de l'argent : c'est ainsi que l'admirable *Hélène*, qu'il avait peinte pour la ville d'Agrigente en faisant poser devant lui les cinq plus belles filles de cette cité, et dont il fit une réplique pour les Athéniens, fut surnommée *l'Hélène courtisane*, en raison du tribut que devaient payer tous ceux qui étaient admis à contempler sa beauté.

Mais on peut supposer que, malgré tant de progrès rapides, la peinture restait encore ce qu'était la sculpture au temps de Phidias, un peu raide, un peu primitive et tout enveloppée dans les liens de l'idée dogmatique. L'expression morale y tenait

plus de place que les grâces purement plastiques. M. Bougot, dans la savante introduction dont il fait précéder *la Galerie de Philostrate l'Ancien*, remarque qu'à cette époque ce qu'on demandait surtout aux peintres c'était « d'exprimer avec sincérité, soit par le jeu des physionomies, soit par le geste des personnages, des sentiments conformes à leur situation: l'âme, en un mot, voilà le sujet de leur préoccupation unique; *un trait pour eux ne vaut que comme un signe;* et ce signe, ils l'estimaient en proportion de sa justesse, de sa clarté, de sa force. Aussi haut que l'on remonte, la critique ancienne divulgue cette tendance. Que demande Socrate à Parrhasius, dans le fameux dialogue rapporté par Xénophon? *De faire du visage le miroir de l'âme*. Pourquoi Aristote préférait-il Polygnote à Zeuxis? Parce que, selon lui, Polygnote avait bien représenté le *caractère*, tandis que « la peinture de Zeuxis était dépourvue de toute expression morale * ».

Avec Apelle, cette décadence, ou, si on l'aime mieux, cette révolution dans l'art d'interpréter le modèle humain, était devenue définitive. Hardiment il avait rompu avec les traditions du passé; il avait dédaigné l'esthétique ancienne qui prisait avant tout le beau idéal, pour ne chercher, lui, que

* Bougot, *Galerie de Philostrate l'Ancien*, p. 153.

le beau physique, les contours impeccables des formes, la morbidesse de la chair nue, et toute cette magie de la couleur, cette richesse de tons,



LA MORBIDESSE DE LA CHAIR NUE.
VÉNUS ET L'AMOUR.
Peinture de vase. (British Museum.)

qui devaient faire de lui une sorte de Corrège ou de Raphaël antique. Auprès d'Alexandre le Grand, qui l'avait attaché à sa personne, l'occasion lui était belle de satisfaire son goût pour les réalités volup-

tueuses ; les maîtresses du conquérant avaient ordre de lui servir tour à tour de modèles, et l'on dit même que la plus belle de toutes, Campaspe, lui fut entièrement livrée. Ainsi le peintre-courtisan était-il récompensé d'avoir représenté son protecteur dans l'éclat de sa gloire, armé de la foudre comme Jupiter d'Olympe, et tourné de façon à ce que le monde ne vît pas qu'il louchait d'un œil et qu'il avait le nez de travers.



APHRODITE DE CNIDE.
Variante. Marbre. (Musée de Dresde)

Voici donc Apelle, en pleine possession de son génie, qui guette Phryné, dont tous les désirs sont satisfaits. Osera-t-il lui offrir de l'or, à elle qui ne sait plus où mettre ses richesses, ou son amour, à elle qui a été tant aimée, ou seulement la vanité de devenir sous son pinceau la Cypris des ondes violettes, elle, l'immortelle Aphrodite de Cnide que Praxitèle a fait vivre dans le marbre? Comment l'abordera-t-il, et par quels mots touchera-t-il son cœur ? Jamais encore il n'a pénétré dans le palais qu'elle habite. Athènes n'est-pas la ville où s'attachent ses préférences ; il n'y vient qu'en passant, lui qui a l'âme errante du voyageur ; qui, de Cos

où il est né, est allé vivre à Éphèse, à Amphipolis; qui a parcouru la mystérieuse Asie jusqu'au Gange, la dure Afrique jusqu'aux Pyramides; lui qui a pris un peu partout cette sensibilité ondoyante et fugitive, qui se répand sur tant d'objets différents. Il se souvient que naguère à Corinthe, auprès de la vasque bleue d'une fontaine, il a vu venir une enfant de quinze ans, à demi nue, qui tenait sa cruche sur le sommet de ses cheveux noirs! Il la prenait par la main et l'emmenait avec lui à l'auberge voisine; et, comme son compagnon de route le plaisantait sur ce caprice insolite: « Ris tant que tu voudras, lui répondait-il, dans trois ans d'ici cette petite sera la plus célèbre hétaïre de Corinthe. » C'était Laïs. Et Laïs, depuis, l'avait toujours reçu avec amitié. Mais Phryné, l'orgueilleuse, l'impénétrable Phryné, le temps est passé où elle allait, elle aussi, puiser de l'eau aux fontaines de sa contrée natale; maintenant, pour obtenir ses bonnes grâces, il faut longtemps attendre et quelquefois supplier en vain. Et, malgré le renom immense dont il jouit, Apelle se sent inquiet, il craint de voir lui échapper cet incomparable exemplaire de la beauté féminine.

Déjà le fond de son tableau est achevé; il a peint « le sourire innombrable de la mer », le soleil inondant les falaises pentéliques, et, dans le lointain, le paysage de Salamine, qui semble une

île de rêve dont les dauphins caressent les bords. Mais le milieu du tableau est vide; car ni Campaspe, ni Laïs, ni aucune des femmes qu'il a rencontrées et traduites ne pourrait rendre ce qu'il a aperçu sur la plage sacrée d'Éleusis: l'Anadyomène nue et souriante, tordant sa chevelure comme une gerbe d'épis dorés. C'est celle-là qu'il lui faut, c'est celle-là qu'il aura. Un jour il va frapper à la porte de Phryné. L'esclave qui garde le seuil lui demande ce qu'il veut. « Dis à ta maîtresse que c'est Apelle de Cos qui ne peut finir sans elle le chef-d'œuvre qu'il a commencé. » Alors Phryné accourt; elle consent. Elle installe chez elle l'artiste, dont elle ne veut recevoir aucun présent.



L'ANADYOMÈNE NUE
ET SOURIANTE,
TORDANT
SA CHEVELURE.

Bronze.
(Uffizi. Florence.)

Telle est l'anecdote, à peu près dans la forme où l'ont contée les auteurs anciens. Elle est assez belle ainsi, et n'a pas besoin d'être amplifiée ni commentée. Mais naturellement elle a servi de prétexte à des gloses interminables, dont les moins ridicules ne sont pas celles qui montrent Apelle devenu l'amant de l'hétaïre et profitant de ses richesses pour

vivre dans l'oisiveté. D'autres ont nié que Phryné ait servi de modèle pour la *Cypris Anadyomène*, mettant ainsi en doute le récit de Quintilien, d'Athénée et les témoignages du temps. Que Phryné ait été ou non la maîtresse d'Apelle tandis qu'il était son hôte, cela importe peu. Quant à prétendre qu'elle n'a point posé pour le plus grand chef-d'œuvre de la peinture antique, c'est aller non seulement contre les traditions établies, mais encore contre toute vraisemblance. Qui donc aurait pu aider le peintre à fixer sur la toile cette vision enchanteresse d'Éleusis, et prêter ses traits à la Vénus dont Phryné était aux yeux de tous les Grecs l'incomparable modèle ? Relisons cette épigramme de Julien d'Égypte dans l'Anthologie : « Cypris vient de sortir du sein des flots. L'art d'Apelle a rempli les fonctions d'Ilithye (12). Allons ! Tenez-vous à distance du tableau, de peur d'être mouillé par l'eau qui ruisselle de la chevelure de la déesse. Si telle autrefois Cypris s'est montrée toute nue au berger Pâris pour une pomme, c'est bien injustement que Minerve a dévasté la ville de Troie. »



CYPRIS NUE.

Marbre. (Villa Massimo. Rome.)

Cette admirable peinture, où l'allégorie, qui est un des caractères les plus frappants de l'art antique, s'animait des vibrations de la vie, est restée ineffaçable dans le souvenir des hommes, malgré qu'elle ait disparu tout à fait — probablement dans cette tourmente barbare du cinquième siècle, où sombrèrent tant de choses précieuses. Pline, qui l'avait vue, rapporte que les habitants de Cos l'achetèrent d'abord pour la placer dans le temple d'Esculape, et que plus tard ils la vendirent à Auguste moyennant une tribut *annuel* de cent talents (cinq cent soixante mille francs), « quoique déjà l'injure du temps ait endommagé l'ouvrage du peintre * ». Le César la mit dans le sanctuaire de Vénus Genitrix à Rome. Depuis, on a perdu sa trace, et ce sera un regret éternel pour l'humanité de ne pouvoir contempler cette page unique. Quelques camées en pierre dure et le magnifique dessin que cite Émeric-David et qui fut gravé par Bertole, semblent cependant être des copies de l'*Anadyomène* d'Apelle.

Vieilli, le peintre, qui avait semé dans le monde tant de tableaux de chevalet, tant de monochromes délicieux, tant de scènes d'histoire et de légende qui ont été répétées aux époques de décadence et particulièrement dans les peintures campaniennes;

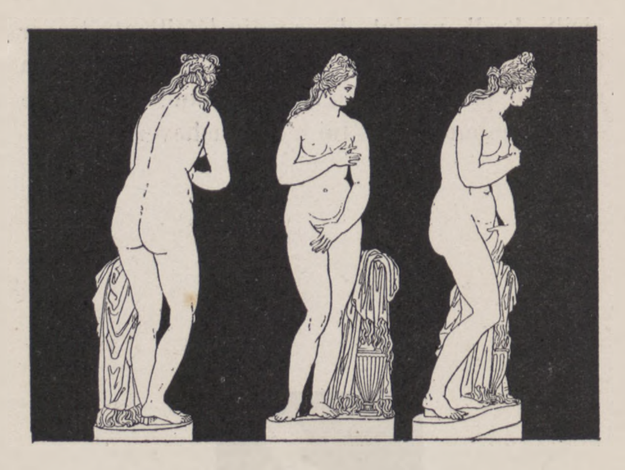
* Pline, *Hist. nat.*, 35.

vieilli, Apelle voulut, de sa main défaillante, tracer une seconde image de la *Cypris Anadyomène*. La mort le prit avant qu'il eût terminé son œuvre — et personne après lui n'osa l'achever...



CYPRIS ANADYOMÈNE.

Marbre. (Collection Giustiniani. Rome.)



PHRYNÉ FIXA LE TYPE DE PRESQUE TOUTES LES VÉNUS.
Variante de la Vénus de Cnide.
Marbre. (Musée du Capitole.)

X

Ici s'arrête ce que nous savons d'authentique sur la grande hétaïre. Si l'on en croit quelques récits de seconde main, elle continua à protéger les artistes groupés autour d'elle, et fixa le type de presque toutes les Vénus peintes ou sculptées que l'on fit de son temps. Mais il vint un moment où les grâces de ce corps tant de fois déifié se fanèrent, où le beau et pur visage offert

à l'adoration des hommes se marqua des plis de la maturité. C'est l'heure triste, comme l'automne qui s'effeuille, comme le crépuscule qui noie de teintes livides l'occident :

Tu t'en iras, Jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras*.

Comment Phryné accepta-t-elle ce dramatique passage entre l'ultime rayonnement de sa beauté et le déclin, si pénible à toutes les femmes et plus encore à celles qui font le métier d'amoureuses ? Continua-t-elle à rechercher les caresses des beaux éphèbes, telle Laïs de Corinthe, à qui un garçon boucher devait offrir par dérision, sous un portique, un triobole de son corps flétri ? Chercha-t-elle, ainsi que la prudente Aspasie, à s'embourgeoiser dans les liens d'un mariage respectable ? Ni l'un, ni l'autre ; on l'aurait su ! Le champ des suppositions est ouvert, et il a permis de s'y avancer lentement et d'y élever la stèle enguirlandée de pâles violettes, où le passant anonyme, curieux de connaître la fin des choses, trouvera l'épilogue de la belle histoire de Phryné.

Le poète qui rêve d'elle et qui a consulté les Moires ne peut admettre qu'elle se soit désintéressée trop vite des jeux inoubliables de l'amour.

* Comtesse de Noailles.



(Musée
de Dresde.)



VÉNUS VICTRIX
(Louvre.)



(Coll. Mattei.
Rome.)



(British Museum.)



(Musee de Dresde.)



(Musée du Louvre.)

VÉNUS NUE.



VÉNUS DE TROAS
(Louvre.)



(Uffizi. Florence.)



(British Museum.)



(Musée de Naples.)



(Coll. Torlonia.
Rome.)



(Coll. Giustiniani.
Rome.)

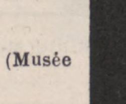
VÉNUS DEMI-NUE.



(Musée de Naples.)



(Cavaceppi.)





(Musée de Madrid.)



(Musée Chiaramonti.
Rome.)



(Musée des Offices.
Florence.)

VÉNUS ACCROUPIE.



LA VÉNUS DE MILO.
Fragment. Marbre. (Musée du Louvre.)

Il sait qu'elle y a mis tout son génie, tout son art, toute sa perversité de femme. Si elle a réservé son cœur pour un seul, elle a donné loyalement à tous ceux dont elle recevait l'or ce qu'ils réclamaient : le suprême oubli d'une heure dans l'enivrement d'un songe voluptueux. Et maintenant tout son génie, tout son art, toute cette patiente méthode qui ont fait sa fortune seraient perdus à jamais, s'évanouiraient comme la fumée d'une



L'ENIVREMENT D'UN SONGE VOLUPTUEUX.

[HERMAPHRODITE.]

Marbre. (Musée du Louvre.)

lampe ou l'âme fugitive d'un parfum ? Non, ce n'est pas possible ! Phryné, la sœur d'Aphrodite, se devait encore au difficile culte d'Eros ; elle devait préparer pour lui d'autres servantes, d'autres prêtresses insignes ; elle devait, de ses mains expertes, pétrir d'autres chairs délicates, blanches cires qui se consumeraient goutte à goutte sur l'autel brûlant du dieu.

C'était, d'ailleurs, la coutume en Grèce et dans les colonies ioniennes de l'Asie Mineure que les grandes courtisanes en formassent d'autres à leur exemple. Dans les villes où se célébraient les mystères érotiques, le temple même servait d'asile



MYSTÈRES ÉROTIQUES.

Peinture de vase. (Musée de Naples.)

à ces écoles de jeunes hiérodules ; et quelquefois, comme à Samos, comme à Amathonte, on les choisissait « parmi les jeunes filles issues des meilleures familles et pour qui ce choix était un honneur* ». Mais ici, dans le grouillement confus des mœurs d'Athènes, que la hautaine Pallas cou-

* Pierre Louys, *les Chansons de Bilitis.*

vrait de son égide indifférente, ce recrutement se faisait d'une façon moins officielle. « L'art d'aimer » s'enseignait cependant ouvertement, sans qu'on eût à en rougir. Toute une littérature spéciale existait sur cette matière délicate, et l'on cite des traités nombreux parus bien avant celui de la célèbre et impudique Éléphantis, dont Suétone raconte que Tibère en avait fait son livre de chevet.



LA MUSIQUE, BASE DE L'ÉDUCATION.
Peinture de vase. (Musée de Bologne.)

« Ces professeurs féminins de volupté, nous dit M. Émile Deschanel dans *les Courtisanes grecques*, formaient leurs élèves par tous les arts à l'art unique de l'amour ; par tous les procédés et les raffinements imaginables, elles aiguisaient leur sensibilité... » Mais il est à croire que c'est la musique surtout qui était à la base de cette éducation des jeunes courtisanes futures ; la musique, source de toute eurythmie, poésie fluide, qui leur apprenait l'abandon des attitudes et des gestes,

la langueur des paroles tendrement murmurées, et cette grâce souveraine qui règle la démarche des déesses lorsqu'elles foulent le sol terrestre : *Incessu patuit dea.*

Ainsi Phryné, au milieu d'une théorie de jeunes



L'ABANDON DES ATTITUDES ET DES GESTES.
Peinture de vase. (British Museum.)

vierges aux membres lisses, se consolait de voir se creuser ses joues et s'appesantir ses seins. Elle ne s'éprouvait pas jalouse de leurs charmes, et s'appliquait à leur inculquer tous ses secrets. Cette théorie du mystère, qu'elle seule avait mise en pratique, dont elle avait tiré son invincible attrait, elle la leur enseignait en des phrases brèves et ardentes : « Cache ta beauté, si tu veux qu'on la

recherche. — Plus tu es belle, plus tu dois t'envelopper de voiles. — Découvre à peine ton sein, et ne laisse voir de ton visage que ce qu'il faut pour allumer le désir. » Et son expérience, en faisant retour sur le passé, lui suggérait que la curiosité est le ressort le plus puissant de la passion, son essence même, son psychisme, et que la beauté, si parfaite qu'elle soit, ne serait rien sans ce frémissement devant l'inconnu qui est tout le tourment et tout l'intérêt de vivre.



LA BEAUTÉ, SI PARFAITE QU'ELLE SOIT.

Marbre. (Coll. Torlonia, Rome.)

Cependant Phryné, après avoir rempli ce pieux devoir, sent une nostalgie lente envahir son âme. D'autres images, plus lointaines et plus fraîches, la suavité de ses jours d'enfance, passent devant ses yeux — tel le léger cortège des ombres, que colore un dernier rayon, traverse l'espace avant que la grande nuit ait tout recouvert de son manteau de silence. Elle songe à la terre natale, pleine d'évocations et de murmures, où les fontaines chantent sur les cailloux bleus, où les arbres, si mollement, sont balancés par le souffle des zéphyres. Combien cette Athènes de pierre et de marbre, où elle a vécu si longtemps, lui paraît

dure et froide, et l'Attique, « cette partie desséchée du squelette du Monde », selon le mot de Platon, comme elle lui paraît aride et désolée auprès du bois sacré des Muses et de l'Hélicon mystérieux et touffu, au pied duquel était son berceau ! C'est là qu'elle veut retourner ; elle veut revoir Thespies, et le temple antique de l'Amour, et le coin de la route, ombragé d'un sycomore, où elle vendait ses câpres aux passants.

Un soir, elle prend congé de ses amis, de ses jeunes compagnes. Sa haute litière drapée de pourpre franchit la porte Dipyle, et l'emmène à travers les rampes du Parnès. Elle s'exalte devant ces larges horizons, dont elle reconnaît les lignes vaporeuses ; à mesure qu'elle avance, une émotion plus vive l'étreint, une joie monte à ses lèvres. Il lui semble que sa beauté va refleurir comme les asphodèles, comme les roses du chemin. Un instant, elle se sent transfigurée. Quelque chose de très doux la pénètre. Elle n'a aucun regret du passé, aucun désir vain pour l'avenir.

La voici dans Thespies. Elle a franchi le seuil du temple ; elle a reconnu dans la pénombre l'adolescent admirable et doux qui incline sur son épaule sa tête pensive, l'Éros que Praxitèle a sculpté et dont s'orne le parvis sacré. Alors toute sa vie tressaille dans ses flancs usés ; elle verse des larmes abondantes. Le souvenir du seul homme

qu'elle ait aimé se mêle à cette sainte extase, que l'Éros primitif, maître de la terre et des cieux, suscite encore dans son âme.

Chaque jour elle retourne devant la divine image ; la vieillesse maintenant incline vers la terre son front ; ses pieds la portent à peine ; ses mains tremblantes s'érigent avec effort dans le geste de l'adoration. Bientôt ce sera le dernier sommeil. Pourtant, elle ne veut pas mourir sans avoir fait un don suprême à l'Amour. Elle détache sa ceinture, les franges d'or qui se nouent à ses chevilles, et elle les suspend au socle de la statue, avec le miroir d'argent poli, où tant de fois, attentive, elle a vu se refléter le pur ovale de son visage, la clarté mouvante de ses yeux, et l'ineffable sourire de sa bouche, pour laquelle tout un peuple a pâli de désir. — « Ce miroir d'argent, ces franges d'or, cette ceinture de lourds métaux, Phryné te les offre, ô tendre Éros, pour te remercier des faveurs dont tu l'as comblée ! »

Et maintenant la Thespienne peut clore ses lourdes paupières ; l'apaisement est en elle, que donnent les dieux à ceux qui ont pleinement accompli leur destin.





COMBAT DE GRECS ET DE PERSES.
Peinture d'une coupe.
(Rome. Ancienne Collection Basseggio.)

ASPASIE

NOTE I

Sur les villes de Milet et de Sybaris.

Milet, Sybaris, les deux villes les plus voluptueuses de l'Antiquité. Milet, voisine de l'île de Lesbos.

Hérodote raconte la prise de Milet par les Perses et la prophétie de cette victoire par l'oracle de Delphes :

« Et alors, ô ville de Milet, qui machines de pernicieux desseins, tu seras une riche proie pour beaucoup de gens. Tes femmes laveront les pieds à

beaucoup d'hommes à la longue chevelure et d'autres prendront soin de notre temple de Didyme. »

Cet oracle s'accomplit à l'égard des Milésiens. La plupart furent tués par les Perses, qui portent les cheveux forts longs ; l'enceinte sacrée et le temple de Didyme, dédié à Apollon, furent pillés avec leurs richesses sans nombre.

(Hérodote, *Hist.*, p. 423.)

Un misérable village turc, appelé *Palatcha* (le Palais) et composé de quelques cabanes occupe l'emplacement de l'ancienne capitale de l'Ionie. Il reste cependant des ruines importantes du temple d'Apollon, déblayées en partie par M. O. Rayet, aux frais de MM. de Rothschild, et qui ont donné de magnifiques morceaux d'architecture aujourd'hui au Louvre. La ville même est ensevelie dans un lac du Méandre, dont les alluvions ont comblé le golfe Latmique.

(Voir Rayet et Thomas, *Milet et le Golfe Latmique*, 1878.)

NOTE 11

Sur l'administration de Périclès.

« L'épargne avait atteint, au temps de Périclès, la somme énorme de neuf mille sept cents talents en monnaie. Lui-même nous apprend qu'en 431 environ trois mille talents avaient déjà été dépensés

en constructions, qui n'étaient autres que l'Odéon, le Parthénon, les Propylées, une partie de l'Erechteïon et du temple d'Éleusis.

« Périclès professait les doctrines les plus larges relativement à l'emploi de l'argent des contribuables; il ne s'effrayait point de ce que nous appellerions aujourd'hui les expédients du socialisme démocratique, et ne se gênait point pour en faire ouvertement la théorie ou l'apologie. »

(Boutmy, *le Parthénon*, p. 83.)

M. Boutmy ajoute très justement :

« Si Athènes avait ressemblé à l'idéal égalitaire que les révolutionnaires s'étaient fait de la République, il n'y aurait pas eu de Parthénon. »

(Le même, p. 46.)

NOTE III

Socrate chez Aspasie.

Socrate, le plus sage des hommes, non content de louer la danse, voulut encore l'apprendre. Il ne rougissait pas de mettre cet art au rang des sciences qui méritent le plus d'être étudiées. Il devait être d'ailleurs très jaloux de la danse, lui qui fréquentait chez des joueuses de flûte et ne dédaignait pas d'aller s'instruire chez la courtisane Aspasie.

(Lucien, *De la Danse.*)

Voici, d'autre part, quelques autres traits sur Socrate :

Ce grand philosophe était le plus charmant causeur de l'Antiquité. En l'écoutant, les hommes, les femmes, les jeunes gens étaient saisis de transports. Il est difficile aujourd'hui de se rendre compte de cette parole évanouie. Xénophon nous en a conservé la grâce, l'élégance et la simplicité, la bonhomie mêlée d'ironie. Platon fait ainsi parler Alcibiade dans *le Banquet :* « En l'écoutant, je sens palpiter mon cœur plus fortement que si j'étais agité de la manie dansante des Corybantes; ses paroles font couler mes larmes. » D'autre part, Alcibiade appelle Socrate un « effronté railleur » et le compare au satyre Marsyas. Xénophon a en général adouci le caractère de la raillerie socratique. Il est probable que ce fut à ses traits mordants que Socrate dut en grande partie les inimitiés qui le firent périr.

(*Dictionnaire de philosophie*, article *Socrate.*)

NOTE IV

Parenté d'Alcibiade et de Périclès.

C'était par les Alcméonides qu'Alcibiade était parent de Périclès. Xanthippe, père de celui-ci, avait épousé Agariste, fille d'Hippocrate, frère de Clisthène ; ce dernier fut père d'Alcméon, de qui

vint Mégaclès, grand-père d'Alcibiade (voir Hérodote, liv. VI, chap. cxxxi).

Plutarque a déjà reproché plus d'une fois à Périclès sa négligence dans le choix du gouverneur d'Alcibiade ; c'était un esclave thrace qui, suivant Platon, dans son *Premier Alcibiade*, était par sa vieillesse l'homme le plus inhabile à tout.

(*Vie d'Alcibiade.*)

NOTE V

Sur le caractère d'Alcibiade.

Dans le libelle qu'Antiphon publia contre Alcibiade, il rapporte que, dans son enfance, il s'enfuit de la maison de ses tuteurs dans celle d'un nommé Démocratès dont il était aimé. Ariphron voulait le faire crier à son de trompe ; mais Périclès s'y opposa. « S'il est mort, disait-il, cette proclamation ne nous apprendra la nouvelle qu'un jour plus tôt ; s'il est vivant, elle le déshonorera pour le reste de sa vie. » Antiphon lui reproche encore d'avoir, dans le gymnase de Sibyrtius, tué d'un coup de bâton un de ses esclaves. Mais doit-on ajouter foi à des imputations que cet auteur avoue lui-même n'avoir publiées que par la haine qu'il lui portait ?

(*Vie d'Alcibiade.*)

NOTE VI

Sur le quartier du Céramique à Athènes.

« Le Céramique n'était pas ce beau quartier d'Athènes qui tirait son nom de Céramos, fils de Bacchus et d'Ariane ; c'était un faubourg qui renfermait le jardin de l'Académie et les sépultures des citoyens morts les armes à la main. Il s'étendait le long de la muraille d'enceinte, jusqu'à la porte Dipyle. Là, des bosquets d'arbres verts, des portiques ornés de statues et d'inscriptions, présentaient de frais abris contre la chaleur du jour. Les courtisanes du premier ordre venaient se promener et s'asseoir dans ce lieu, qu'elles s'approprièrent comme si elles l'avaient conquis sur les illustres morts qui y reposaient. Ce fut bientôt le marché patent de la prostitution élégante. On y allait chercher fortune, on y commençait des liaisons, on y donnait des rendez-vous, on y faisait des affaires d'amour. Lorsqu'un jeune Athénien avait remarqué une hétaïre dont il voulait obtenir les faveurs, il écrivait sur le mur du Céramique le nom de cette belle, en y ajoutant quelques épithètes flatteuses. Lucien et Alciphron font allusion à ce singulier usage. La courtisane envoyait son esclave pour voir les noms qui y avaient été tracés le matin, et, lorsque le sien s'y trouvait, elle n'avait qu'à se tenir debout près de l'inscription pour annoncer qu'elle était disposée à prendre un amant. Celui-ci n'avait

plus qu'à se montrer et à faire ses conditions, qui n'étaient pas toujours acceptées, car les hétaïres en vogue n'avaient pas toutes le même tarif, et elles se permettaient d'ailleurs d'avoir des caprices. »

(DUFOUR, *Histoire de la prostitution.*)

NOTE VII

Sur la vie des Athéniens à la campagne.

« Le plus grand nombre des Athéniens, dit Thucydide, avait une habitude ininterrompue de vivre à la campagne. » C'était là, comme il le fait remarquer, une tradition immémoriale en Attique ; et la destruction même des anciens centres politiques et religieux, attribuée à Thésée, ne l'avait pas modifiée. Depuis qu'Athènes était devenue la cité unique, les anciennes villes de la région s'étaient transformées en simples bourgs, mais les habitudes étaient restées les mêmes. Les familles résidaient toujours sur leurs domaines, petits ou grands, groupées en communautés domestiques qui ne se déplaçaient guère. La seconde guerre Médique avait passé sur ces campagnes comme un cyclone dévastateur; mais, après la libération du territoire, on avait rebâti les maisons incendiées ou ruinées, et la vie accoutumée avait repris son cours : « Aussi, dit l'historien, avaient-ils grand'peine à quitter leurs habitations, et ces cultes locaux qui, depuis le temps des

anciennes villes, s'étaient transmis des pères aux enfants ; en outre, il leur était dur de se voir condamnés à changer leur vie, et il semblait à chacun d'eux qu'il abandonnait sa ville natale ! » Témoignage du plus haut intérêt qu'on n'a pas assez mis en rapport avec l'histoire de la comédie. Il en résulte en effet très clairement que pendant toute la période où celle-ci s'est développée, la plus grande partie de la démocratie athénienne était rurale de fait et par conséquent de sentiments[1].

(Croiset, *les Partis à Athènes*. Introduction, p. 4.)

1. Ces habitations rurales étaient beaucoup plus confortables naturellement que celles de la ville. On y vivait à l'aise et largement. (Voir à ce sujet Isocrate, etc.)

NOTE VIII

Sur les discours de Périclès.

On a beaucoup discuté, on discutera longtemps encore sans doute sur ce point douteux de savoir si Périclès s'abandonnait à l'improvisation, ou s'il écrivait ses discours à l'avance, — si même c'était Aspasie qui les composait pour lui, comme peuvent le laisser croire certains passages de Platon et de Lucien. La réalité est que l'orateur athénien n'a laissé aucun discours écrit authentique, ce qui tendrait à établir qu'il les improvisait à la tribune.

C'est l'opinion de Quintilien. D'autres auteurs, au contraire, ont soutenu, d'après un texte de Suidas, que Périclès ne prononçait que des discours écrits ; qu'il les lisait devant le peuple d'Athènes. Bayle rejette cette opinion, en se fondant sur ce fait que Périclès, en montant à la tribune, se disait à lui-même : » Souviens-toi que tu parles à des hommes libres, à des Athéniens », et aussi sur ce que disait de lui Thucydide, son adversaire : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde. » On a donc tout lieu de croire que ses harangues n'étaient point faites d'avance, pas plus que ses répliques, ni préparées autrement que par la méditation et une connaissance profonde des affaires.

(*Biographie universelle Michaud*, art. *Périclès.*)

NOTE IX

Sur l'ingénieur Artémon.

Artémon, de Clazomène, mécanicien célèbre, se trouva avec Périclès au siège de Samos, et inventa, pour cette opération, la tortue et d'autres machines de guerre. Éphore, cité par Plutarque, dit qu'il était boiteux, et qu'il se faisait porter dans une litière, ce qui le fit nommer *Périphotétos.*

(*Biographie universelle* art. *Artémon.*)

NOTE X

Sur les cavaliers athéniens.

La cavalerie athénienne n'était probablement organisée alors que depuis une trentaine d'années. Augmentée en nombre peu à peu, elle comptait, au temps d'Aristophane, un millier d'hommes, qui se recrutaient parmi les jeunes gens riches. Elle était divisée en deux troupes, de cinq escadrons chacune, sous le commandement de deux hipparques et de dix phylarques. Fiers de leurs chevaux, de leurs armes, de leur adresse, les fringants cavaliers aimaient à se faire regarder et ils contribuaient à embellir les fêtes de la cité par leurs défilés et leurs exercices. Cette brillante jeunesse était la parure d'Athènes. Phidias venait de la représenter sur la frise du Parthénon, achevée peu avant la guerre du Péloponèse. Xénophon devait plus tard la décrire, en artiste lui aussi, dans son *Hipparque*, en lui enseignant les évolutions savantes propres à la faire valoir.

(Maurice Croiset, *Aristophane et les Partis à Athènes.*)

NOTE XI

Sur le musicien Damon.

Damon, musicien célèbre, enseigna la musique à Périclès et à Socrate. Platon en parle dans le *Lachès*, et dans le quatrième livre de *la République*, et dit qu'il était très instruit dans plusieurs genres.

Plutarque prétend que le nom de musicien lui servait de couverture pour dissimuler ses profondes connaissances en politique, et qu'il ne contribua pas peu à former Périclès au rôle qu'il joua par la suite. Quelque soin qu'il prît de dissimuler ses opinions qui n'étaient pas favorables à la démocratie, elles furent devinées par le peuple qui l'exila par l'ostracisme, sans doute dans un de ses moments d'humeur contre Périclès.

(*Biographie universelle*, art. *Damon*.)

NOTE XII

Sur la statue chryséléphantine d'Athéné.

Cette statue, un des chefs-d'œuvre de Phidias, était d'or et d'ivoire. Pausanias (liv. I, chap. XXIV),

nous en a conservé la description. La déesse était debout et vêtue d'une tunique qui lui descendait jusqu'aux talons. Sur le devant de son égide et de sa cuirasse, étaient la tête de Méduse et la Victoire ; elle tenait une pique et avait à ses pieds son bouclier et un dragon qu'on croyait être Erichthonius. Sur le milieu de son casque était représenté le sphinx, et aux deux côtés deux griffons. On doit juger de la hauteur de cette statue par la grandeur de la Victoire qu'elle avait sur son égide, laquelle était d'environ quatre coudées, et par les quarante talents pesant d'or qu'on y avait employés, suivant Thucydide (liv. II, chap. XIII) ; ce qui, au taux où était l'argent du temps de Périclès, faisait près de trois millions de notre monnaie.

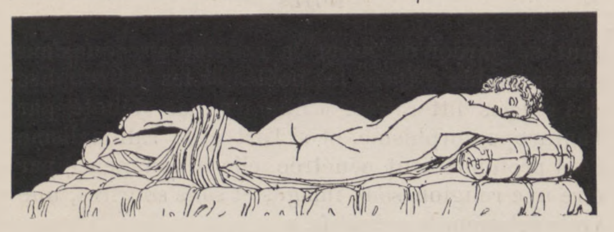
(Dominique Ricard, note dans la *Vie de Périclès*, de Plutarque.)



MONNAIE D'ATHÈNES.

TÉTRADRACHME.

(Réduction de moitié.)



HERMAPHRODITE.
Marbre. (Musée du Louvre.)

PHRYNÉ

NOTE I

Sur les quatre Muses primitives.

On les appelait Thespiades ou Aonides, c'est-à-dire habitantes de l'Aonie ou de Thespies. Cicéron en nomme quatre : *Mnémé*, la Mémoire ; *Mélété*, la Pensée ; *Thelxiope*, le Charme du langage ; *Cédé*, le Chant. Mémoire, Pensée, Langage et Chant, voilà les quatre forces civilisatrices, les vraies Muses de la Destinée humaine.

NOTE II

Sur l'esprit de la religion grecque.

M. Salomon Reinach, dans son récent ouvrage d'*Orpheus*, fait très judicieusement remarquer qu'il

faut se garder de juger la religion grecque dans son ensemble d'après les poètes et les philosophes des siècles littéraires. « Elle n'a pas débuté par l'anthropomorphisme, et si l'art et le rationalisme l'ont profondément pénétrée, elle a commencé par être une religion sans images et sans sourires, une vraie religion de primitifs. »

(*Orpheus*, p. 117.)

NOTE III

Sur la réputation des Béotiens.

Smith, dans son *Dictionnary of greak and roman geography*, donne des détails très curieux sur la réputation dont jouissaient les Béotiens auprès des autres peuples grecs. Ils passaient généralement pour une race d'hommes lourds, épais, peu propres aux plaisirs intellectuels. Ce sont particulièrement leurs voisins frondeurs, les Athéniens, qui ont contribué à leur faire cette réputation. C'est aux Béotiens que s'appliquait cette expression énergique d'*Anesthesia* (Insensibilité), que nous retrouvons dans la bouche de Démosthène. Les Anciens voyaient dans ce caractère le résultat des influences climatériques.

(Cicéron, *De Fat.*, IV. — Horace, *Ep. II*, 224.)

NOTE IV

Sur le luxe d'Athènes.

« Si nous considérons la ville d'Athènes, dit Thucydide (liv. I), tant qu'elle fut livrée aux délices de la vie, elle fut très florissante et produisit les hommes les plus magnanimes. En effet, ses habitants étaient à cette époque vêtus de robes de pourpre, sous lesquelles ils portaient des tuniques de diverses couleurs, ayant des cheveux retroussés, des cigales d'or dans les faces et au haut du front; des esclaves les suivaient, portant des sièges pliants, afin qu'ils ne fussent pas contraints de s'asseoir au hasard. Or, voilà les hommes qui ont remporté la victoire de Marathon et qui ont abattu, seuls, la puissance de toute l'Asie. »

(*Athénée*, liv. XII p. 414.)

NOTE V

Sur les joueurs de flûte.

Plutarque nous apprend qu'Alcibiade ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte, parce que ce talent lui paraissait méprisable et indigne d'un homme libre (450-405 av. J.-C.).

« Laissons, disait-il, laissons la flûte aux enfants des Thébains qui ne savent pas parler, mais nous, Athéniens, nous avons pour protecteurs Minerve et Apollon, dont l'une jeta loin d'elle la flûte, et l'autre écorcha celui qui en jouait. »

Par ces propos moitié sérieux et moitié plaisants, Alcibiade détourna ses compatriotes de jouer de la flûte, et depuis, l'usage de cet instrument fut considéré comme avilissant.

(PLUTARQUE, *Vie des hommes illustres : Alcibiade*, p. 278.)

NOTE VI

Sur la puissance maritime d'Athènes.

« Un avantage manque aux Athéniens, dit Xénophon. Si, avec leur supériorité sur mer, ils habitaient une île, ils pourraient à leur gré courir sus aux autres sans rien risquer, tant qu'ils seraient maîtres de la mer, sans que leur pays fût saccagé, sans que l'ennemi pénétrât chez eux. Aujourd'hui les cultivateurs et les Athéniens riches sont bien plus à la merci des ennemis, tandis que le peuple vit sans inquiétude... »

(XÉNOPHON, *Gouvernement des Athéniens*, t. II, p. 488.)

NOTE VII

Sur l'orateur Charidème.

Ce Charidème n'était pas seulement un orateur, mais encore une sorte de soldat de fortune né dans l'Eubée et qui s'était mis au service des Athéniens. Après son exil, il se rendit auprès de Darius, à qui il offrit de chasser Alexandre de l'Asie, si on lui donnait cent mille hommes. L'orgueil des Perses s'offensa de cette proposition, et Darius, voyant en Charidème un ambitieux dangereux pour la sécurité de son trône, le fit traîner au supplice.

NOTE VIII

Sur la déesse Cotytto.

Le nom seul de Cotytto annonce l'origine étrangère de cette divinité. De Thrace et de Phrygie, son culte passa à Athènes et à Corinthe, où il fut très en faveur. Les habitants de Chio confondirent son culte avec celui des Ithyphalles. Cela seul doit faire conjecturer que la décence en était bannie.

(*Recherches sur les mystères du paganisme*, par M. de Sainte-Croix, t. II, p. 176.)

NOTE IX

Sur Hypéride.

On avait d'Hypéride cinquante-deux discours qui existaient encore du temps de Photius, et dont des fragments ont été recueillis dans les *Oratores Attici* de Baiter et Sauppe. Deux autres discours ont été retrouvés en Égypte, et publiés par Bobington et Schneidewin (Gœttingue, 1853). Il existe une traduction française d'Hypéride par Calliaux (1860-1861).

NOTE X

Sur l'hiérophante d'Éleusis.

L'hiérophante d'Éleusis était le premier prêtre de l'Attique. Ce pontife n'était revêtu de sa charge que dans un âge voisin de la vieillesse ; mais avant il pouvait avoir rempli les emplois les plus importants de la République. Il était toujours choisi dans la famille des Eumolpides, descendants d'Eumolpe, qui, le premier, avait institué à Éleusis les mystères sacrés. L'hérédité du sacerdoce était une coutume égyptienne. Diodore de Sicile remarque que les Eumolpides, c'est-à-dire les hiérophantes, devaient leur origine aux hiérophantes d'Égypte.

(*Mystères du paganisme*, t. I.)

NOTE XI

Sur la couleur et le clair-obscur dans les tableaux anciens.

A propos de cette question si controversée du coloris dans la peinture antique, il est bon de rappeler un passage de Pline suivant lequel les Anciens connaissaient dans la couleur ce que les modernes appellent la valeur, et ce que les Grecs nommaient le ton; c'est quelque chose, dit Pline, d'intermédiaire entre la lumière et l'ombre. La magie du clair-obscur consiste, en effet, dans l'usage judicieux des couleurs, considérées plutôt comme des *valeurs* que comme des taches. D'un autre côté nous ne pouvons savoir jusqu'où les Anciens avaient poussé l'harmonie des couleurs; mais Pline nous apprend du moins qu'ils la connaissaient, qu'ils en faisaient grand cas, et qu'ils l'appelaient du nom particulier d'*harmogé*.

(PHILOSTRATE L'ANCIEN, *Galerie antique*, pp. 140-141.)

NOTE XII

Sur Ilithye.

Ilithye, dans la Grèce asianisante, se prenait pour la Nuit primitive, la grande organisatrice de

la vie, la mère des êtres. C'est l'abîme dont tout est sorti, l'ovaire immense où l'œuf du Monde encore inerte gît en attendant le fécondateur. Plus tard, par corruption, confondant la cause et l'effet, le peuple la considéra comme la déesse de l'Accouchement. Du temps de Pausanias, le nom d'Ilithye retentissait encore dans le sanctuaire de Délos.



PEINTURE DE VASE.
VIe siècle.
(Musée d'Athènes.)



TIGRE ATTAQUANT UN BOUQUETIN.
Peinture d'un sarcophage de Clazomènes.
[Fragment.] (Musée de Berlin.)

OUVRAGES CONSULTÉS

AUTEURS ANCIENS

THUCYDIDE, *Histoire.*
XÉNOPHON, *Gouvernement des Athéniens.*
PAUSANIAS, *les Itinéraires de la Grèce.*
ATHÉNÉE, *le Souper des savants.*
PÉTRONE, *le Satyricon.*
PLATON, *le Banquet.*
LUCIEN, *Dialogues.*
CICÉRON, *Questions académiques.*
CALLIMAQUE DE CYRÈNE, *Fragments.*
HYPÉRIDE, *Fragments.*
Anthologie grecque.

AUTEURS MODERNES

SAINTE-CROIX, *Mystères du paganisme.*
DESCHANEL, *les Courtisanes grecques.*

Fustel de Coulanges, *la Cité antique.*
Ménard, *Vie privée des Anciens.*
Overbeck, *Histoire de l'art antique.*
Smith, *Dictionnary of greak and roman geography.*
Bongot, *Galerie de Philostrate l'Ancien.*
Perrot, *Histoire de l'art antique.*
Salomon Reinach, *Orpheus.*



PÉGASE.

Peinture de vase.
(Musée impérial de Vienne.)



(Musée royal de Leyde.)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

DESSINS HORS TEXTE

ASPASIE

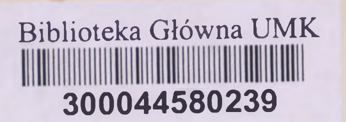
PHRYNÉ L'HÉTAÏRE

DESSINS DANS LE TEXTE

ASPASIE

PHRYNÉ L'HÉTAÏRE

40,—


Biblioteka Główna UMK
300044580239


BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA w Toruniu

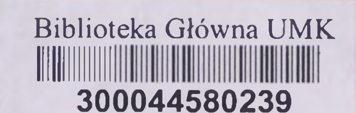




VÉNUS ET L'AMOUR.
Marbre.
(Collection Origo. Rome.)

TABLE DES MATIÈRES

2970. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.


Biblioteka Główna UMK
300044580239

Les Femmes Illustres

Collection publiée sous la direction

de M. EDMOND RICHARDIN

éditeur

et M. LÉOPOLD LACOUR

ancien élève de l'École Normale supérieure

agrégé des lettres

VOLUMES PARUS :

Marie-Stuart, par Augustin FILON. 1 vol. broché 2.50
Mme de Sévigné, par Emile FAGUET. 1 vol. broché 2.50
Héloïse, amante et dupe d'Abélard, par Maurice de WALEFFE . . . . 1 vol. broché 2.50
La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore, par Lucien DESCAVES . . . . . 1 vol. broché 3. »
T'Seu-Hsi, Impératrice des Boxers, par G. LIÉ-SOU . . . . 1 vol. broché 2.50
George Sand, par Emile MOSELLY . 1 vol. broché 2.50
Mlle de Lavallière, par JUDITH CLADEL. 1 vol. broché 3. »
Ninon de Lanclos, par Emile MAGNE 1 vol. broché 3. »

VOLUMES EN PRÉPARATION :

La Femme et les Maîtresses de Molière, par Léopold LACOUR.
Sainte-Thérèse, par Laurent TAILHADE.
Mme de Maintenon, par Gustave LANSON.
Catherine de Médicis, par J.-H. MARIÉJOL.
Mme de Lafayette, par Jean VIOLLIS.
Agnès Sorel, par Edmond PILON.
Mme de Staël, par Raymond POINCARÉ.

Tous les ouvrages de cette collection sont inédits; imprimés sur papier de luxe, ornés de portraits, de vignettes, de fleurons et d'illustrations documentaires, ils constitueront une véritable bibliothèque historique des plus artistiques.

Nous croyons que le public nous saura gré de lui offrir, portrait par portrait, c'est-à-dire volume par volume, cette espèce de musée biographique authentique dédié au génie ou à la gloire des plus célèbres exemplaires de l'humanité féminine.

S'adresser pour tous les renseignements, demandes de traductions, propositions de manuscrits, etc., à M. J. Ed. RICHARDIN 86 *bis*, boulevard de La Tour-Maubourg, Paris.